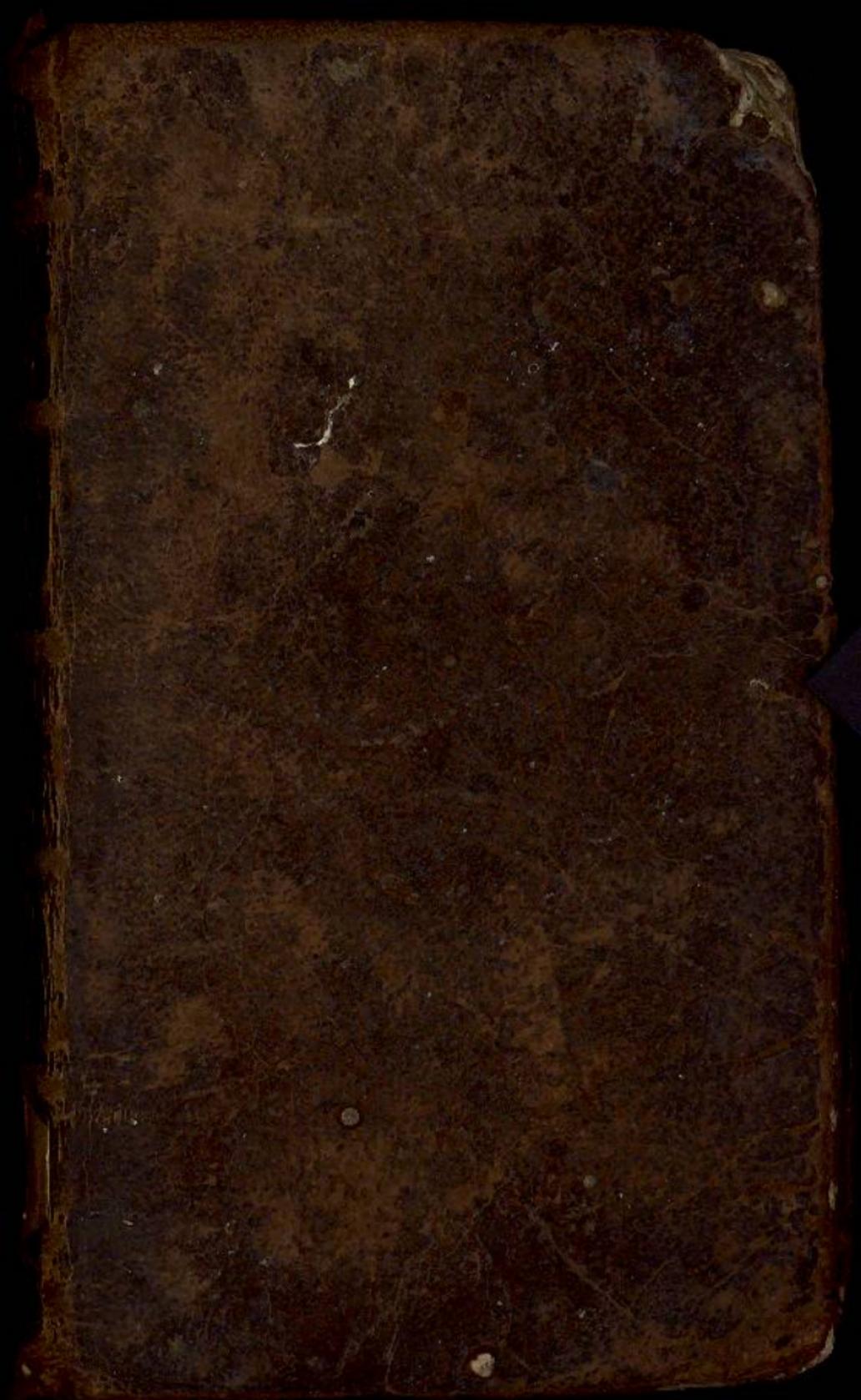


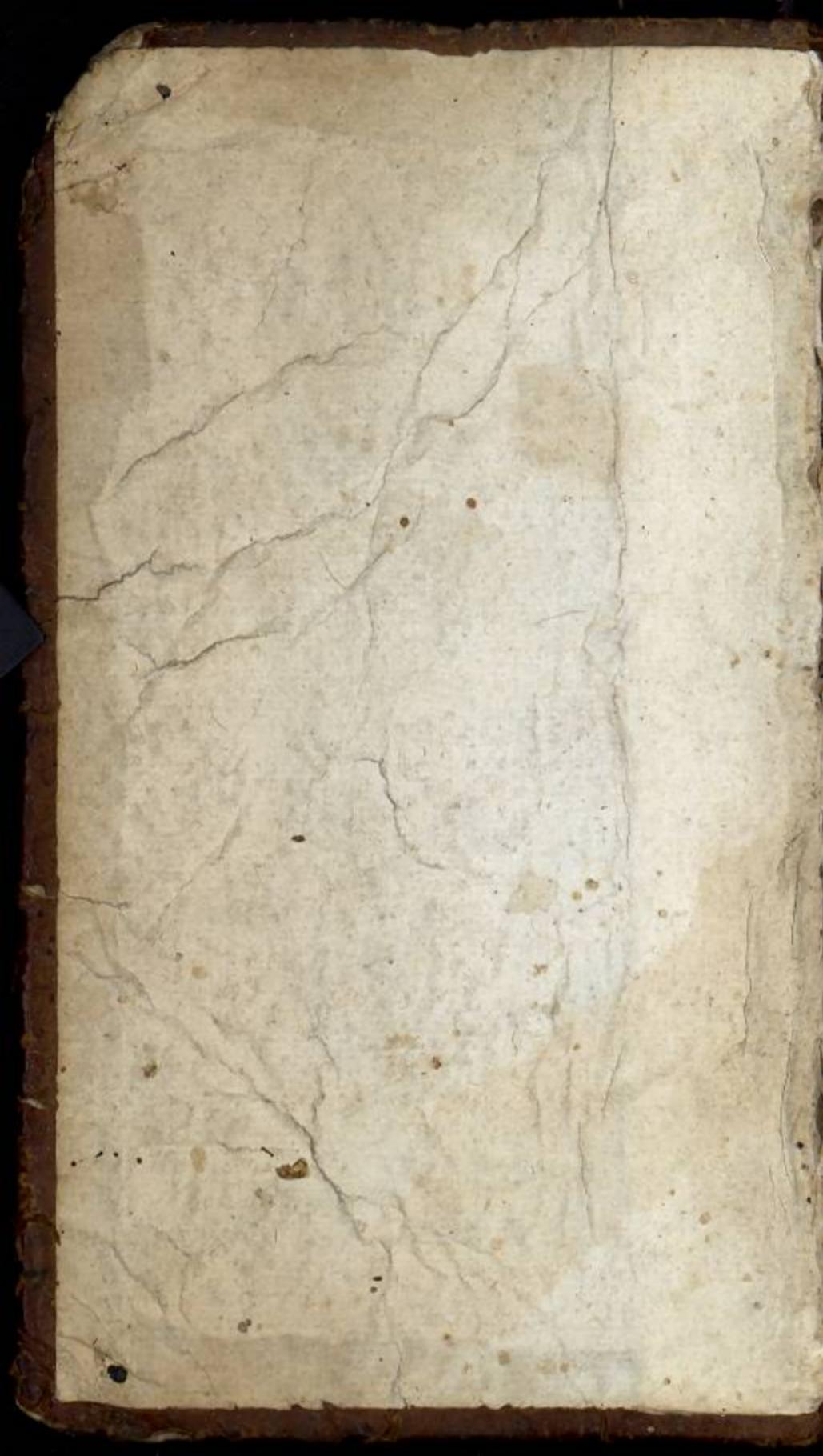
BY
LEAF

TOM

35203







35208

Beau

OEUVRES

DIVERSES

Du Sieur D***

TOME PREMIER

[Handwritten signature]

OEUVRES

DIVERSES

DE SIEUR D'...

TOME PREMIER

OEUVRES

DIVERSES

Du Sieur D***

AVEC

LE TRAITE

DU

SUBLIME

Bellon OU *Bellon*

DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS,

Traduit du Grec de Longin.

*Et les Reflexions critiques sur ce Rheteur: où l'on
répond aux objections faites contre quelques
Anciens.*

Nouvelle Edition revueë & augmentée.

TOME PREMIER.



A ROTTERDAM,
Chez ESTIENNE LEERS.

M. DC. XCVII.

1647

OEUVRES

DIVERSES

De Sicut Dicitur

AVEC

LE TRAITÉ

DU

SUJET

OU

DU MERVILLEUX
DANS LE DISCOURS

Traité du Gode de Lorgin.

Et les Reflexions critiques sur ce Liberaire de l'art
répond aux objections faites contre plusieurs
Anciens.

Nouvelle Edition revue & augmentée

TOME PREMIER.

A ROTTERDAM,
Chez CHRISTIEN LEER.

M. DC. XXVII.



P R E F A C E.



OICI une érudition de mes Ouvrages beaucoup plus exacte que les précédentes, qui ont toutes été assez peu correctes. J'y ai joint six Epîtres nouvelles que j'avois composées long-tems avant que d'être engagé dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poësie. Elles sont du même stile que mes autres écrits, & j'ose me flâter qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'est au Lecteur à en juger, & je n'employerai point ici ma Préface, non plus que dans mes autres éditions, à le gagner par des flateries, ou à le prévenir par des raisons dont il doit s'aviser de lui-même. Je me contenterai de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes Satires les défauts de quantité d'Ecrivains de nôtre siècle, je n'ai pas pretendu

P R E F A C E.

pour cela ôter à ces Ecrivains le mérite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoi qu'assez méchant Poëte n'ait pas fait autrefois, je ne sçai comment, une assez belle Ode; & qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de Monsieur Q***, quoi que si éloignez de la perfection de Virgile. J'ajouterais même sur ce dernier, que dans le tems où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste reputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du genie dans les écrits de Saint Amand, de Brebeuf, de Scuderi, & de plusieurs autres que j'ai critiquez, & qui sont en effet d'ailleurs, aussi-bien que moi, tres-dignes de critique. En un mot, avec la même sincerité que j'ai railé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, & faire bien voir que ce n'est point

P R E F A C E,

un esprit d'envie & de médisance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon Edition : outre mon Remercîment à l'Academie & quelques Epigrammes que j'y ai jointes , j'ai aussi ajouté au Poëme du Lutrin deux chants nouveaux qui en font la conclusion. Ils ne sont pas , à mon avis , plus mauvais que les quatre autres chants, & je me persuade qu'ils consolent aisément les Lecteurs de quelques vers que j'ai retranchez à l'Episode de l'Horlogere , qui m'avoit toujours paru un peu trop long. Il seroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a été composé à l'occasion d'un differend assez léger qui s'émut dans une des plus celebres Eglises de Paris , entre le Tresorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin , est une pure fiction : & tous les Personnages y sont non seulement inventez ; mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui deservent cette Eglise ;

P R E F A C E.

dont la plûpart , & principalement les Chanoines , sont tous gens non seulement d'une fort grande probité , mais de beaucoup d'esprit , & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages , qu'à beaucoup de Messieurs de l'Academie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été ofensé de l'impression de ce Poëme , puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un Prodigue ne s'avise guère de s'ofenser de voir rire d'un Avare , ni un Devot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatele sur une espece de défi qui me fut fait en riant par feu Monsieur le Premier President de Lamoignon , qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail , à mon avis , n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort , si je laissois échaper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent , que ce grand Personnage , durant sa vie ,

P R E F A C E.

m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faisoient le plus de bruit ; & l'accez obligeant qu'il me donna dans son illustre Maison , fit avantageusement mon apologie contre ceux qui vouloient m'acuser alors de libertinage & de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un sçavoir étonnant , & passionné admirateur de tous les bons livres de l'Antiquité ; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages , où il crût entrevoir quelque goût des Anciens. Comme sa pieté étoit sincere , elle étoit aussi fort gaie , & n'avoit rien d'embarassant. Il ne s'éfraia point du nom de Satires que portoient ces ouvrages , où il ne vid en éfet que des vers & des Auteurs ataqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé , pour ainsi dire , ce genre de poésie de la saleté qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas desagreable. Il m'apella à tous ses plaisirs & à tous ses divertissemens , c'est-à-dire , à ses lectures & à ses promenades. Il me favorisa même

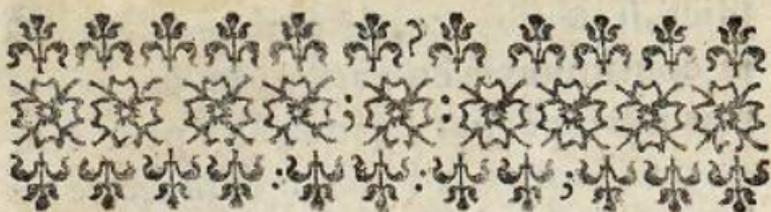
P R E F A C E.

quelquefois de sa plus étroite confiance, & me fit voir à fond son ame entiere. Et que n'y vis-je point ? Quel tresor surprenant de probité & de justice ! quel fonds inépuisable de pieté & de zele ! bien que sa vertu jetât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre chose au dedans ; & on voïoit bien qu'il avoit soin d'en temperer les raïons, pour ne pas blesser les yeux d'un siecle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincerement épris de tant de qualitez admirables ; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eux aussi pour lui une tres-forte atache. Les soins que je lui rendis ne furent mêlez d'aucune raison d'interêt mercenaire : & je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son credit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en son plus haut point, & le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes si dignes de vivre soient si-tôt enlevez du monde, tandis que des miserables & des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse ? Je ne m'étendrai pas davantage sur un

P R E F A C E.

ſujet ſi triſte : car je ſens bien que ſi
je continuois à en parler , je ne pour-
rois m'empêcher de mouïller peut-être
de mes larmes la Préface d'un Livre de
Satires & de plaiſanteries.





AU LECTEUR.

JAi laissé ici la même Préface qui étoit dans les deux éditions précédentes : à cause de la justice que j'y rens à beaucoup d'Auteurs que j'ai attaquez. Je croyois avoir assez fait connoître par cette démarche, où personne ne m'obligeoit, que ce n'est point un esprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces Auteurs ; & que j'ai été plutôt sincère à leur égard, que médisant. Monsieur P. neanmoins n'en a pas jugé de la sorte. Ce galant Homme, au bout de près de vingt-cinq ans qu'il y a que mes Satires ont été imprimées la première fois, est venu tout à coup, & dans le tems qu'il se disoit de mes Amis, réveiller des querelles entièrement oubliées, & me faire sur mes Ouvrages un procez que mes Ennemis ne me faisoient plus. Il a compté pour rien les bonnes raisons que j'ai mises en rimes,

AU LECTEUR.

pour montrer qu'il n'y a point de médifance à se môquer des méchans écrits, & sans prendre la peine de refuter ces raisons, a jugé à propos de me traiter dans un Livre, en termes assez peu obscurs, de Médifant, d'Envieux, de Calomniateur, d'Homme qui n'a songé qu'à établir sa reputation sur la ruine de celle des autres. Et cela fondé principalement sur ce que j'ai dit dans mes Sati-res, que Chapelain avoit fait des vers durs, & qu'on étoit à l'aise aux sermons de l'Abbé Cotin.

Ce sont en éfet les deux grands crimes qu'il me reproche, jusqu'à me vouloir faire comprendre que je ne dois jamais esperer de remission du mal que j'ai causé, en donnant par là occasion à la posterité de croire que sous le regne de Louïs le Grand il y a eu en France un Poëte ennuioux, & un Prédicateur assez peu suivi. Le plaisant de l'affaire est, que dans le Livre qu'il fait pour justifier nôtre siecle de cette étrange calomnie, il avoüe lui-même que Chapelain est un Poëte tres peu divertissant, & si dur dans ses expressions, qu'il n'est pas possible de le lire. Il ne convient pas ainsi du desert qui étoit aux prédications de l'Ab-

AU LECTEUR.

bé Cotin. Au contraire, il assure qu'il a été fort pressé à un des sermons de cet Abbé: mais en même tems il nous apprend cette folle particularité de la vie d'un si grand Prédicateur; que sans ce sermon, où heureusement quelques-uns de ses Juges se trouverent, la Justice, sur la requête de ses parens, lui alloit donner un Curateur comme à un imbecile. C'est ainsi que Monsieur P. sçait défendre ses Amis, & mettre en usage les leçons de cette belle Rhetorique moderne inconnüe aux Anciens, ou vraisemblablement il a appris à dire ce qu'il ne faut point dire. Mais je parle assez de la justesse d'esprit de Monsieur P. dans mes Reflexions critiques sur Longin; & il est bon d'y renvoyer les Lecteurs.

Tout ce que j'ai ici à leur dire, c'est que je leur donne dans cette nouvelle édition, outre mes anciens Ouvrages exactement revüs, ma Satire contre les Femmes, une Epître à mon Jardinier, l'Ode sur Namur, quelques Epigrammes, & mes Reflexions critiques sur Longin. Ces Reflexions que j'ai composées à l'ocasion des Dialogues de Monsieur P. se sont multipliées sous ma main beaucoup plus que je ne croiois, & sont

AU LECTEUR.

cause que j'ai divisé mon Livre en deux volumes. J'ai mis à la fin du second volume les traductions Latines qu'ont faites de mon Ode les deux plus célèbres Professeurs en éloquence de l'Université: je veux dire Monsieur Lenglet & Monsieur Rollin. Ces traductions ont été généralement admirées, & ils m'ont fait en cela tous deux d'autant plus d'honneur, qu'ils sçavent bien que c'est la seule lecture de mon Ouvrage qui les a excités à entreprendre ce travail. J'ai aussi joint à ces traductions quatre Epigrammes Latines, que le Reverend Pere Fraguier Jesuite a faites contre le Zoile moderne. Il y en a deux qui sont imitées d'une des miennes. On ne peut rien voir de plus poli ni de plus élégant que ces quatre Epigrammes; & il semble que Catulle y soit ressuscité pour vanter Catulle. J'espere donc que le Public me sçaura quelque gré du present que je lui en fais.

Au reste, dans le tems que cette nouvelle édition de mes Ouvrages alloit voir le jour, le Reverend Pere de la Landelle autre celebre Jesuite m'a apporté une traduction La-

AU LECTEUR.

Une qu'il a aussi faite de mon Ode ;
& cette traduction m'a paru si belle ,
que je n'ai pu résister à la tentation d'en
enrichir encore mon Livre , où on la
trouvera avec les deux autres à la fin
du second Tome.



Bellon



DISCOURS

A U

ROI.



EUNE & vaillant Heros dont la
haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente
vieillesse,

Et qui seul, sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par toi-même, & vois tout par tes
yeux :

GRAND ROI, si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur vainement suspendu
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû.

Mais je sçai peu louer, & ma Muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.

Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon foible genie :
Plus sage en mon respect, que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes autels ;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les
ameine,

Osent chanter ton nom sans force & sans haleine,
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuier du recit de tes propres exploits.

L'un en stile pompeux habillant une eglogue,
De ses rares vertus te fait un long prologue,
Et mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
Les louanges d'un Fat à celles d'un Heros.

L'autre en vain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel éfort d'un esprit sans pareil,
Dans la fin d'un sonnet te compare au Soleil,

Sur le haut Helicon leur veine méprisée,
Fut toujours de neuf Sœurs la fable & la risée,
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegase pour eux refuse de voler.

Cependant à les voir enflez de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré Vallon.
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en
croire,

Que Phebus a commis tout le soin de ta gloire,
Et ton nom du midi jusqu'à l'Ourse venté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plutôt sans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un lustre éclatant à leur veine grossiere,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourrir dans la poussiere à la merci des vers.

A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile,
Comme on void dans les champs un arbrisseau
debile

Qui sans l'heureux apui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.

Ce n'est pas que ma plume injuste & temeraire
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire,

Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoïer,
Apollon en connoit qui te peuvent loïer.

Où, je sçai qu'entre ceux qui t'adressent leurs
veilles,

Parmi les Pelletiers on conte des Corneilles.
Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers,
Qui pour rimer de mots, pense faire des vers,
Se donne en te loïant une gêne inutile.

Pour chanter un Auguste il faut être un Virgile.
Et j'approuve les soins d'un Monarque guerrier,*
Qui ne pouvoit souffrir qu'un artisan grossier
Entreprit de tracer d'une main criminelle,
Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle.

Moi donc qui connois peu Phebus & ses dou-
ceurs :

Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf
Sœurs :

Attend que pour toi l'âge ait mûri ma Muse,
Sur de moindres sujets je l'exerce & l'amuse,
Et tandis que ton bras des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité,
Et retient les Méchans par la peur des supplices:
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,
Et gardant pour moi-même une juste rigueur,
Je confie au papier les secrets de mon cœur.

Ainsi dès qu'une fois ma verve se reveille,
Comme on voit au printems la diligente abeille,
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sotises du tems je compose mon fiel.

Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et sans gêner ma plume en ce libre métier,
Je la laisse au hazard courir sur le papier.

Le mal est qu'en riment, ma Muse un peu legere

A ij

* Alexandre.

Nomme tout par son nom, & ne ſçauroit rien taire.
 C'eſt là ce qui fait peur aux Eſprits de ce tems,
 Qui tout blancs au dehors, ſont tout noirs au
 dedans.

Ils tremblent qu'un Cenſeur que ſa verve encourage,

Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage,
 Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
 N'aille du fond du puits tirer la vérité.

Tous ces gens éperdus au ſeul nom de Satire,
 Font d'abord le procez à quiconque oſe rire.

Ce ſont eux que l'on voit, d'un diſcours inſenſé,
 Publier dans Paris que tout eſt renverſé,
 Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les
 menace

De joüer des Bigots la trompeuſe grimace :
 Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux ;
 C'eſt offenſer les loix, c'eſt s'ataquer aux Cieux :
 Mais bien que d'un faux zele ils maſquent leur
 foibleſſe ;

Chacun voit qu'en éfet la vérité les bleſſe.
 En vain d'un lâche orgueil leur eſprit revêtu
 Se couvre du manteau d'une auſtere vertu :
 Leur cœur qui ſe connoit, & qui fuit la lumière,
 S'il ſe moque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.

Mais pourquoi ſur ce point ſans raiſon m'écarter
 GRAND ROI, c'eſt mon défaut, je ne ſçauois flater.

Je ne ſçai point au ciel placer un ridicule,
 D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule ;

Et ſans ceſſe un eſclave à la ſuite des Grands,
 A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.

On ne me verra point d'une veine forcée,

Même peur te loüer déguiser ma pensée !
 Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
 Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
 Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
 Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.

Mais lorsque je te voi d'une si noble ardeur,
 T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
 Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
 Et qui sont acablez du faix de leur couronne.

Quand je voi ta sagesse, en ses justes projets,
 D'une heureuse abondance enrichir tes sujets;
 Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre;
 Nous faire de la mer une campagne libre;

Et tes braves Guerriers, secondant ton grand
 cœur,

Rendre à l'Aigle éperdu sa première vigueur:
 La France sous tes loix maîtriser la Fortune;
 Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre Neptune,
 Nous aler chercher l'or malgré l'onde & le vent,
 Aux lieux où le Soleil le forme en se levant:
 Alors sans consulter si Phebus l'en avoüe,
 Ma Muse toute en feu me previent & te loüe.

Mais bien-tôt la raison arrivant au secours,
 Vient d'un si beau projet interrompre le cours:
 Et me fait concevoir quelque ardeur qui m'em-
 porte,

Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
 Aussi-tôt je m'éfraie, & mon esprit troublé
 Laisse-là le fardeau dont il est accablé,
 Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage;
 Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
 Dès que le bord paroît, sans songer où je suis,
 Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.



SATIRE I.

DAMON ce grand Auteur , dont la Muse fertile

Amusa si long-tems , & la Cour & la Ville :
 Mais qui n'étant vêtu que de simple bureau ,
 Passe l'Esté sans linge , & l'Hiver sans manteau :
 Et de qui le corps sec , & la mine afamée ,
 N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée.

Las de perdre en rimant & sa peine & son bien ,
 D'emprunter en tous lieux , & de ne gagner rien ,
 Sa habits, sans argent, ne sçachant plus que faire,
 Vient de s'enfuir chargé de sa seule misere ?
 Et bien loin des Sergens, des Clercs & du Palais,
 Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais :
 Sans attendre qu'ici la Justice ennemie
 L'enferme en un cachot le reste de sa vie ;
 Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront
 Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
 Mais le jour qu'il partit , plus défait & plus blême

Que n'est un Penitent sur la fin d'un Carême ,
 La colere dans l'ame , & le feu dans les yeux ,
 Il distila sa rage en ces tristes adieux.

Puisqu'en ce lieu jadis aux Musés si commode,
 Le merite & l'esprit ne sont plus à la mode ,
 Qu'un Poëte , dit-il , s'y voit maudit de Dieu ;
 Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu ;

Alons du moins chercher quelque antre ou quelque roche ,

D'où jamais ni l'Hissier, ni le Sergent n'approche;

Et sans lasser le Ciel par des vœux impuissans ,

Metons-nous à l'abri des injures du tems.

Tandis que libre encor , malgré les destinées ,

Mon corps n'est point courbé sous le faix des années ,

Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler ,

Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.

C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.

Que George vive ici , puisque George y sçait vivre ,

Qu'un milion comptant par ses fourbes aquis

De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis.

Que Jaquin vive ici , dont l'adresse funeste

A plus causé de maux que la guerre & la peste ,

Qui de ses revenus écrits par alphabet,

Peut fournir aisément un Calepin complet.

Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.

Mais moi , vivre à Paris : Eh, qu'y voudrois-je faire ?

Je ne sçai ni tromper , ni feindre , ni mentir ,

Et quand je le pourrois , je n'y puis consentir.

Je ne sçai point en lâche essuier les ouvrages

D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages :

De mes Sonnets flatteurs lasser tout l'Univers ,

Et rendre au plus ostant mon encens & mes vers.

Pour un si bas emploi ma Muse est trop altiere.

Je suis rustique & fier , & j'ai l'ame grossiere.

Je ne puis rien nommer , si ce n'est par son nom:

J'appelle un chat un chat , & Rolet un fripon.

De servir un Amant , je n'en ai pas l'adresse :

J'ignore ce grand art qui gagne une Maîtresse ;
Et je suis à Paris , triste , pauvre & reclus ,
Ainsi qu'un corps sans ame , ou devenu perclus.

Mais pourquoi, dira-t'on, cette vertu sauvage,
Qui court à l'hôpital & n'est plus en usage ?

La richesse permet une juste fierté ;

Mais il faut être souple avec la pauvreté.

C'est par là qu'un Auteur, que presse l'indigence,

Peut des astres malins corriger l'influence ,

Et que le sort burlesque , en ce siècle de fer ,

D'un Pedant, quand il veut, sçait faire un Duc &

Pair

Ainsi de la Vertu la Fortune se joue.

Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa rouë,

Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné ,

Conduire le carosse où l'on le voit traîné ,

Si dans les droits du Roi sa funeste science ,

Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.

Je sçai qu'un juste éfroi l'éloignant de ces lieux ,

L'a fait pour quelques mois disparaître à nos
yeux :

Mais en vain pour un tems une taxe l'exile :

On le verra bien-tôt pompeux en cette ville ,

Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui ,

Et jouir du Ciel même irrité contre lui.

Tandis que Colleter croté jusqu'à l'échine ,

S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine :

Sçavant en ce métier si cher aux beaux Esprits ,

Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.

Il est vrai que du Roi la bonté secourable

Jete enfin sur la Muse un regard favorable ,

Et reparant du sort l'aveuglement fatal ,

Va tirer désormais Phebus de l'hôpital.

On doit tout esperer d'un Monarque si juste.

Mais sans un Mecenas , à quoi sert un Auguste ?

Et fait comme je suis , au siecle d'aujourd'hui ,
 Qui voudra s'abaisser à me servir d'apui ?
 Et puis comment percer cette foule étroitable
 De Rimeurs afamez dont le nombre l'acable ?
 Qui , dès que sa main s'ouvre , y courent les
 premiers ,
 Et ravissent un bien qu'on devoit aux derniers.
 Comme on voit les Frelons , troupe lâche & ste-
 rile ,
 Aler piller le miel que l'Abeille distille.
 Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté ,
 Que donne la faveur à l'importunité.
 Saint-Amand n'eut du Ciel que sa veine en par-
 tage :
 L'habit qu'il eut sur lui , fut son seul heritage :
 Un lit & deux placets composoient tout son bien ,
 Ou , pour en mieux parler , Saint-Amand n'avoit
 rien :
 Mais quoi , las de traîner une vie importune ,
 Il engagea ce rien pour chercher la Fortune :
 Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au
 jour ,
 Conduit d'un vain espoir il parut à la Cour.
 Qu'arriva-t'il enfin de sa Muse abusée ?
 Il en revint couvert de honte & de risée ;
 Et la fièvre au retour terminant son destin ,
 Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.
 Un Poëte à la Cour fut jadis à la Mode :
 Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommo-
 de :
 Et l'esprit le plus beau , l'Auteur le plus poli ,
 N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.
 Faut-il donc desormais jouïr un nouveau rôle ?
 Dois-je , las d'Apollon , recourir à Bartole ,
 Et feüilletant Louët alongé par Brodeau ,

D'une robe à longs plis balaiier le Barreau ?
 Mais à ce seul penser, je sens que je m'égare.
 Moi ? que j'aïlle crier dans ce pais barbare,
 Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
 Errer dans les détours d'un Dédale de loix,
 Et dans l'amas confus des chicanes énormes,
 Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes :

Où Patru gagne moins qu'Uot & le Mazier ;
 Et dont les Cicerons se font chez Pé-Fournier.
 Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
 On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
 Arnaud à Charanton devenir Huguenot,
 Saint-Sorlin Janseniste, & Saint-Pavin bigot.

Quitons donc pour jamais une Ville importune,

Où l'Honneur est en guerre avecque la Fortune ;
 Où le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,
 Et va la mitre en tête & la crosse à la main :
 Où la Science triste, afreuse & délaissée,
 Est par-tout des bons lieux comme infame chassée ;

Où le seul art en vogue est l'art de bien voler :
 Où tout me choque : Enfin, où.... Je n'ose parler.

Et quel Homme si froid ne seroit plein de bile,
 A l'aspect odieux des mœurs de cette Ville ?
 Qui pourroit les souffrir ? & qui, pour les blâmer,
 Malgré Musé & Phebus n'apprendroit à rimer ?
 Non, non, sur ce sujet, pour écrire avec grace,
 Il ne faut point monter au sommet du Parnasse :
 Et sans aler rêver dans le double Vallon,
 La colere suffit, & vaut un Apollon.
 Tout beau dira quelqu'un, vous entrez en furie.
 A quoi bon ces grands mots ? Doucement, je vous prie,

Ou bien montez en chaire, & là, comme un Doc-
teur,

Alez de vos sermons endormir l'auditeur.

C'est là que bien ou mal, on a droit de tout dire.

Ainsi parle un esprit qu'irrite la satire,

Qui contre ses défauts croit être en sûreté,

En raillant d'un censeur la triste austerité :

Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foi-
blesse,

Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse,

Et toujours dans l'orage au Ciel levant les mains,

Dés que l'air est calmé, rit des foibles humains.

Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,

Et regle les ressorts de la machine ronde,

Ou qu'il est une vie au delà du trépas,

C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoüera
pas,

Pour moi qu'en santé même un autre monde é-
tonne,

Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu
qui tonne.

Il vaut mieux, pour jamais me bannir de ce Lieu,

Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.





SATIRE II.

A MONSIEUR

DE MOLIERE.

RARE & fameux Esprit dont la fertile veine
 Ignore en écrivant le travail & la peine ;
 Pour qui tient Apollon tous ses tresors ouverts,
 Et qui sçais à quel coin se marquent les bons vers.
 Dans les combats d'esprit sçavant Maître d'es-
 crime

Enseigne-moi ; Moliere , où tu trouves la rime,
 On diroit , quand tu veux, qu'elle te vient cher-
 cher.

Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
 Et sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarresse
 A peine as-tu parlé , qu'elle-même s'y place.

Mais moi qu'un vain caprice , qu'une bizarre hu-
 ment ,

Pour mes pechez, je croi fit devenir Rimeur :
 Dans ce rude métier , où mon esprit se tuë ,
 En vain pour la trouver , je travaille , & je sue.
 Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir :
 Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir* ;
 Si je veux d'un Galant dépeindre la figure ,
 Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure :

SATIRE II.

13

Si je pense exprimer un Auteur sans défaut,
 La raison dit Virgile, & la rime Kainaut.
 Enfin quoi que je fasse ou que je veuille faire,
 La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
 De rage quelque fois ne pouvant la trouver,
 Triste, las & confus, je cesse d'y rêver :
 Et maudissant vingt fois le Demon qui m'inspire,
 Je fais mille sermens de ne jamais écrire ?
 Mais quand j'ai bien maudit & Muses & Phebus,
 Je la voi qui paroît, quand je n'y pense plus.
 Aussi-tôt, malgré moi, tout mon feu se ralume,
 Je reprends sur le champ le papier & la plume,
 Et de mes vains sermens perdant le souvenir,
 J'atens de vers en vers qu'elle daigne venir.
 Encor ; si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
 Ma Muse au moins soufroit une froide epithete :
 Je ferois comme un autre, & sans chercher si
 loin,
 J'aurois toujours des mots pour les coudre au
 besoin.

Si je louois Philis. *En miracles seconde,*
 Je trouverois bien-tôt, *A nulle autre seconde.*
 Si je voulois vanter un objet *Nonpareil,*
 Je mettrois à l'instant ; *Plus beau que le Soleil.*
 Enfin parlant toujours d'*Astres & de Merveilles,*
 De *Chef d'œuvre des Cieux, de Beaux sans pa-*
reilles.

Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard,
 Je pourrois aisement, sans genie, & sans art,
 Et transposant cent fois & le nom & le verbe,
 Dans mes vers recousus mettre en pieces Mal-
 herbe.

Mais mon esprit tremblant sur le choix de ses
 mots,
 N'en dira jamais un s'il ne tombe à propos,

Et ne ſçauroit ſouffrir, qu'une phraſe inſipide
 Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide;
 Ainſi, recommençant un ouvrage vingt fois,
 Si j'écris quatre mots, i'en éfaceraï trois.

Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée
 Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée,
 Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
 Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.
 Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
 Mes jours pleins de loisir couleroient ſans envie;
 Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant,
 Et comme un gras Chanoine à mon aïſe & con-
 tent,

Paſſer tranquillement ſans ſouci, ſans affaire,
 La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
 Mon cœur exempt de ſoins, libre de paſſion,
 Sçait donner une borne à ſon ambition,
 Et fuiant des grandeurs la preſence importune,
 Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
 Et je ſerois heureux, ſi, pour me conſumer,
 Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.

Mais depuis le moment que cette frenéſie,
 De ſes noires vapeurs troubla ma fantaſie,
 Et qu'un demon jaloux de mon contentement,
 M'inspira le deſſein d'écrire poliment:
 Tous les jours malgré moi, cloüé ſur un ouvrage,
 Retouchant un endroit, éfacant une page,
 Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
 J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.

Bien-heureux Scuderi, dont la fertile plume
 Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume.
 Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiffans,
 Semblent être formez en dépit du bon ſens:
 Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puiſſe
 dire,

Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour
les lire.

Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers

Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?

Malheureux mille fois, celui dont la manie

Veut aux regles de l'art asservir son genie ?

Un sot en écrivant fait tout avec plaisir :

Il n'a point en ses vers l'embaras de choisir :

Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,

Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.

Mais un esprit sublime, en vain veut s'élever,

A ce degré parfait qu'il tâche de trouver.

Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,

Il plait à tout le monde, & ne sçauroit se plaire.

Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,

Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui vois les maux où ma Muse s'a-
bîme,

De grace, enseigne-moi l'art de trouver la rime:

Où, puisqu'enfin tes soins y seroient superflus :

Moliere, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.





SATIRE III.

A. **Q**UEL sujet inconnu vous trouble &
vous altere ?

D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre &
severe ,

Et ce visage enfin plus passe qu'un Rentier ,

A l'aspect d'un Arrêt qui retranche un quartier.

Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls, & de bisques nourrie ?

Où la joie en son lustre attiroit les regards ,

Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.

Qui vous a pû plonger dans cette humeur cha-
grine ?

A-t-on par quelque Edit reformé la cuisine ?

Ou quelque longue pluie inondant vos vallons ;

A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?

Répondez donc du moins , ou bien je me retire.

P. Ah! de grace un moment , souffrez que je
respire.

Je sors de chez un Fat, qui pour m'empoisonner,

Je pense , exprés chez lui ma forcé de dîner.

Je l'avois bien prévû. Depuis prés d'une année ,

J'éluois tous les jours sa poursuite obstinée.

Mais hier il m'aborde , & me serrant la main :

Ah! Monsieur m'a-t-il dit , je vous attends de-
main.

N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bou-
teilles

D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles:

Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Vilandri priferoit sa sève, & sa verdure.

Moliere avec Tartuffe y doit joüer son rôle :

Et Lambert, qui plus est m'a donné sa parole.

C'est tout dire en un mot, & vous le connoissez.

Quoi Lambert? Oüi, Lambert. A demain. C'est assez.

Ce matin donc, seduit par sa vaine promesse
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.

A peine étois-je entré, que ravi de me voir,

Mon homme en m'embrassant, m'est venu recevoir,

Et montrant à mes yeux une allégresse entiere,

Nous n'avons m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere,

Mais puisque je vous voi, je me tiens trop content,

(attend.

Vous êtes un brave homme. Entrez. On vous

A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma
faute :

Je le suis en tremblant dans une chambre haute :

Où malgré les volets, le Soleil irrité

Formoit un poëlle ardent au milieu de l'Esté.

Le couvert étoit mis dans ce lieu de' plaisance :

Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,

Deux nobles Campagnars grands-lecteurs de Romans,

Qui m'ont dit tout Cirus dans leurs longs Complimens.

J'enrageois. Cependant on apporte un potage.

Un coq y paroïsoit en pompeux équipage,

Qui changeant sur ce plat & d'état & de nom,

Par tous les Conviez fut apellé chapon.

Deux affietes suivoient, dont l'une étoit ornée

d'une langue en ragoût de persil couronnée :
 L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
 Dont un burre gluant inondoit tous les bords.
 On s'assied : mais d'abord , nôtre troupe serrée
 Tenoit à peine au tour d'une table quarrée ,
 Où chacun , malgré soi , l'un sur l'autre porté ,
 Faisoit un tour à gauche , & mangeoit de côté.
 Jugez en cet état , si je pouvois me plaîre ,
 Moi qui ne conte rien ni le vin , ni la chere ;
 Si l'on n'est plus au large assis en un festin ,
 Qu'aux sermons de Cassaigne , ou de l'Abbé
 Cotin.

Nôtre Hôte , cependant , s'adressant à la troupe :
 Que vous semble , a-t-il dit , du goût de cette
 soupe ;

Sentez-vous le citron dont on a mis le jus ,
 Avec des jaunes d'œufs mêlez dans du verjus ?
 Ma foi , vive Mignot , & tout ce qu'il aprête.
 Les cheveux cependant me dressoient à la tête !
 Car Mignot , c'est tout dire , & dans le monde
 entier ,

Jamais empoisonneur ne scût mieux son métier.
 J'aprouvois tout pourtant de la mine & du geste,
 Pensant qu'au moins le vin dûst reparer le reste.
 Pour m'en éclaircir donc , j'en demande. Et d'a-
 bord ,

Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord ,
 D'un Auvernia fumeux , qui mêlé de Lignage ,
 Se vendoit chez Crenet , pour vin de l'Hermitage ;
 Et qui rouge & vermeil , mais fade & doucereux ,
 N'avoit rien qu'un goût plat , & qu'un déboire
 affreux.

A peine ay je senti cette liqueur traitresse ,
 Que de ces vins mêlez j'ai reconnu l'adresse ;
 Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison ,

J'espérois adoucir la force du poison.

Mais, qui l'auroit pensé ? pour comble de disgrâce,

Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.

Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'Esté !

Au mois de Juin ! Pour moi, j'étois si transporté :

Que donnant de fureur tout le festin au Diable ;

Je me suis veu vingt fois prêt à quitter la table ;

Et dût-on m'appeller & fantasque & bourru,

J'allois sortir enfin : quand le rost a paru.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,

S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,

Qui dès leur tendre enfance élevez dans Paris,

Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris.

Autour de cet amas de viandes entassées,

Regnoit un long cordon d'aloüetes pressées,

Et sur les bords du plat, six pigeons étalez,

Presentoient pour renfort leurs squeletes brûlez.

A côté de ce plat paroissoient deux salades,

L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,

Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,

Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.

Tous mes Sots à l'instant, changeant de contenance,

Ont loüé du festin la superbe ordonnance :

Tandis que mon Faquin, qui se voioit priser,

Avec un ris mocqueur les prioit d'excuser.

Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,

Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,

Et qui s'est dit Profés dans l'ordre des Costeaux,*

** Ce nom fut donné à trois grands Seigneurs tenant table, qui étoient partagez sur l'estime qu'on devoit faire des vins des Costeaux des environs de Reims. Ils avoient chacun leurs partisans.*

A fait en bien mangeant , l'éloge des morceaux
 Je riois de le voir , avec sa mine étique ,
 Son rabat jadis blanc , & sa perruque antique ,
 En lapins de garenne eriger nos clapiers ,
 Et nos pigeons Cauchois en superbes ramiers :
 Et pour flater nôtre Hôte , observant son visage ,
 Composer sur ses yeux , son geste & son langage .
 Quand nôtre Hôte charmé , m'avisant sur ce
 point :

Qu'avez-vous donc , dit-il, que vous ne mangez
 point ?

Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiète,
 Et les morceaux entiers restent sur vôtre assiette.
 Aimez-vous la muscade ? on en a mis par tout.
 Ah ! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux
 goût.

Ces pigeons sont dodus , mangez sur ma parole.
 J'aime à voir aux lapins cette chair blanche &
 molle.

Ma foy , tout est passable , il le faut confesser ;
 Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.

Quand on parle de sauce il faut qu'on y raffine
 Pour moi, j'aime sur tout que le poivre y domine
 J'en suis fourni, Dieu sçait, & j'ai tout Pelletier
 Roulé dans mon office en cornets de papier.

A tous ces beaux discours , j'étois comme une
 pierre ,

Ou comme la Statuë est au festin de Pierre ;
 Et sans dire un seul mot , j'avalais au hazard ,
 Quelque aîle de poulet , dont j'arrachois le lard.

Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
 Porte à mes Campagnards la santé de nôtre Hôte:
 Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand
 cri ,

Avec un rouge bord acceptent son défi.

Un si galant exploit reveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la crasse tracez
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez, d'un ton melancolique,
Lamentant tristement d'une chanson bachique;
Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettant à chanter.
La Musique sans doute étoit rare & charmante:
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre l'apuiant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point, un jambon d'assez maigre apparence,

Arrive sous le nom de jambon de Mayence.

Un Valet le portoit, marchant à pas contez,

Comme un Recteur suivi des quatre Facultez.

Deux Marmitons crasseux revêtus de serviettes,

Lui servoient de Massiers, & portoient deux assiettes:

L'une de champignons, avec des ris de veau,

Et l'autre de pois verts, qui se noyoient dans l'eau.

Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,

Chez tous les Conviez la joie est redoublée:

Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,

D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.

Le vin au plus müet fournissant de paroles,

Chacun a débité ses maximes frivoles,

Reglé les interêts de chaque Potentat,

Corrigé la Police, & reformé l'Estat;

Puis delà s'embarquant dans la nouvelle guerre,

A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.

Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,

De propos en propos on a parlé de Vers.

Là, tous mes Sots enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnasse.

Mais nôtre Hôte sur tout, pour la justesse & l'art,
Elevoit jusqu'au Ciel Theophile & Ronsard.

Quand un des Campagnards relevant sa mousta-
che,

Et son feutre à grands poils ombragé d'un penna-
che,

Impose à tous silence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu ! dit-il, la Serre est un charmant Auteur,
Ses Vers sont d'un beau stile, & sa prose est cou-
laute.

La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sçai pourquoi je baïlle en la lisant.

Le País sans mentir, est un bouffon plaisant :

Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture,
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.

A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.

En verité pour moi, j'aime le beau François.

Je ne sçai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre :
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :

Les Heros chez Kainaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous baïs*, tout s'y dit tendrement.

On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire,

Qu'un jeune homme... Ah ! je sçai ce que vous
voulez dire,

A répondu nôtre Hôte, *Un Auteur sans défaut,*
La raison dit Virgile, & la Rime Kainaut.

Justement. A mon gré, la piece est assez plate :

Et puis blâmer Kainaut... Avez-vous vû l'Astra-
te ?

C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.

Sur tout l'*Anneau Royal* me semble bien trouvé.

Son sujet est conduit d'une belle maniere,

Et chaque Acte en sa piece est une piece entiere;

Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Kainaut est un Esprit profond :
 A repris certain Fat , qu'à sa mine discrete
 Et son maintien jaloux j'ay reconnu Poëte ,
 Mais il en est pourtant , qui le pourroient valoir.
 Ma foy , ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
 A dit mon Campagnard avec une voix claire ,
 Et déjà tout bouillant du vin & de colere.
 Peut-être , a dit l'Auteur pâlisant de couroux :
 Mais vous , pour en parler vous y connoissez-
 vous ?

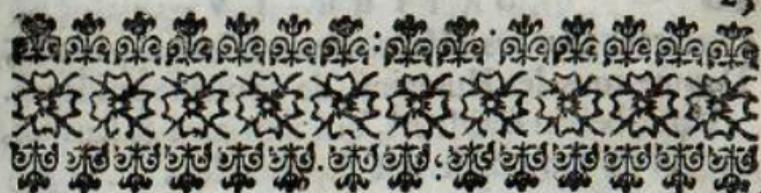
Mieux que vous mille fois, dit le Noble eu furie.
 Vous ? Mon Dieu , mêlez-vous de boire je vous
 prie ,

A l'Auteur sur le champ aigrement reparti.
 Je suis donc un Sot ? Moi ? vous en avez menti :
 Reprend le Campagnard, & sans plus de langage,
 Lui jette , pour défi , son assiette au visage :
 L'autre esquive le coup , & l'assiette volent
 S'en va fraper le mur & revient en roulant,
 A cet affront , l'Auteur se levant de la table ,
 Lance à mon Campagnard un regard effroyable :
 Et chacun vainement se ruant entre-deux ,
 Nos braves s'acrochant se 'prennent aux cheveux.
 Aussi-tôt sous leurs pieds les tables renversées ,
 Font voir un long débris de bouteilles cassées :
 En vain à lever tout les Valets sont fort prompts,
 Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin , pour arrêter cette lutte barbare ;
 De nouveau l'on s'éforce , on crie, on les separe,
 Et leur premiere ardeur passant en un moment ,
 On a parlé de paix & d'accommodement.
 Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire ,
 J'ay gagné doucement la porte sans rien dire ,
 Avec un bon serment , que si pour l'avenir ,
 En pareille cohue on me peut retenir ,

Je consens de bon cœur pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de
Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'Aoust l'on mange des
poids verds.





SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABBE,

LE VAYER.

D'Où vient, cher le Vayer, que l'homme le
 moins sage
 Croit toujours seul avoir la sagesse en partage :
 Et qu'il n'est point de Fou, qui par belles raisons
 Ne loge son voisin aux Petites-Maisons ?

Un Pedant enyvré de sa vaine science,
 Tout herissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
 Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
 Dans sa tête entassez, n'a souvent fait qu'un Sot:
 Croit qu'un livre fait tout, & que sans Aristote
 La raison ne voit goutte, & le bon sens radote.

D'autre part un Galant, de qui tout le métier
 Est de courir le jour de quartier en quartier,
 Et d'aler à l'abri d'une perruque blonde,
 De ses froides douceurs fatiguer le beau monde,
 Condamne la science, & blâmant tout écrit,
 Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit :
 Que c'est des gens de Cour le plus beau privile-
 ge,

Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un College.

Un Bigot orgueilleux, qui dans sa vanité,
 Croit duper jusqu'à Dieu par son zele affecté,

Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Danne tous les Humains, de sa pleine puissance.

Un Libertin d'ailleurs, qui sans ame & sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que ces vieux propos, de demons & de
flammes,

Sont bons pour étonner des enfans & des fem-
mes,

Que c'est s'embarasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perelus.

En un mot qui voudroit épuiser ces matieres,
Peignant de tant d'esprits les diverses manieres:
Il conteroit plutôt, combien dans un Printems
Guenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens;
Et combien la Neveu devant son mariage,
A de fois au public vendu son P***.

Mais sans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots:
N'en déplaise à ces Fous nommez Sage de Grece;
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse.
Tous les hommes sont fous: & malgré tous leurs
soins,

Ne different entr'eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes
separent,

Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vaine-
ment,

La même erreur les fait errer diversement.
Chacun fuit dans le monde une route incertaine;
Selon que son erreur le joue & le promene;
Et tel y fait l'habile & nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais quoi que sur ce point la Satire public,
Chacun veut en sagesse eriger sa folie,

Et se laissant régler à son esprit tortu ,
 De ses propres défauts se fait une vertu.
 Ainsi , cela soit dit pour qui veut se connoître ,
 Le plus sage est celui qui ne pense point l'être :
 Qui toujours pour un autre enclin vers la dou-
 ceur ,
 Se regarde soi-même en severe censeur ,
 Rend à tous ses défauts une exacte justice ,
 Et fait sans se flater le procès à son vice.
 Mais chacun pour soi-même est toujours indul-
 gent.

Un Avare idolâtre , & fou de son argent ,
 Rencontrant la disette au sein de l'abondance ,
 Apelle sa folie une rare prudence ,
 Et met toute sa gloire , & son souverain bien ,
 A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
 Plus il le voit accru , moins il en sçait l'usage.
 Sans mentir , l'avarice est une étrange rage ,
 Dira cet autre fou , non moins privé de sens ,
 Qui jette , furieux , son bien à tous venans ,
 Et dont l'ame inquiète à soi-même importune ,
 Se fait un embarras de sa bonne fortune.
 Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?

L'un & l'autre à mon sens ont le cerveau trou-
 blé ,
 Répondra chez Fredoc, ce Marquis sage & prude,
 Et qui sans cesse au jeu , dont il fait son étude ,
 Attendant son dessein, d'un quatorze ou d'un sept,
 Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
 Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
 Vient par un coup fatal faire tourner la chance :
 Vous le verrez bien-tôt les cheveux herissés ,
 Et les yeux vers le Ciel , de fureur élancez ,
 Ainsi qu'un possédé que le Prêtre exorcise ,
 Fêter dans ses sermens tous les Saints de l'Eglise,

Qu'on le lie , ou je crains , à son air furieux ;
Que ce nouveau Tiran n'escalade les Cieux.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice ;
Sa folie , aussi-bien , lui tient lieu de supplice.
Il est d'autres erreurs , dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enivre la raison :
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.

Chelain veut rimer , & c'est là sa folie :
Mais bien que ses durs vers d'épithetes enflent ,
Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés ;
Lui même il s'aplaudit , & d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au dessus de Virgile.
Que feroit-il , hélas ! si quelque audacieux
Alloit pour son malheur lui desfiller les yeux :
Lui faisant voir ses vers & sans force & sans gra-
ces ,

Montez sur deux grands mots , comme sur deux
échasses ;

Ces termes sans raison l'un de l'autre écartez ,
Et ces froids ornemens à la ligne plantez ?

Qu'il maudiroit le jour où son ame in'ensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !

Jadis certain Bigot , d'ailleurs homme sensé ,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé :
S'imaginant sans cesse , en sa douce manie ,
Des Esprits bien-heureux entendre l'harmonie ;
Enfin un Medecin fort expert en son Art ,
Le guerir par adresse , ou plutôt par hazard.
Mais voulant de ses soins exiger le salaire ,
Moi ? vous payer : lui dit le Bigot en colere ,
Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,
En me tirant d'erreur , m'ôte du Paradis.

J'approuve son courroux. Car puisqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raison est le pire.

C'est elle qui farouche , au milieu des plaisirs ,

D'un remors importun vient briser nos desirs.
La facheuse a pour nous des rigueurs sans pareil-
les ;

C'est un Pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles ,
Qui toujournous gourmande , & loin de nous
toucher ,

Souvent , comme Joli , perd son tems à prêcher.
En vain certains rêveurs nous l'habillent en Rei-
ne ,

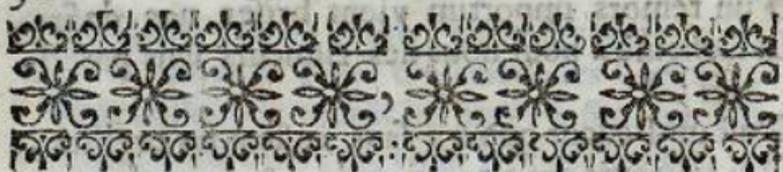
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine ,
Et s'en formant en terre une divinité ,
Pensent aler par elle à la felicité.

C'est elle , disent-ils, qui nous montre à bien vi-
vre.

Ces discours , il est vrai , sont fort beaux dans un
livre.

Je les estime fort : mais je trouve en éfet ,
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.





SATIRE V.

A MONSIEUR LE MARQUIS
DE DANGEAU.

LA Noblesse, Dangeau, n'est pas une chimere ;

Quand, sous l'étroite loi d'une vertu severe ,
Un homme issu d'un sang fecond en demi-Dieux,
Suit, comme toi, la trace où marchent ses
ayeux.

Mais je ne puis souffrir qu'un Fat, dont la mollesse

N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du merite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ses ayeux anti-ques,
Ait fourni de matiere aux plus vieilles chroni-ques,

Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doré leur écusson.

Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ?
Si de tant de Heros celebres dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnez les
vers :

Si tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine ;

Et n'ayant rien de grand qu'une sottte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oisiveté ?

Cependant à le voir avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de sa haute naissance ;
On diroit que le Ciel est soumis à sa loi,
Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi.

Dites - nous, grand Heros, esprit rare & sublime,

Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime ?

On fait cas d'un coursier, qui fier & plein de cœur

Fait paroître en courant sa bouillante vigueur :
Qui jamais ne se lasse, & qui dans la carriere
S'est couvert mille fois d'une noble poussiere :
Mais la posterité d'Alfane & de Bayard, [zard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au ha-
Sans respect des ayeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle ou tirer la charuë :

Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?

On ne m'ébloüit point d'une apparence veine ;
La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces Heros fameux,
Montrez - nous cet ardeur qu'on vid briller en eux,

Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.

Respectez-vous les loix ? Fuyez-vous l'injustice ?
Sçavez vous sur un mur repousser des assauts,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?
Je vous connois pour Noble à ces illustres marques :

Alors soyez issu des plus fameux Monarques ;

Venez de mille ayeux, & si ce n'est assez,
 Feuilletiez à loisir tous les siècles passez. [drez,
 Voyez de quel Guerrier il vous plaît de descen-
 Choisissez de Cesar, d'Achille, ou d'Alexandre :
 En vain un lâche esprit voudroit vous démentir.
 Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.

Mais fuistiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
 Si vous ne faites voir qu'une basseffe indigne ;
 Ce long amas d'ayeux que vous diffamez tous,
 Sont autant de témoins qui parlent contre vous,
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
 Ne sert plus que de jour à vôtre ignominie.

En vain tout fier d'un sang que vous deshonnez,
 Vous dormez à l'abri de ces noms reverez,
 En vain vous vous couvrez des vertus de vos
 Peres,

Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimeres :
 Je ne voi rien en vous, qu'un lâche, un im-
 posteur,

Un traître, un scelerat, un perfide, un menteur,
 Un fou, dont les accez vont jusqu'à la fureur,
 Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Je m'emporte peut-être, & ma Muse en fu-
 reur

Verse dans ses discours trop de fiel & d'aigreur.
 Il faut avec les Grands un peu de retenue.

He bien, je m'adoucis. Vôtre race est connue.
 Depuis quand? Répondez. Depuis mille ans en-
 tiers ;

Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.
 C'est beaucoup : Mais enfin les preuves en sont
 claires,

Tous les livres sont pleins des titres de vos Peres:
 Leurs noms sont échapez du naufrage des temps :
 Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,

A leurs fameux Epoux vos Ayeules fideles ,
Aux douceurs des Galants furent toujours re-
belles ?

Et comment sçavez-vous si quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos ayeux ;
Et si leur sang tout pur avecque leur noblesse
Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?

Que maudit soit le jour , où cette vanité
Vint ici de nos mœurs souïller la pureté !
Dans les temps bien-heureux du monde en son
enfance ,

Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence :
Chacun vivoit content , & sous d'égales loix :
Le merite y faisoit la noblesse & les Rois ;
Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un Heros de soi-même empruntoit tout son lus-
tre ,

Mais enfin , par le temps le merite avili
Vid l'honneur en roture , & le vice annobli ;
Et l'orgueil d'un faux titre appuyant sa foiblesse ,
Maîtrisa les humains sous le nom de Noblesse.
De là vinrent en foule & Marquis & Barons.
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des
noms.

Aussi-tôt maint esprit fecond en réveries ,
Inventa le blazon avec les armoiries :
De ses termes obscurs fit un langage à part ,
Composa tous ces mets de *Cimier* & d'*Ecart* ,
De *Pal* , de *Contrepal* , de *Lambel* & de *Face* ,
Et tout ce que Segond dans son Mercure entasse.
Une vaine folie enyvrant la raison ,
L'honneur triste & honteux ne fut plus de saison.
Alors pour soutenir son rang & sa naissance ,
Il falut étaler le luxe & la depence :
Il fallut habiter un superbe palais ,

Faire par les couleurs distinguer ses valets :
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages ,

Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.

Bien-tôt, pour subsister, la Noblesse sans bien.
Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien ;
Et bravant des sergens la timide cohorte ,
Laisa le creancier se morfondre à sa porte ,
Mais pour comble , à la fin le Marquis en prison
Sous le faix des procès vid tomber sa maison.
Alors , pour subvenir à sa triste indigence ,
Le Noble , du Faquin rechercha l'alliance ;
Et trafiquant d'un nom jadis si précieux ,
Par un lâche contrat vendit tous ses ayeux.
Et corrigeant ainsi la fortune ennemie ,
Rétablit son honneur à force d'infamie.

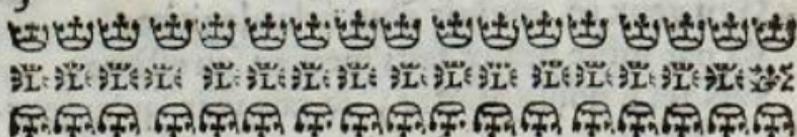
Car si l'éclat de l'or ne releve le sang ,
En vain on fait briller la splendeur de son rang.
L'amour de vos ayeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un homme est riche, il vaut toujours
son prix .

Et l'eût-on vû porter la mandille à Paris ,
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni memoire ,
D'Hozier lui trouvera cent ayeux dans l'histoire.

Toi donc qui de merite & d'honneurs revêtu,
Des écueils de la Cour as sauvé ta vertu ,
Dangeau, qui dans le rang où nôtre Roi t'apelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle ,
Et plus brillant par soi , que par l'éclat des lis ,
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis :
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune :
A ses sages conseils asservir la Fortune ;
Et de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi ,
Montrer à l'Univers ce que c'est qu'être Roi.

Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime,
Va par mille beaux faits meriter son estime;
Sers un si noble Maître; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des Sujets qui sont dignes de lui.





SATIRE VI.

QU' on frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?

Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux Démon durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de routes les goutières?

J'ai beau sauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie:
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.

Ce n'est pas tout encor. Les souris & les rats
S'emblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les
chats,

Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais en plein jour ne fut l'Abbé de Pure.

Tout conspire à la fois à troubler mon repos:
Et je me plains ici du moindre de mes maux.

Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage:

Qu'un affreux serrurier, que le ciel en courroux
A fait, pour mes pechez, trop voisin de chez
nous,

Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il aprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.

J'entens déjà par tout les charettes courir,
Les massons travailler, les boutiques s'ouvrir;

Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funebre concert font retentir les nuës;

Et se

Et se mêlant au bruit de la grêle & des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivans.

Encor je benirois la bonté souveraine ;
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine :
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison,
En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la
presse

[se:
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans ces-
L'un me hurte d'un ais, dont je suis tout froissé :
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funebre Ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'Eglise s'avance :
Et plus loin, des laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les pàssans.

Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage,
Là je trouve une croix de funeste presage :
Et des couvreurs grimpez au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise & la tuile à foison.

Là sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,

Ont peine à l'émouvoïr sur le pavé glissant :
D'un carosse en passant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue.

Quand un autre à l'instant s'éforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser ;
Vingt carosses bien-tôt arrivant à la file,
Y sont à moins de rien suivis de plus de mille :

Et pour surcroît de maux, un fort malencon-
treux,

Conduit en cet endroit un grand troupeau de
bœufs.

Chacun prétend passer : l'un mugit, l'autre jure ;
Des mulets en sonnaut augmentent le murmure.

Aussi-tôt cent chevaux dans la foule apellez ;
 De l'embarras qui croît ferment les défilez ;
 Et par tout des passans enchainant les brigades ;
 Au milieu de la paix font voir les barricades.
 On n'entend que des cris poussez confusement.
 Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
 Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me
 rendre,

Le jour déjà baissant, & qui suis las d'attendre,
 Ne sçachant plus tantôt à quel Saint me vouer,
 Je me mets au hazard de me faire rouïr.

Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse,
 Guenaud sur son cheval en passant m'éclabouffe,
 Et n'osant plus paroître en l'état où je suis,
 Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
 Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
 Souvent, pour m'achever, il survient une pluie.
 On diroit que le Ciel qui se fond tout en eau,
 Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
 Pour traverser la ruë, au milieu de l'orage,
 Un ais sur deux pavez forme un étroit passage :
 Le plus hardi laquais n'y marche qu'en trem-
 blant.

Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant,
 Et les nombreux torrens qui tombent des gou-
 tieres,

Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivieres.
 J'y passe en trebuchant ; mais malgré l'embarras,
 La frayeur de la nuit precipite mes pas.

Car si-tôt que du soir les ombres pacifiques
 D'un double cademat font fermer les boutiques,
 Que retiré chez lui, le paisible marchand
 Va revoir ses billets, & compter son argent ;
 Que dans le Marché neuf tout est calme & tran-
 quille,

Les voleurs à l'instant s'emparent de la Ville.
 Le bois le plus funeste & le moins frequenté,
 Est, au prix de Paris un lieu de seureté.
 Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
 Engage un peu trop tard au détour d'une rue.
 Bien-tôt quatre Bandits lui serrant les côtez :
 La bourse: il faut se rendre; ou bien non, résistez.
 Afin que vôtre mort, de tragique memoire,
 Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
 Pour moi qu'une ombre étonne, acablé de sommeil,
 Tous les jours je me couche avecque le Soleil.
 Mais en ma chambre à peine ay-je éteint la lumière,
 Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupiere.
 Des filoux éfrontez, d'un coup de pistolet,
 Ebranlent ma fenêtré, & percent mon volet.
 J'entens crier par tout, au meurtre, on m'assassine;
 Ou le feu vient de prendre à la maison voisine.
 Tremblant & demi mort je me leve à ce bruit,
 Et souvent sans pourpoint, je cours toute la nuit.
 Car le feu, dont la flâme en ondes se déploie,
 Fait de nôtre quartier une seconde Troye;
 Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
 Au travers des charbons va piller le Troyen.
 Enfin sous mille crocs la maison abîmée,
 Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
 Je me retire donc encor pâle d'éfroi :
 Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
 Je fais pour reposer un éfort inutile :
 Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette
 Ville.

Il faudroit dans l'enclos d'un vaste logement,
 Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un Riche un país de Cocagne :
Sans sortir de la Ville, il trouve la campagne.
Il peut dans son jardin tout peuplé d'arbres verds,
Receler le printems au milieu des hyvers,
Et foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aler entretenir ses douces réveries.

Mais moi grace au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaît à Dieu.





SATIRE VII.

MUSE, changeons de stile & quitons la Sa-
tire :

C'est un mechant métier que celui de médire.
A l'Auteur qui l'embrasse il est toujours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du
mal.

Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie.
Et tel mot, pour avoir réjoui le Lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.

Un éloge ennuyeux, un froid panegyrique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, & pourtant qu'on
veut lire,

Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis,
De ses propres rieurs se fait des ennemis.

Un discours trop sincere aisement nous outrage;
Chacun dans ce miroir pense voir son visage,
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame, & vous craint &
vous hait.

Muse, c'est donc en vain que la main vous de-
mange.

S'il faut rimer ici, rimons quelque loüange,

Et cherchons un Heros parmi cet univers,
 Digne de nôtre encens & digne de nos vers.
 Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
 Je ne puis, pour louer rencontrer une rime.
 Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.
 J'ai beau froter mon front, j'ai beau mordre mes
 doigts,

Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
 Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle.
 Je pense être à la gêne, & pour un tel dessein,
 La plume & le papier résistent à ma main.
 Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite.
 Alors certes alors, je me connois Poète.
 Phebus, dès que je parle, est prest à m'exaucer,
 Mes mots viennent sans peine, & courent se
 placer.

Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville ?
 Ma main, sans que j'y rêve, écrita Raumaville.
 Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?
 Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofa.
 Je sens que mon esprit travaille de genie.
 Faut-il d'un froit rimeur dépeindre la manie ?
 Mes vers, comme un torrent, coulent sur le pa-
 pier,

Je rencontre à la fois Perrin & pelletier,
 Bonnacorse, Pradon, Colletet, Titreville,
 Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
 Aussi-tôt je triomphe, & ma Muse en secret,
 S'estime & s'aplaudit du beau coup qu'elle a fait.
 C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
 Je me fais quelque fois des leçons à moi-même.
 En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un,
 Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;
 Et si-tôt qu'une fois la verve me domine,
 Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.

Le merite pourtant m'est toûjours precieux,
 Mais tout fat me deplait & me blaiſſe les yeux. |
 Je le poursuis par tout , comme un chien fait ſa
 proye ,

Et ne le ſens jamais , qu'auffi-tôt je n'aboye.
 Enfin ſans perdre tems en de ſi vains propos ,
 Je ſçai coudre une rime au bout de quelques
 mots :

Souvent j'habille en vers une maligne proſe :
 C'eſt par-là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.
 Ainſi , ſoit que bien-tôt , par une dure loi ,
 La mort d'un vol affreux vienne fondre ſur moi ;
 Soit que le Ciel me garde un cours long & tran-
 quille ,

A Rome ou dans Paris , aux champs ou dans la
 ville ,

Deuſt ma Muſe par là choquer tout l'Univers ,
 Riche , gueux , triſte ou gay , je veux faire des
 vers.

Pauvre Eſprit , dira-t'on , que je plains ta folie !
 Modere ces bouillons de ta melancolie ,
 Et garde qu'un de ceux que tu penſes blâmer ,
 N'éteigne dans ton ſang cette ardeur de rimer.

Hé quoi ? lors qu'autrefois Horace après Lucile,
 Exhaloit en bons mots les vapeurs de ſa bile ,
 Et vangeant la vertu par des traits éclatans ;
 Alloit ôter le maſque aux vices de ſon tems :
 Ou bien quand Juvenal de ſa mordante plume ,
 Faiſant couler des flots de fiel & d'amertume ,
 Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin ,
 L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?

Et que craindre, après tout, d'une fureur ſi vaine ?
 Perſonne ne connoiſt ni mon nom ni ma veine ,
 On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
 Croſſir impunément les ſeuilletts d'un recueil.

A peine quelquefois je me force à les lire ,
 Pour plaire à quelque ami que charme la satire !
 Qui me flatte peut-être , & d'un air imposteur ,
 Rit tout haut de l'ouvrage , & tout bas de l'Au-
 teur.

Enfin c'est mon plaisir , je me veux satisfaire.
 Je ne puis bien parler , & ne sçaurois me taire ;
 Et dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
 Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit.
 Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'haleine,
 Ma main , pour cette fois , commence à se lasser.
 Finissons. Mais demain , Muse , à recommencer.





SATIRE VIII.

A MONSIEUR M**.

Docteur en Sorb.

DE tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans
la mer,

De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'Homme.

Quoi ? dira-t'on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme ? Oui
sans doute.

Ce discours te surprend, Docteur, je l'aperçoy.
L'Homme de la nature est le chef & le Roy.

Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son
usage.

Et lui-seul a, dis-tu, la raison en partage.

Il est vrai, de tout tems la raison fut son lot :

Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.

Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire,
Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire :

Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.

Répons-moi donc, Docteur, & mets-toi sur les
bancs.

Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'ame ;
 Que rien ne peut troubler , qu'aucun desir n'en-
 flâme ,

Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez ,
 Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.

Or cette égalité , dont se forme le Sage ,
 Qui jamais moins que l'Homme en a connu l'u-
 sage ?

La fourmi tous les ans traversant les guerets ,
 Grossit ses magasins des tresors de Cérés ,
 Et dès que l'Aquilon ramenant la froidure ,
 Vient de ses noirs frimats attrister la nature ,
 Cet animal tapi dans son obscurité

Jouit l'hyver des biens conquis durant l'esté :
 Mais on ne la voit point , d'une humeur incons-
 tante ,

Pareilleuse au printemps , en hyver diligente ,
 Affronter en plein champ les fureurs de Janvier ,
 Ou demeurer oisive au retour du Belier.

Mais l'Homme sans arrest , dans sa course insen-
 sée ,

Voltige incessamment de pensée en pensée ,
 Son cœur toujours flottant entre mille embarras ,
 Ne sçait ni ce qu'il veut , ni ce qu'il ne veut pas.
 Ce qu'un jour il abhorre , en l'autre il le souhaite ,
 Moi ? j'irois épouser une femme coquette ?

J'irois par ma constance aux affrons endurci ,
 Me mettre au rang des Saints qu'a célébré Buffi ?

Assez de Sots sans moi feront parler la ville ,
 Disoit le mois passé , ce Marquis indocile ,

Qui depuis quinze jours dans le piege arresté ,
 Entre les bons Maris pour exemple cité ,

Croit que Dieu , tout exprés , d'une côte nouvelle ,
 A tiré pour lui seul une femme fidèle.

Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.

Il condamne au matin ses sentimens du soir.
 Importun à tout autre , à soi-même incommode,
 Il change à tous momens d'esprit comme de mode ,
 Il tourne au moindre vent , il tombe au moindre choc ,
 Aujourd'hui dans un casque & demain dans un froc.

Cependant à le voir plein de vapeurs legeres ,
 Soi-même se bercer de ses propres chimeres ,
 Lui seul de la nature est la baze & l'appui ,
 Et le dixième Ciel ne tourne que pour lui.
 De tous les animaux il est , dit-il , le maistre.
 Qui pourroit le nier, poursuis-tu? Mais peut-être.
 Mais sans examiner , si vers les autres sourds ,
 L'Ours a peur du Passant, ou le Passant de l'Ours?
 Et si sur un edict des Pastres de Nubie ,
 Les Lions de Berca vuideroient la Lybie.
 Ce maistre pretendu qui leur donne des lois ,
 Ce Roi des animaux , combien a-t'il des Rois ?
 L'ambition , l'amour , l'avarice ou la haine
 Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.
 Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher.
 Debout , dit l'Avarice , il est temps de marcher.
 Hé laissez-moi Debout. Un moment. Tu repliques ?

A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
 N'importe, leve-toi. Pourquoi faire, après tout?
 Pour courir l'Ocean de l'un à l'autre bout ,
 Chercher jusqu'au Japon la porcelaine & l'ambre.
 Raporter de Goa le poivre & le gingembre.
 Mais j'ai des biens en foule , & je puis m'en passer.

On n'en peut trop avoir : & pour en amasser ,
 Il ne faut épargner ni crime ni parjure :

Il faut souffrir la faim , & coucher sur la dure ;
 Eust-on plus de trésors que n'en perdit Galet ,
 N'avoir en sa maison ni meubles ni valet :
 Parmi le tas de blé vivre de seigle & d'orge ,
 De peur de perdre un liard , souffrir qu'on vous
 égorge.

Et pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
 Afin qu'un heritier bien nourri , bien vêtu ,
 Profitant d'un trésor en tes mains inutile ,
 De son train quelque jour embarasse la ville.
 Que faire ? il faut partir les matelots sont prêts.
 Ou si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
 Bien-tôt l'ambition , & toute son escorte ,
 Dans le sein du repos , vient le prendre à main-
 forte ,

L'envoie en furieux , au milieu des hazards ,
 Se faire estropier sur les pas des Césars ,
 Et cherchant sur la brèche une mort indiscrete ,
 De sa folle valeur embellir la Gazette.

Tout beau, dira quelqu'un, raillez-vous à propos ;
 Ce vice fut toujours la vertu des Heros.

Quoi donc à vôtre avis, fut ce un fou qu'Alexan-
 dre ?

Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?
 Ce fougueux l'Angely qui de sang alteré ,
 Maître du monde entier , s'y trouvoit trop serré ?
 L'enragé qu'il étoit , naï Roi d'une Province
 Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage Prince ,
 S'en alla follement , & pensant être Dieu ,
 Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu ,
 Et traînant avec soi les horreurs de la guerre ,
 De sa vaste folie remplir toute la terre.

Heureux ! si de son tems, pour cent bonnes raisons,
 La Macedoine eût eu des petites-Maisons ,
 Et qu'un sage Tuteur l'eust en cette demeure ,

Par

Par avis de Parens , enfermé de bonne heure.

Mais sans nous égarer dans ces digressions ,
 Traiter, comme Senaut, toutes les passions ,
 Et les distribuant par classes & par titres ,
 Dogmatizer en vers , & rimer par chapitres.
 Laissons-en discourir la Chambre ou Coëffeteau
 Et voions l'Homme enfin par l'endroit le plus
 beau.

Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes.
 Fait voir d'honnêtes mœurs, des coùtumes civi-
 les ,

Se fait des Gouverneurs , des Magistrats , des
 Rois ,

Observe une police , obeit à des lois.

Il est vrai. Mais pourtant, sans lois & sans police,
 Sans craindre Archers, Prevôt, ni suppost de Jus-
 tice ,

Voit-on les loups brigans , comme nous inhu-
 mains ,

Pour détrouffer les loups , courir les grands che-
 mins ?

Jamais pour s'agrandir , vit-on , dans sa manie ,
 Un Tigre en faction partager l'Hyrcanie ?

L'Ours a-t'il dans les bois la guerre avec les
 Ours ?

Le Vautour dans les airs fond-il sur les Vautours ?

A-t'on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
 Déchirant à l'envi leur propre Republique ,

*Lions contre Lions , Parens contre Parens ,
 combattre follement pour le choix des Tyrans ;*

L'animal le plus fier qu'enfante la nature ,

Dans une autre animal respecte sa figure ,

De sa rage avec lui modere les accès ,

Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.

Un aigle sur un champ pretendant droit d'aubei-
 ne,

Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine,
Jamais contre un renard chicanant un poulet,
Un renard de son sac n'alla chercher Rolet. [ce,
Jamais la biche en rut, n'a pour fait d'impuissant
Traîné du fond des bois un cerf à l'Audience,
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrès,
De ce burlesque mot n'a sali ses Arrêts.

On ne connoist chez eux ni placets, ni Requêtes,
Ni haut, ni bas Conseil, ni Chambre des En-
quêtes.

Chacun l'un avec l'autre en toute feureté
Vit sous les pures loix de la simple équité. [me,
L'Homme seul, l'Homme seul en sa fureur extrê-
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.

C'étoit peu que sa main conduite par l'enfer,
Eût paistri le salpêtre, eût éguisé le fer.

Il falloit que sa rage à l'univers funeste,
Allât encor de loix embroüiller un Digeste;
Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des Doc-
teurs,

Accablât l'équité sous des monceaux d'Auteurs,
Et pour comble de maux apportât dans la France,
Des harangueurs du tems l'ennuieuse éloquence.

Doucement, diras-tu. Que sert de s'emporter,
L'Homme a ses passions, on n'en sçauroit douter;
Il a comme la mer ses flots & ses caprices;
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices,
N'est-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux?
Dont la vaste science embrassant toutes choses,
A fouillé la nature, en a percé les causes?
Les animaux ont-ils les Universtitez?

Voit-on fleurir chez eux les quatre Facultez?
Y voit-on des Sçavans en Droit, en Medecine,
Endosser l'écarlate, & se fourer d'hermine?
Non sans doute, & jamais chez un Medecin,

N'empoisonna les bois de son art assassins :
 Jamais Docteur armé d'un argument frivole ,
 Ne s'enroïa chez eux sur les bancs d'une Ecole.
 Mais sans chercher au fond, si nôtre esprit deceu,
 Sçait rien de ce qu'il sçait, s'il a jamais rien sçeu.
 Toi-même , répons-moi. Dans le siecle où nous
 sommes.

Est-ce au pié du sçavoir qu'on mesure les hommes ?

Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ;
 Dit un pere , à son fils dont le poil va fleurir.
 Prends-moi le bon parti. Laisse-là tous les livres.
 Cent francs au denir cinq combien font-ils ? Vingt
 livres.

C'est bien dit. Va , tu sçais tout ce qu'il faut sçavoir.

Que de biens , que d'honneurs sur toi s'en vont
 pleuvoir !

Exerce-toi , mon fils , dans ces hautes sciences,
 Prends au lieu d'un Platon le Guidon des Finances.
 Sçache quelle Province enrichit les Traitans :
 Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.
 Endurci-toi le cœur. Sois Arabe , Corsaire ,
 Injuste , violent , sans foi , double, faussaire.
 Ne va point sottement faire le genereux.
 Engraisse-toi , mon fils, du suc des malheureux ,
 Et trompant de Colbert la prudence importune ,
 Va par tes cruantez meriter la fortune.

Aussi-tost tu verras Poëtes , Orateurs ,
 Rheteurs, Grammairiens, Astronomes, Docteurs,
 Dégrader les Heros pour te mettre en leurs places ,

De tes titres pompeux enfler leurs dedicaces ,
 Te prouver à toi-même en Grec, Hebreu, Latin,
 Que tu sçais de leur art , & le fort & le fin.

Quiconque est riche est tout. Sans sagesse il est
sage,

Il a sans rien sçavoir la science en partage.

Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,

La vertu, la valeur, la dignité, le sang.

Il est aimé des Grands, il est chéri des belles.

Jamais Sur-intendant ne trouva de cruelles.

L'or même à la laideur donne un teint de beauté;

Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

C'est ainsi qu'à son fils, un Usurier habile

Trace vers la richesse une route facile :

Et souvent tel y vient qui sçait pour tout secret,

Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.

Après cela, Docteur, va pâlir sur la Bible;

Va marquer les écueils de cette mer terrible.

Perce la sainte horreur de ce livre divin,

Confonds dans un ouvrage & Luther & Calvin.

Débrouille des vieux tems les querelles celebres.

Eclaircy des Rabins les sçavantes tenebres.

Afin qu'en ta vieillesse, un livre en maroquin

Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,

Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,

Te paye en l'acceptant d'un. *Je vous remercie.*

Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,

Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs;

Et prenant desormais un emploi salutaire,

Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un No-

taire :

Laisse-là saint Thomas s'accorder avec Scot.

Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'est qu'un

fot.

Un Docteur, diras-tu ? Parlez de vous, Poëte,

C'est pousser un peu loin vôtre Muse indiscrete.

Mais sans perdre en discours le tems hors de sa-

son,

L'Homme, venez au fait, n'a-t'il pas la raison ;
 N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle ?
 Oüi : Mais de quoi lui sert, que sa voix le rapelle,
 Si sur la foi des vents tout prest à s'embarquer,
 Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer ?
 Et que sert à Cotin la raison qui lui crie,
 N'écry plus ; guery-toi d'une vaine furie ;
 Si tous ces vains conseils, loin de la reprimer,
 Ne font qu'accroistre en lui la fureur de rimer ?
 Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il
 recite,

Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite.
 Car lors que son Demon commence à l'agiter,
 Tout, jusqu'à sa servante, est prest à deserter.
 Un asne pour le moins instruit par la nature,
 A l'instinct qui le guide obeit sans murmure :
 Ne va point follement de sa bizarre voix,
 Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
 Sans avoir la raison il marche sur sa route.
 L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne
 voit goutte.

Reglé par ses avis fait tout à contre-tems,
 Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison ni sens.
 Tout lui plaist & déplait, tout le choque & l'o-
 blige.

Sans raison il est gay, sans raison il s'afflige.
 Son esprit au hazard aime, évite, poursuit,
 Défait, refait, augmente, oste, élève, détruit.
 Et voit-on comme lui, les Ours, ni les Panthores,
 S'effraier sottement de leurs propres chimeres,
 Plus de douze attroupez craindre le nombre im-
 pair,

Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air ?
 Jamais l'Homme, dis-moi, vit-il la beste folle,
 Sacrifier à l'Homme, adorer son idole,

Lui venir, comme au Dieu des saisons & des vents,

Demander à genoux la pluie, ou le beau tems ?

Non. Mais cent fois la Beste a vû l'Homme hypocondre,

Adorer le metal que lui-même il fit fondre :

A vû dans un pays les timides mortels

Trembler aux pieds d'un Singe assis sur leurs autels ;

Et sur les bords du Nil, les peuples imbeciles,

L'encensoir à la main, chercher les Crocodilles :

Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux :

Que peut servir ici l'Egypte & ses faux Dieux ?

Quoi ; me prouvez-vous par ce discours profane,

Que l'Homme, qu'un Docteur est au deffous d'un asne ?

Un asne, le joiët de tous les animaux,

Un stupide animal, sujet à mille maux ;

Dont le nom seul en soi comprend une Satire ?

Oüi d'un asne : & qu'à-t'il qui nous excite à rire ?

Nous nous moeçons de lui ; mais s'il pouvoit un jour,

Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour :

Si, pour nous reformer, le Ciel prudent & sage

De la parole enfin lui permettoit l'usage :

Qu'il pût dire tout haut, ce qu'il se dit tout bas,

Ah ! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas ?

Et que peut-il penser, lorsque dans une rue,

Au milieu de Paris il promene sa veüe :

Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrez,

Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez :

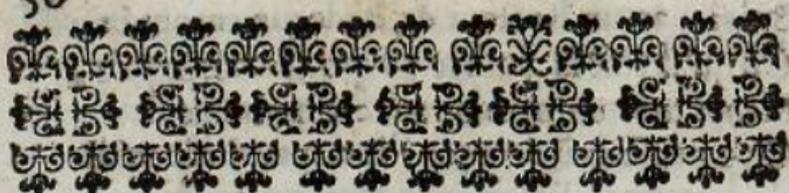
Que dit-il, quand il voit, avec la mort en trouffe,

Courir chez un malade un assassin en housse :

Qu'il trouve de Pedans un escadron fouré,

Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré :
 Ou qu'il voit la Justice en grosse compagnie ,
 Mener tuer un homme avec ceremonie ;
 Que pense-t-il de nous ? lors que sur le midi
 Un hazard au Palais le conduit un Jeudi ;
 Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale
 La chicane en fureur mugir dans la grand'Sale :
 Que dit-il quand il voit les Juges, les Huiffiers,
 Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les
 Greffiers ?
 O ! que si l'asne alors, à bon droit misanthrope,
 Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'E-
 sope !
 De tous costez, Docteur, voiant les hommes
 fous ,
 Qu'il diroit de bon cœur, sans en estre jaloux ,
 Content de ses chardons, & secoiant la teste,
 Ma foi, non plus que nous l'homme n'est qu'une
 beste.





SATIRE IX.

C'EST à vous, mon Esprit, à qui je veux
parler.

Vous avez des défauts que je ne puis celer.
Assez & trop long-tems ma lâche complaisance,
De vos jeux criminels a nourri l'insolence,
Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit à vous voir dans vos libres ca-
prices

Discourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du merite & du prix des Auteurs,
Et faire impunement la leçon aux Docteurs;
Qu'estant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi qui dans le fond, sçais bien ce que j'en
crois,

Qui conte tous les jours vos défauts par mes
doigts.

Je ris, quand je vous vois si foible & si sterile,
Prendre sur vous le soin de reformer la ville;
Dans vos discours chagrins plus aigre & plus
mordant

Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu! Quelle verve indiscrete,
Sans l'aveu des neuf Sœurs vous a rendu Poëte.
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports

Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?
 Qui vous a pû souffler une si folle audace ?
 Phebus a-t-il pour vous aplani le Parnasse ?
 Et ne sçavez-vous pas que sur ce mont sacré,
 Qui ne vôle au sommet tombe au plus bas de-
 gré.

Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de
 Voiture,

On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure.

Que si tous mes efforts ne peuvent reprimer,
 Cet ascendant malin qui vous force à rimer.
 Sans perdre en vains discours, tout le fruit de vos
 veilles ;

Osez chanter du Roi les augustes merveilles.

Là, mettant à profit vos caprices divers,
 Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
 Et par l'espoir du gain vôtre Muse animée,
 Vendroit au poids de l'or une once de fumée.

Mais en vain, direz-vous, je pen'e vous tenter
 Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.

Tout chantre ne peut pas sur le ton d'un Or-
 phée,

Entonner en grands vers, *la Discorde étouffée.*

Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,

Et le Belge effrayé suiant sur ses ramparts.

Sur un ton si hardi, sans être temeraire,

Racan pourroit chanter au défaut d'un Homere ;

Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hazard ;

Que l'amour de blâmer fit Poètes par art :

Quoi qu'un tas de grimauds vende nôtre élo-
 quence,

Le plus seur est pour nous de garder le silence.

Un poëme insipide & sottement flateur

Deshonore à la fois le Heros & l'Auteur :

Enfin de tels projets passent nôtre foiblesse,

Ainsi parle un Esprit languissant de mollesse :
 Qui sous l'humble dehors d'un respect affecté,
 Cache le noir venin de sa malignité.

Mais deussiez-vous en l'air voir vos ailes fondües,
 Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
 Que d'aler sans raison, d'un stile peu Chrétien,
 Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
 Et du bruit dangereux d'un livre temeraire,
 A vos propres perils enrichir le Libraire ?

Vous vous flattez peut-être en vôtre vanité :
 D'aler comme un Horace à l'immortalité :
 Et déjà vous croyez, dans vos rimes obscures,
 Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
 Mais combien d'écrivains d'abord si bien receus,
 Sont de ce fol espoir honteusement deceus ?
 Combien pour quelques mois, ont vû fleurir leur
 livre,

Dont les vers en paquet se vendent à la livre ?
 Vous poutrez voir un tems vos écrits estimez,
 Courir de main en main par la ville semez :
 Puis de là tout poudreux, ignorez sur la terre,
 Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre,
 Ou de trente feuillets reduits peut-être à neuf,
 Parer demi-rongez les rebords du Pont-neuf.
 Le bel honneur pour vous, en voyant vos ou-
 vrages

Occuper le loisir des Laquais & des Pages,
 Et souvent dans un coin renvoyez à l'écart,
 Servir de second tome aux airs du Savoyard.

Mais je veux que le sort par un heureux ca-
 price,

Fasse de vos écrits prospérer la malice :
 Et qu'enfin vôtre livre, aille au gré de vos vœux,
 Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux.
 Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous esti-
 me,

Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de
crime,

Et ne produisent rien pour fruit de leurs bons
mots,

Que l'effroi du public, & la haine des sots.

Quel demon vous irrite ; & vout porte à médire :

Un livre vous déplaît. Qui vous force à le lire ?

Laissez mourir un Fat dans son obscurité,

Un Auteur ne peut il pourir en seureté ?

Le Jonas inconnu seche dans la pouffiere.

Le David imprimé n'a point vû la lumiere.

Le Moïse commence à moisir par les bords.

Quel mal cela fait-il ? ceux qui sont morts sont
morts.

Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?

Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur
cendre ;

Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon,
Haynaut,

Colletet, Pelletier, Tritville, Kaynaut,

Dont les noms en cent lieux, placez comme en
leurs niches,

Vont de vos vers malins remplir les hemistiches.

Ce qu'ils font vous ennuie. O! le plaisant détour,

Ils ont bien ennuié le Roi, toute la Cour ;

Sans que le moindre edit ait, pour punir leur
crime,

Retranché les Auteurs, ou supprimé la rime.

Escrive qui voudra : chacun à ce métier

Peut perdre impunement de l'ancre & du papier.

Un Roman, sans blesser les loix ni la coûtume,

Peut conduire un Heros au dixième volume.

Delà vient que Paris voit chez lui de tout tems,

Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans:

Et n'a point de portail, où jusques aux corniches,

Tous les piliers ne soient envêlopez d'affiches.

Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir & sans
nom,

Viendrez regler les droits, & l'estat d'Apollon.
Mais vous qui rafinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vô-
tres ?

Il n'est rien en ce tems à couvert de vos coups ;
Mais sçavez-vous aussi comme on parle de vous ?

Gardez-vous, dira l'un de cet esprit critique :
On ne sçait bien souvent quelle moache le pi-
que :

Mais c'est un jeune Fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.

Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au ser-
mon ?

Mais lui qui fait ici le Regent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Ho-
race.

Avant lui Juvenal avoit dit en latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
L'un & l'autre avant lui s'étoient plaints de la
rime.

Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lû ces Auteurs, : mais tout n'iroit qu'
mieux,

Quand de ces médi sans l'engeance toute entiere
Iroit la teste en bas rimer dans la riviere.

Voilà comme on vous traite : & le monde es-
frayé

Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque Ricur prenant vôtre défense,
Veut

Vent faire au moins de grace adoucir la sentence.
Rien n'appaise un Lecteur toujours tremblant
d'effroi,

Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en
soi.

Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles ?

N'entendrai-je qu'Auteurs se plaindre & mur-
murer ?

Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez mon Esprit ? ce n'est plus raillerie :

Dites .. Mais, direz-vous : Pourquoi cette furie ?

Quoi ? pour un maigre Auteur , que je gloze en
passant ,

Est-ce un crime après tout , & si noir & si grand ?

Et qui voiant un Fat s'applaudir d'un ouvrage ,

Où la droite raison trébuche à chaque page ,

Ne s'écrie aussi-tôt : *L'impertinent Auteur !*

L'ennuieux Ecrivain : Le maudit Traducteur !

*A quoi bon mettre au jour tous ces discours fri-
voles ,*

Et ces riens renfermez dans de grandes paroles ?

Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?

Non, non, la médifance y va plus doucement.

Si l'on vient à chercher pour quel secret mistere,

Alidor à ses frais bâtit un monastere ;

Alidor, dit un Fourbe, *il est de mes amis.*

Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fut Commis.

C'est un homme d'honneur, de pieté profonde,

*Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au
monde.*

Voilà jouer d'adresse, & médire avec art,

Et c'est avec respect enfoncer le poignard.

Un esprit né sans fard, sans basse complaisance ;

Fuit ce ton radouci que prend la médifance.

Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans ;
 De choquer un Auteur qui choque le bon sens ;
 De railler d'un plaisant qui ne sçait pas nous
 plaire ;
 C'est ce que tout Lecteur eut toujours droit de
 faire.

Tous les jours à la Cour, un Sot de qualité,
 Peut juger de travers avec impunité ;
 A Malherbe , à Racan , preferer Theophile,
 Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile.
 Un Clerc pour quinze sous, sans craindre le
 hola ,
 Peut aller au Parterre attaquer Attila ;
 Et si le Roi des Huns ne lui charme l'oreille ,
 Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.

Il n'est valet d'Auteur ni copiste à Paris ,
 Qui la balance en main ne pese les écrits.
 Dès que l'impression fait éclore un Poète ,
 Il est esclave né de quiconque l'achete.
 Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui ,
 Et ses écrits tous seuls doivent parler pour lui.
 Un Auteur à genoux dans une humble preface ,
 Au Lecteur qu'il ennuie, a beau demander grace ;
 Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité ,
 Qui lui fait son procez de pleine autorité.

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire ?
 On sera ridicule , & je n'oserai rire ?
 Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux ,
 Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux ?
 Loïn de les décrier, je les ay fait paroistre ;
 Et souvent , sans ces vers qui les ont fait con-
 noistre ,
 Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
 Et qui sçauroit sans moi que Cotin a presché ?
 La Satire ne sert qu'à rendre un Fat illustre ,

C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.

En les blâment enfin, j'ay dit ce que j'en croi,
Et tel qui m'en reprend, en pense autant que moi.

Il a tort, dira l'un; Pourquoi faut-il qu'il nomme?

*Attaquer Chapelain, ah! c'est un si bon homme!
Balsac en fait l'éloge en cent endroits divers.*

Il est vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait des vers.

Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose?

Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?

En blâmant ses écrits, ay-je d'un stile affreux,
Distilé sur sa vie un venin dangereux?

Ma Muse en l'attaquant, charitable & discrete,

Sçait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,

Qu'on prise sa candeur & sa civilité:

Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere,

On le veut, j'y souscris, & suis prest de me taire.

Mais que pour un modele on montre ses écrits,

Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Es-

prits:

Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'em-

pire;

Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire;

Et s'il ne m'est permis de le dire au papier;

J'irai creuser la terre, & comme ce Barbier,

Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe,

Midas, le Roi Midas a des oreilles d'asne.

Quel tort lui fais-je enfin? ay-je par un érit,

Petrifié sa veine, & glacé son esprit?

Quand un livre au Palais se vend & se debite,

Que chacun par ses yeux juge de son mérite:

Que Bilaine l'étale au deuxième pilier :
 Le dégoût d'un Censeur peut-il le décrier ?
 En vain contre le Cid un Ministre se ligue.
 Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.

L'Academie en corps a beau le censurer ,
 Le Public revolté s'obstine à l'admirer.
 Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumière ,

Chaque Lecteur d'abord lui devient un Liniere.*
 En vain il a reçu l'encens de mille Auteurs ,
 Son livre en paroissant dément tous ses flatteurs.
 Ainsi sans m'accuser , quand tout Paris le jouë ,
 Qu'il s'en prenne à ses vers que Phebus desavouë :

Qu'il s'en prenne à sa Muse Allemande en François ,

Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
 La Satire , dit-on , est un métier funeste ,
 Qui plaît à quelques gens , & choque tout le reste.

La suite en est à craindre : en ce hardi métier
 La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
 Quittez ces vains plaisirs , dont l'appas vous abuse :

A des plus doux emplois occupez votre Muse :
 Et laissez à Feuillet** reformer l'Univers.
 Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
 Iray-je dans une ode , en phrases de Malherbe ,
 Troubler dans ses roseaux le Danube superbe :
 Délivrer de Sion le peuple gemissant ;
 Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant ;

* Fameux Auteur qui a écrit contre Chapelain.

** Fameux Predicateur.

Et passant du Fourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos, les palmes idumées ?
Viendrai-je, en une eglogue, entouré de trou-
peaux.

Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet assis au pied des hestres ;
Faire dire aux echos des sottises champêtres ?
Faudra-t-il de sens froid, & sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux ;
Lui prodigier les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par meta-
phore ?

Je laisse aux doucereux ce langage affecté,
Où s'endort un esprit de mollesse hebeté.

La Satire en leçons, en nouveutez fertile,
Sçait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon
sens,

Détrompe les Esprits des erreurs de leur tems.
Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice ;
Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon
mot,

Va vanger la raison des attentats d'un Sor.
C'est ainsi que Lucile appuié de Lelie,
Fit justice en son tems des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jettant le sel à pleines mains,
Se jouïoit aux dépens des Pelletiers Romains.

C'est elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut sui-
vre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre,
Et sur ce Mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas, & m'apprit à marcer.

C'est pour elle en un mot que j'ay fait vœu d'é-
crire.

Toutefois, s'il le faut je veux bien m'en dire :

Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Reparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de file.
Je le declare donc. Kaynaut est un Virgile.

Burfaut comme un Soleil en nos ans a paru,
Pelletier écrit mieux qu'Ablancour ni Patru.

Cotin à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'Auditeurs pour aller à sa chaire.
Saufal est le Phenix des esprits relevez,

Perrin... Bon, mon Esprit, courage, poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?

Et Dieu sçait, aussi-tôt que d'Auteurs en courroux,

Que de Rimeurs blessez s'en vont fondre sur vous !

Vous les verrez bien-tôt feconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.

Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages.

Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Mais quoi ? répondez-vous : Cotin nous peut-il nuire ?

Et par ces cris enfin que sçauroit-il produire ?

Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions, où je ne pretens pas ;

Non, pour louer un Roi, que tout l'Univers loue,

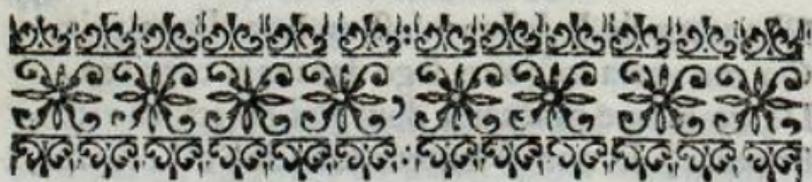
Ma langue n'attend point que l'argent la denoue,
Et sans esperer rien de mes foibles écrits,

L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
On me verra touj'ours sage dans mes caprices ,
De ce même pinceau , dont j'ai noirci les vices,
Et peint , du nom d'Auteur tant de Sots revêtus,
Lui marquer mon respect & tracer ses vertus.
Je vous croi, mais pourtant, on crie, on vous me-
nace.

Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé ! mon Dieu , craignez tout d'un Auteur en-
couroux ,

Qui peut... Quoi ? je m'entens. Mais encor ? Tai-
lez-vous.





SATIRE X.

ENFIN bornant le cours de tes galanteries ,
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te ma-
ries ,

Sur l'argent c'est tout dire , on est déjà d'accord ,
Ton Beaupere futur vuide son coffre fort :

Et déjà le Notaire a , d'un stile energique ,
Griffonné de ton joug l'instrument authentique .

C'est bien fait. Il est tems de fixer tes desirs.
Ainsi que ses chagrins l'Hymen a ses plaisirs.

Quelle joye en effet , Quelle douceur extrême !
De se voir caressé d'une Epouse qu'on aime :

De s'entendre apeller *petit Cœur* , ou *mon Bon* ;

De voir autour de soi croître dans sa maison ,

Sous les paisibles loix d'une agreable Mere ,

De petits Citoyens dont on croit être Pere ,

Quel charme ! au moindre mal qui nous vient
menacer ,

De la voir aussi-tost accourir , s'empresser ,

S'effrayer d'un peril qui n'a point d'aparence ,

Et Souvent de douleur se pâmer par avance .

Car tu ne feras point de ces jaloux affreux ,

Habiles à se rendre inquiets , malheureux ,

Qui tandis qu'une Epouse à leurs yeux se desole ,

Pense toujourns qu'un autre en secret la console .

Mais quoi, je voi déjà que ce discours t'aigris
Charmé de Juvenal * , & plein de son esprit ,

* *Juvenal a fait une Satire contre les Femmes
qui est son plus bel ouvrage .*

Venez-vous, diras-tu, dans une piece outrée,
Comme lui nous chanter. * *Que dès le tems de
Rbée*

*La Chasteté, la rougeur sur le front,
Avoit chez les Humains reçu plus d'un affront :
Qu'on vid avec le fer naître les Injustices,
L'impieté, l'Orgueil & tous les autres vices,
Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal
N'alla point jusqu'au tems du troisiéme Metal ?
Ces mots ont dans sa bouche une emphâze admi-
rable :*

Mais je vous dirai, moi, sans alleguer la fable :
Que si sous Adam même & loin avant Noé,
Le vice audacieux des Hommes avoüé
A la triste Innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur sur la terre :
Qu'aux tems les plus féconds en Phrinés, en
Lays

Plus d'une Penelope honora son pays ;
Et que même aujourd'hui sur ces fameux mode-
les,

On peut trouver encor quelques femmes fidèles.
Sans doute, & dans Paris, si je sçai bien comter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Ton Epouse dans peu sera la quatrième.
Je le veux croire ainsi : Mais la Chasteté même
Sous ce beau nom d'Epouse entraist-elle chez toi
De retour d'un voiage en arrivant, croi moi,
Fais toujours du Logis avertir la Maîtresse.

Tel partit tout baigné des pleurs de sa Luressé,
Qui faüte d'avoir pris ce soin judicieux,
Trouva. Tu sçais... Je sçai que d'un conte odieux
Vous avez comme moi sali vôtre memoire.

* Paroles du commencement de la Satire de
Juvenal.

Mais laissons-là, dis-tu, Joconde & son histoire,
 Du projet d'un Hymen déjà fort avancé,
 Devant vous aujourd'hui criminel denoncé.
 Et mis sur la selette aux piés de la Critique,
 Je voi bien tout de bon qu'il faut que je m'ex-
 plique.

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit
 J'ai trop bien profité, pour n'être pas instruit
 A quels discours malins le mariage expose.
 Je sçai, que c'est un texte où chacun fait sa gloze:
 Que de Maris trompés tout rit dans l'Univers,
 Epigrammes, Chançons, Rondeaux, Fables en
 vers,
 Satire, Comedie, & sur cette matiere,
 J'ai vû tout ce qu'ont fait la Fontaine & Moliere,
 J'ai lû tout ce qu'ont dit Villon, & Saint Gelais,
 Arioste, Marot, Bocace, Rabelais,
 Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves
 Des malices du Sexe immortelles archives.
 Mais, tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu,
 Que de ces contes vains le monde entretenu
 N'en a pas de l'Hymen moins vû fleurir l'usage
 Que sous ce joug moqué tout à la fin s'engage:
 Qu'à ce commun filet les Railleurs même pris
 Ont été tres-souvent de commodes Maris;
 Et qui peut-être heureux sous ce joug salutaire
 Tout depend en un mot du bon choix qu'on sçait
 faire.

Enfin, Il faut ici parler de bonne foi,
 Je vieillis, & ne puis regarder sans effroi.
 Ces Neveux affamez, dont l'importun visage
 De mon bien à mes yeux font déjà le partage.
 Je croi déjà les voir, au moment annoncé
 Qu'à la fin, sans retour, leur cher Oncle est passé,
 Sur quelques pleurs forcez, qu'ils auront soin
 qu'on voye,

Se faire consoler du sujet de leur joye ;
 Je me fais un plaisir , à ne vous rien celer ,
 De pouvoir, moi vivant , dans peu les desoler ;
 Et trompant un espoir pour eux si plein de char-
 mes ,

Arracher de leurs yeux de veritables larmes.

Vous dirai-je encor plus ; Soit foiblesse, ou rai-
 son ,

Je suis las de me voir les soirs en ma maison.
 Seul avec des Valets souvent voleurs & traitres ,
 Et toujours à coup seur ennemis de leurs Maîtres.
 Je ne me couche point, qu'aussi tost dans mon lit,
 Un souvenir fâcheux n'apporte à mon esprit.

Ces Histoires de morts lamentables , tragiques ,
 Dont Paris tous les ans peut grossir ses Chroni-
 ques.

Dépoüillons-nous ici d'une vaine fierté :

Nous naissons , nous vivons par la société :

A nous-même livrés dans une solitude

Nôtre bonheur bien-tôt fait nôtre inquietude ;

Et si , durant un jour nôtre premier Ayeul

Plus riche d'une côte avoit vécu , tout seul ,

Je doute , en sa demeure alors si fortunée ,

S'il n'eust point prié Dieu d'abreger la journée.

N'allons donc point ici reformer l'Univers ,

Ni par de vains discours , & de frivoles vers

Etalant au Public nôtre misantropie

Censurer le lien le plus doux de la vie.

Laissons-là, croyez-moi, le monde tel qu'il est.

L'Hymenée est un joug, & c'est ce qui m'en plaît.

L'Homme en ses passions toujours errant sans
 guide

A besoin qu'on lui mette & le mors & la bride

Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gesner ,

Et pour le rendre libre , il le faut enchaîner.

C'est ainfi que souvent la main de Dieu l'aiffite.
 Ha bon ! voilà parler en docte Jansenifte !
 Alcippe , & fur ce point fi fçavemment couché.
 Des-mares , * dans faint Roch, n'auroit pas mieux
 prêché.

Mais c'est trop t'insulter. Quittons la raillerie ,
 Parlons fans hyperbole & fans plaifanterie.
 Tu viens de mettre ici l'Hymen en fon beau jour,
 Entends donc & permets , que je prêche à mon
 tour.

L'époufe que tu prens , fans tache eft fans con-
 duite ,
 Aux vertus , m'a-t'on-dit , dans Port-Royal inf-
 truite ,
 Aux loix de fon devoir regle tous fes defirs.
 Mais qui peut t'affurer qu'invincible aux plaifirs ?
 Chez toi dans une vie ouverte à la licence ,
 Elle confervera fa premiere innocence ?
 Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opera ,
 De quel air penses-tu , que ta Sainte verra [se,
 D'un fpectacle enchanteur la pompe harmonieu-
 Ces danfes , ces Heros à voix luxurieuſe ;
 Entendra ces discours fur l'amour feul roulans ,
 Ces doucereux Renauds , ces infenſez Rolands ;
 Sçaura d'eux qu'à l'amour , comme au feul Dieu
 fuprême ,
 On doit immoler tout , jufqu'à la vertu même :
 Qu'on ne fçauroit trop toft ſe laiffer enflammer :
 Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer ;
 Et tous ces lieux communs de Morale lubrique
 Que Lully rechauffa des ſons de ſa muſique ?
 Mais de quels mouvemens dans fon cœur excitez
 Sentira-t'elle alors tous ſes ſens agitez ?

* Le Pere Des-mares fameux Predicateur.

Je ne te répons pas, qu'au retour moins timide
 Digne Ecoliere enfin d'Angelique & d'Armide,
 Elle n'aille à l'instant pleine de ces doux sons,
 Avec quelque Medor pratiquer ces leçons.

Supposons toutefois, qu'encor fidèle & pure
 Sa vertu de ce choc revienne sans blessure
 Bien-tôt dans ce grand monde, où tu vas l'en-
 traîner,

Au milieu des écueils qui vont l'environner,
 Crois-tu que toujours ferme aux bords du preci-
 pice,

Elle pourra marcher sans que le pié lui glisse ?
 Que toujours insensible aux discours enchanteurs
 D'un idolâtre amas de jeunes Seducteurs,
 Sa sagesse jamais ne deviendra folie.

D'abord tu la verras, ainsi que dans Clelie,
 Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis,
 S'en tenir avec eux aux petits soins permis ;
 Puis bien-tôt en grande eau sur le fleuve de Ten-
 dre,

Naviger à souhait, tout dire, & tout entendre.
 Et ne presume pas que Venus, ou Sathan,
 Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
 Dans le crime il suffit qu'une fois on débute,
 Une chute toujours attire une autre chute.

L'Honneur est comme une Isle escarpée & sans
 bords.

On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est de-
 hors.

Peut-être avant deux ans ardente à te déplaire,
 Eprise d'un cadet, yvre d'un Mousquetaire,
 Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
 Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans,
 De Phèdre dédaignant la pudeur infantine,
 Suivre à front découvert Z... & Messaline ;

Contez pour grands exploits vingt hommes rui-
nez ,

blessez , battus pour elle, & quatre assassinez ,
Trop heureux ! si toujours ainsi desordonnée ,
Sans mesure & sans regle au vice abandonnée ,
Par cent traits d'impudence aisez à ramasser ,
Elle t'aquiert au moins un droit pour la chasser.

Mais que deviendras-tu ? si, folle en son caprice,
N'aimant que le scandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour son plaisir, que pour t'inquieter,
Au fond peu vicieuse elle aime à coqueter :

Entre nous verras-tu, d'un esprit bien tranquille ,
Chez ta femme aborder & la Cour & la Ville :

Tout hormis toi, chez toi rencontre un doux ac-
cueil ,

L'un est payé d'un mot , & l'autre d'un coup
d'œil.

Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fiere & cha-
grine ,

Aux autres elle est douce , agreable badine :

C'est pour eux qu'elle étale & l'or, & le brocard ,

Que chez toi se prodigue & le rouge & le fard ,

Et qu'une main sçayante , avec tant d'artifice ,

Bastit de ses cheveux le galant édifice.

Dans sa chambre, croi-moi, n'entre point tout le
jour.

Si tu veux posseder ta Lucrece à ton tour :

Attens, discret Mari, que ta Belle en cornete,

Le soir ait étalé son teint sur la toilette ,

Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis ,

Envoie au blanchisseur ses roses & ses lis.

Alors tu peux entrer : mais sage en sa presence,

Ne va pas murmurer de sa folle dépense.

D'abord l'argent en main paye viste & comp-
tant.

Mais non ; fais mine un peu d'en être mécontent.

Pour la voir aussi-tôt sur ses deux piés haussée,
Déplorer sa vertu si mal recompensée.

Un Mari ne veut pas fournir à ses besoins.

Jamais Femme après tout a-t'elle coûté moins ?

A cinq cens louis d'or tout au plus chaque année

Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée ?

Que répondre ? Je voi , qu'à de si justes cris

Toi-même convaincu déjà tu t'attendris ,

Tout prest à la laisser, pourveu qu'elle s'appaise,

Dans ton cofre en pleins sacs puiser tout à son
aise.

A quoi bon en effet t'allarmer de si peu ?

Hé que seroit-ce donc , si le Demon du jeu;

Versant dans son esprit sa ruineuse rage ,

Tous les jours mis par elle à deux doigts du nau-
frage.

Tu voyois tous tes biens au sort abandonnez

Devenir le butin d'un pique ou d'un sonnez ?

Le doux charme pour toi de voir , chaque jour-
née ,

De nobles Champions ta Femme environnée ,

Sur une table longue & façonnée exprés

D'un Tournois de bassette ordonner les après :

Ou , si par un arrest la grossiere Police ,

D'un jeu si necessaire interdit l'exercice.

Ouvrir sur cette table un champ au Lansquenet,

Ou promener trois dés chassés de son cornet :

Puis sur une autre table, avec un air plus sombre,

S'en aler mediter une vole au jeu d'Ombre :

S'écrier sur un as mal à propos jetté :

Se plaindre d'un gâno qu'on n'a point écouté ;

Ou , querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde ,

A la Bête gemir d'un Roi venu sans garde.

Chez elles en ces emplois, l'Aube du lendemain ,

Souvent la trouve encor les cartes à la main,
Alors pour se coucher les quittant non sans peine,

Elle plaint le malheur de la Nature humaine
Qui veut qu'en un sommeil, où tout s'ensevelit,
Tant d'heures sans joïer se consomment au lit.
Toutefois en partant la Troupe la console,
Et d'un prochain retout chacun donne parole.
C'est ainsi qu'une Femme en doux amusemens
Sçait du tems qui s'envole employer les momens,
C'est ainsi que souvent par une Forcenée
Une triste Famille à l'hôpital traînée,
Void ses biens en decret sur tous les murs écrits,
De sa déroute illustre effrayer tout Paris.

Mais que plutôt son jeu mille fois te ruïne ;
Que si la famelique & honteuse Lézine
Venant mal à propos la saisir au collet,
Elle te reduisoit à vivre sans valet,
Comme ce Magistrat de hideuse memoire,
Dont je veux-bien ici te crayonner l'histoire.

Dans la Robbe on vantoit son illustre Maison,
Il étoit plein d'esprit, de sens, & de raison.
Seulement pour l'argent un peu trop de foiblesse
De ces vertus en lui ravaloit la noblesse,
Sa table toutefois, sans superfluité,
N'avoit rien que d'honnête en sa frugalité,
Chez lui deux bons chevaux de pareille encolûre
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin que leur bouche au ratelier laissoit,
De surcroit une mule encor se nourrissoit.
Mais cette soif de l'or qui le brûloit dans l'ame
Le fit enfin songer à choisir une Femme ?
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers son triste penchant son naturel guidé
Le fit dans une avare & sordide famille

Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une
fille ,

Et sans trop s'enquerir d'où la laide venoit ,
Il sçût , ce fut assez, l'argent qu'on lui donnoit ;
Rien ne le rebura ; ni sa veüe éraillée ,
Ni sa masse de chair bizarrement taillée ?
Et trois cens mille francs avec elle obtenus ,
La firent à ses yeux plus belle que Venus.
Il l'épouse , & bien-tôt son Hôtesse nouvelle,
Le prêchant, lui fit voir, qu'il étoit au prix d'elle,
Un vrai dissipateur , un parfait débauché ,
Lui-même le sentit , reconnût son peché ,
Se confessa prodigue , & plein de repentance,
Offrit sur ses avis de regler sa dépense.
Aussi-tôt de chez eux tout roté disparût :
Le pain bis renfermé d'une moitié décrût :
Les deux chevaux , la mule au marché s'envole-

rent :
Deux grands Laquais à jeun sur le soir s'en alle-

rent :
De ces Coquins déjà l'on se trouvoit lassé ,
Et pour n'en plus revoir le reste fut chassé.
Deux Servantes déjà largement souffletées,
Avoient à coups de pié descendu les montées ,
Et se voyant enfin hors de ce triste lieu ,
Dans la rue en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux Valet restoit , seul cheri de son Maître,
Que toujours il servit , & qu'il avoit vû naître ;
Et qui de quelques sommes amassées au bon tems
Vivoit encor chez eux , partie à ses dépens.
Sa veüe embarrassoit ; il fallut s'en défaire :
Il fut de la maison chassé comme un Corsaire.
Voilà nos deux Époux sans valets , sans enfans ,
Tous seuls dans leur logis libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la bizine :

On condamna la cave , on ferma la cuisine !
 Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
 Dans le fond d'un grenier on sequestra le bois.
 L'un & l'autre dés-lors vécut à l'aventure,
 Des presens , qu'à l'abri de la Magistrature ,
 Le Mari quelquefois des Plaideurs extorquoit ,
 Ou de ce que la Femme aux voisins excroquoit.

Mais peut-être j'invente une fable frivole.
 Déments donc tout Paris , qui prenant la parole ,
 Sur ce sujet encor de bons témoins pourveu ,
 Tout prest à le prouver , te dira : Je l'ai veu.
 Vingt ans j'ai veu ce Couple uni de même vice,
 A tous mes habitans montrer que l'avarice
 Peut faire dans les biens trouver la pauvreté ,
 Et nous reduire à pis que la mandicité.
 Des voleurs qui chez eux pleins d'esperance en-
 trerent

A la fin un beau jour tous deux les massacrerent :
 Digne & funeste fruit du nœud le plus affreux
 Dont l'Hymen ait jamais uni deux malheureux.

Ce recit passe un peu l'ordinaire mesure.
 Mais un exemple enfin si digne de censure
 Peut-il dans la Satire occuper moins de mots ?
 Chacun sçait son métier. Suivons nôtre propos
 Nouveau Predicateur aujourd'hui , je l'avouë ,
 Ecolier , ou plutôt finge de Bourdalouë.
 Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
 En voilà déjà trois peints d'assez heureux traits ,
 La Femme sans honneur, la Coquette & l'Avare.
 Il faut y joindre encor la revêche Bizarre ,
 Qui sans cesse d'un ton par la colere aigri ,
 Gronde , choque , dément , contredit un Mari.
 Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
 Son mariage n'est qu'une longue querelle.
 Laisse-t'elle un moment respirer son Epoux ?

Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux ,
 Et sur le ton grondeur, lorsqu'elle les harangue,
 Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
 Ma plume ici traçant ces mots par alphabet ,
 Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richeler.
 Tu crains peu d'essuier cette étrange furie,
 En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouse nourrie.
 Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
 Mais eust-elle succé la raison dans Saint Cyr ,
 Crois-tu que d'une fille humble, honnête , char-
 mante ,
 L'Hymen n'ait jamais fait de femme extrava-
 gante ?
 Combien n'a-t-on point vû de belles aux doux
 yeux ,
 Avant le mariage , Anges si gracieux ,
 Tout à coup se changeant en Bourgeoises sauva-
 ges ,
 Vrais Demons , apporter l'Enfer dans leurs mé-
 nages ,
 Et découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits ,
 Sous leur fontange altiere asservir leurs maris ?
 Et puis , quelque douceur dont brille ton E-
 pouse ,
 Penses-tu , si jamais elle devient jalouse ,
 Que son ame livrée à ses tristes soupçons :
 De la raison encore écoute les leçons ?
 Alors , Alcippe , alors , tu verras de ses œuvres.
 Refou-toi , pauvre Epoux à vivre de coleuvres :
 A la voir tous les jours, dans ses fougueux accez,
 A ton geste , à ton rire intenter un procez :
 Souvent dans ta maison garder les avenues ,
 Les cheveux herissiez, t'attendre au coin des ruës,
 Te trouver en des lieux de vingt portes fermez ,
 Et par tout où tu vas , dans ses yeux enflammez,

T'offrir, non pas d'Isis la tranquille Eumenide,
 Mais la vraye Alecto peinte dans l'Æneïde,
 Un tison à la main chez le Roi Latinus,
 Soufflant sa rage au sein d'Amate & de Turnus.
 Mais quoi ! je chauffe ici le cothurne Tragique ;
 Reprenons au plutôt le brodequin Comique,
 Et d'objets moins affreux songeons à te parler.

Dy moi donc, laissant-là cette Folle heurler,
 T'accommodes-tu de de ces douces Ménades,
 Qui dans leurs vains chagrins sans mal toujours
 malades,

Se font des mois entiers sur un lit effronté,
 Traiter d'une visible & parfaite santé ;
 Et douze fois par jour dans leur molle indolence,
 Aux yeux de leurs Maris tombent en défaillance ?
 Quel sujet, dira l'un, peut donc si frequemment
 Mettre ainsi cette belle aux bords du monument ?
 La Parque ravissant ou son fils ou sa fille,
 A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille,
 Non : il est question de reduire un Mari
 A chasser un Valet dans la maison cheri,
 Et qui, parce qu'il plaît, a trop sçeu lui déplaire ;
 Ou de rapre un voyage utile & necessaire :
 Mais qui la priveroit un jour de ses plaisirs ;
 Et qui loin d'un Galant objet de ses desirs.
 O ! que pour la punir de cette Comedie,
 Ne lui voi-je une vraye & longue maladie !
 Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant
 deux jours,

Courtois & Dumyau mandez à son secours,
 Digne ouvrage de l'Art dont Hipocrate traite,
 Lui sçauront bien ôter cette santé d'Athlete :

* Furie de l'Opera d'Isis qui demeure presque
 toujours à ne rien faire.

Pour consumer l'humeur qui fait son embon-
point ,

Lui donner sagement le mal qu'elle n'a point ,

Et fuyant de Fagon les maximes énormes ,

Au tombeau mérité la mettre dans les formes.

Dieu veuille avoir son ame, & nous délivre d'eux.

Pour moi grand ennemi de leur art hazardeux ,

Je ne puis cette fois que je ne les excuse.

Mais à quels vains discours est-ce que je m'a-
muse ?

Il faut sur des sujets plus grands , plus curieux ,

Attacher de ce pas ton esprit & tes yeux.

Qui s'offrira d'abord ? Bon, c'est cette Scavante

Qu'estime Roberval , & que Sauveur frequente.

D'où vient qu'elle a l'œil trouble , & le teint si
terni ?

C'est que sur le calcul, dit-on de Cassini ,

Un astrolabe en main , elle a dans sa goutiere

A suivre Jupiter passé la nuit entiere.

Gardons de la troubler. Sa science , je croi ,

Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi.

D'un nouveau microscope on doit en sa presence

Tantôt chez Dalancé faire l'experience ;

Puis d'une femme morte avec son embryon ,

Il faut chez du Vernay voir la dissection,

Rien n'échape aux regards de nôtre Curieuse.

Mais qui vient sur ses pas ? C'est une precieuse,

Reste de ses Esprits jadis si renommez ,

Que d'un coup de son art Moliere a diffamez.

De tous leurs sentimens cette noble heritiere

Maintient encore ici leur secte faconniere.

C'est chez elle toujourns que les fades Auteurs ,

S'en vont se consoler du mépris des Lecteurs.

Elle y reçoit leur plainte : & sa docte demeure

Aux Perrins , aux Corras , est ouverte à toute

heure.

Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux,
Là tous les vers sont bons, pourveu qu'ils soient
nouveaux,

Au mauvais goût public la Belle y fait la guerre:
Plaint Pradon opprimé des siffets du parterre ;
Rit des vains Amateurs du Grec & du Latin,
Dans la balance met Aristote & Cotin ;

Puis, d'une main encor plus fine & plus habile,
Peze sans passion Chapelain & Virgile ;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté ;
Mais pourtant confessant qu'il a quelques beautés,

Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ayt dit la Satire,

Autre défaut, sinon qu'on ne le sçauroit lire,
Et croit qu'on pourra même enfin le lire un
jour, *

Quand la langue Vieillie ayant changé de tour ;
On ne sentira plus la barbare structure
De ses expressions mises à la torture,
S'étonne cependant, d'où vient que chez Coignard

Le Saint Paulin* écrit avec un si grand art,
Et d'une plume douce, aisée & naturelle,
Pourit vingt fois encor moins lû que la Pucelle,
Elle en accuse alors nôtre siecle infecté.

Du pedantesque goût qu'ont pour l'Antiquité
Magistrats, Princes, Ducs, & même Fils de
France,

Qui lisent sans rougir & Virgile & Terence ;
Et toujours pour P** pleins d'un dégoût malin,

* Paroles de M. P**. dans ses Dialogues à propos de Chapelain.

* Poème de M. P.

Ne sçavent pas s'il est au monde un Saint Paulin.

A quoi bon m'étaler cette bizarre Ecole ,
 Du mauvais sens, dis-tu, prêché par une Folle ?
 De livres & d'écrits bourgeois admirateur,
 Vai-je épouser ici quelque apprentie Auteur ?
 Sçavez-vous que l'Epouse , avec qui je me lie ,
 Compte entre ses parens des Princes d'Italie ?
 Sort d'Ayeux dont les noms... Je t'entens , & je
 voi,

D'où vient que tu t'es fait Secretaire du Roi.
 Il falloit de ce titre appuyer ta naissance.
 Cependant t'avourai-je ici mon insolence ?
 Si quelque objet pareil chez moi, delà les Monts,
 Pour m'épouser entroit avec tous ces grands
 noms ,

Le surci rehaussé d'orgueilleuses chimeres ;
 Je lui dirois bien-tôt: Je connois tous vos Peres:
 Je sçai qu'ils ont brillé dans ce fameux combat *
 Où sous l'un des Valois Enguien sauva l'Estat ,
 Varillas n'en dit rien , mais quoi qu'il en puisse
 être ,

Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître.
 Ainsi donc au plutôt délogeant de ces lieux ,
 Alez Princesse alez avec tous vos Ayeux ,
 Sur le pompeux debris des lances Espagnoles ,
 Coucher , si vous voulez , aux champs de Ceri-
 zoles.

Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour
 vous.

J'admire , poursuis-tu , vôtre noble courroux,
 Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre ,
 De l'assistance au sceau ne tire point son lustre :

* *Combat de Cerizoles gagné par le Duc d'Enguien en Italie.*

Et que né dans Paris de Magistrats connus ,
 Je ne suis point ici de ces Nouveaux venus ,
 De ces Nobles sans nom , que par plus d'une
 voie

La Province souvent en guesfre nous envoie .
 Mais eusse-je comme eux des Meüniers pour pa-
 rens ,

Mon Epouse vint-elle encor d'Ayeux plus grands ,
 On ne la verroit point , vantant son origine ,
 A son triste mari reprocher la farine .

Son cœur toujours nourri dans la devotion ,
 De trop bonne heure apprit l'humiliation :

Et pour vous détromper de la pensée étrange ;
 Que l'Hymen aujourd'hui la corrompe & la
 change :

Sçachez qu'en nôtre accord elle a pour premier
 point ,

Exigé qu'un Epoux ne la contraindrait point .

A traîner après elle un pompeux équipage ,

Ni sur tout de souffrir par un profane usage ,

Qu'à l'Eglise jamais devant le Dieu jaloux

Un fastueux carreau soit vû sous ces genoux .

Telle est l'humble vertu qui dans son ame em-
 preinte. ...

Je le voi bien. Tu vas épouser une Sainte :

Et dans tout ce grand zele il n'est rien d'affecté ,

Sçais-tu bien cependant , sous cette humilité ,

L'orgueil que quelque fois nous cache une Bi-
 gote ,

Alcippe , & connois-tu la nation devote ?

Il te faut de ce pas en tracer quelques traits ,

Et par ce grand portrait finir tous mes portraits .

A la Ville , à la Cour on trouve , je l'avoué ,

Des Femmes dont le zele est digne qu'on le
 loué ,

Qui

Qui s'occupent du bien en tout tems, en tout lieu.

J'en sçais Une chérie & du monde & de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune;
Qui gemit, comme Esther, de sa gloire impor-
tune :

Que le Vice lui-même est contraint d'estimer,
Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer.

Mais pour quelques vertus si pures, si sinceres,
Combien en trouve-t-on d'imprudentes Faussai-
res,

Qui sous un vain dehors d'austere pieté,
De leurs crimes secrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu-même empreint sur leur
visage

De leurs honteux plaisirs l'affreux libertinage ;
N'attend pas qu'à tes yeux j'aïlle ici l'étaler.

Il vaut mieux le souffrir que de le dévoiler.

De leurs galans exploits les Buffis, les Brantômes

Pourroient avec plaisir te compiler des tômes :

Mais pour moi dont le front trop aisement rougit,
Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit.

Rien n'égale en fureur, en monstrueux caprices,
Une fausse Vertu qui s'abandonne aux vices.

De ces Femmes pourtant l'hypocrite noirceur
Au moins pour un Mari garde quelque douceur.

Je les aime encor mieux qu'une Bigotte altiere

Qui dans son fol orgueil, aveugle & sans lumiere,

A peine sur le seuil de la devotion,

Pense atteindre au sommet de la perfection :

Qui du soin qu'elle prend de me gener sans cesse,

Va quatre fois par mois se vanter à confesse ;

Et les yeux vers le Ciel, pour se le faire ouvrir

Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait souffrir.

Sur cent pieux devoirs aux Saints elle est égale,

Elle lit Rodriguez , fait l'oraison mentale ;
 Va pour les malheureux quester dans les maisons ;
 Hante les hôpitaux , visite les prisons :
 Tous les jours à l'Eglise entend jusqu'à six
 Messes :

Mais de combattre en elle & dompter ses foibles ,

Sur le fard , sur le jeu vaincre sa passion ,
 Mettre un frein à son luxe , à son ambition ,
 Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle ,
 C'est-ce qu'en vain le Ciel voudroit exiger d'elle ;
 Et peut-il , dira-t-elle en effet l'exiger ?
 Elle a son Directeur , c'est à lui d'en juger.

Il faut , sans differer sçavoir ce qu'il en pense ,
 Bon ? vers nous à propos je le voi qui s'avance :
 Qu'il paroît bien nourri ! Quel vermillon ! Quel
 teint !

Le Printems dans sa fleur sur son visage est peint.
 Cependant à l'entendre , il se soutient à peine.
 Il eut encore hier la fièvre & la migraine ;
 Et sans les prompts secours qu'on prit soin d'ap-
 porter.

Il seroit sur son lit peut-être à tremblotter.
 Mais de tous les Mortels , grace aux devotes
 Ames ,

Nul n'est si bien soigné qu'un Directeur de Fem-
 mes.

Quelque léger degoût vient-il le travailler ?
 Une foible vapeur le fait-il bâailler ?
 Un escadron coëffé d'abord court à son aide ;
 L'une chauffe un bouillon , l'autre aprête un re-
 mede ,

Chez lui syrops exquis , ratafias vantez ,
 Confitures sur tout volent de tous côtez :
 Car de tous mets sucrez , secs , en pâte , ou liquides ;

Zes estomachs devots toujourns furent avides :
 Le premier masse-pain pour eux , je croi se fit ,
 Et le premier citron à Rouen fut confit.

Nôtre Docteur bien-tôt va lever tous ses dou-
 tes

Du Paradis pour elle il applanit les routes ;
 Et loin, sur ses défauts de la mortifier ,
 Lui-même prend le soin de la justifier.
 Pourquoi vous alarmer d'une vaine censure ?
 Du rouge qu'on vous void on s'étonne , on mu-
 murmure ,

Mais a-t-on, dira-t-il . sujet de s'étonner ?
 Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?
 Aux usages reçûs il faut qu'on s'accommode.

Une Femme sur tout doit tribut à la Mode ,
 L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits:
 L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis.

Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane ?
 Oûi, lors qu'à l'étaler nôtre rang nous con-
 damne.

Mais ce grand jeu chez vous comment l'auto-
 riser ?

Le jeu fut de tout tems permis pour s'amuzer.

On ne peut pas toujourns travailler, prier, lire,
 Il vaut mieux s'occuper à jouier qu'à médire.

Le plus grand jeu jouë dans cette intention ,
 Peut même devenir une bonne action.

Tout est sanctifié par une ame pieuse.

Vous êtes , poursuit-on , avide , ambitieuse ,
 Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parens ,
 Engloutir à la Cour charges , dignitez , rangs.

Vôrte bon naturel en cela pour eux brille.

Dieu ne nous défend point d'aimer nôtre famille.

D'ailleurs tous vos parens sont sages , vertueux.
 Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux

D'être donnez peut-être à des Ames mondaines ;
 E'prises du neant des vanitez humaines ,
 Laissez-là , croyez-moi , gronder les Indevots ;
 Et sur vôtre salut demeurez en repos.

Sur tous ces points douteux c'est ainsi pu'il prononce ;

Alors croyant d'un Ange entendre la réponse ,
 Sa Devote s'incline , & calmant son esprit ,
 A cet ordre d'en haut sans replique souscrit.
 Ainsi , pleine d'erreurs , qu'elle croit legitimes ;
 Sa tranquille vertu conserve tous ses crimes ,
 Dans un cœur tous les jours nourri du Sacrement
 Maintient la vanité , l'orgueil , l'entestement .
 Et croit que devant Dieu ses frequens sacrièges
 Sont pour entrer au Ciel d'asseurez privileges.
 Voilà le digne fruit des soins de son Docteur ;
 Encore est-ce beaucoup , si ce Guide imposteur ,
 Par les chemins fleuris d'un charmant Quietisme
 Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinozisme.
 Il ne lui fait bien-tôt , aidée de Lucifer ,
 Gouster en Paradis les plaisirs de l'Enfer.

Mais dans ce doux état molle , delicieuse ,
 La hais-tu plus , dis-moi , que cette Bilieuse ,
 Qui follement outrée en sa severité
 Baptisant son chagrin du nom de pieté ;
 Dans sa charité fausse où l'amour propre abonde,
 Croit que c'est aimer Dieu que d'hair tout le
 monde.

Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché
 Ne presume du crime , & ne trouve un peché.
 Pour une fille honnête & pleine d'innocence ,
 Croit-elle en ses valets voir quelque complai-
 sance ?

Reputez criminels , les voilà tous chassés ,
 Et chez elle à l'instant par d'autres remplacés.

Son mari qu'une affaire appelle dans la Ville,
 Et qui chez lui, sortant, a tout laissé tranquille,
 Se trouve assez surpris, rentrant dans la maison,
 De voir que le portier lui demande son nom,
 Et que dans son logis, fait neuf en son absence,
 Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.

Fort bien, le trait est bon. Dans les Femmes,
 dis-tu;

Enfin vous n'approuvez ni vice ni vertu:

Voilà le Sexe peint d'une noble manière,

Et Teophraste même aidé de la Bruyère,

Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.

C'est assez. Il est tems de quitter le pinceau.

Vous avez désormais épuisé la Satire.

Epuisé, cher Alcippe? Ah! tu me ferois rire;

Sur ce vaste sujet si j'allois tout tracer,

Tu verrois sous mes mains de tonnes s'amasser

Dans le Sexe j'ai peint la pieté caustique.

Et que seroit-ce donc, si Censeur plus tragique

J'allois t'y faire voir l'athéisme établi.

Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli

Si j'allois t'y montrer plus d'une Cananée

Pour souveraine Loi mettant la Destinée,

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carteaux;

Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Bar-

reaux.

Mais sans aller chercher cette Femme infer-

nale,

T'ai-je encor peint, di-moi, la fantasque Iné-

gale,

Qui m'aimant le matin, souvent me hait le soir?

T'ai-je peint la Maligne aux yeux faux, au cœur

noir?

T'ai-je encore exprimé la brusque Impertinente?

T'ai-je tracé la Vieille à morgue dominante?

Qui veut ; vingt ans encore après le Sacrement,
 Exiger d'un Mari les respects d'un Amant ?
 T'ai-je fait voir de joye une Belle animée,
 Qui souvent d'un repas sortant toute enfumée,
 Fait même à ses Amans trop foibles d'estomach
 Redouter ses baisers plein d'ail & de tabac ?
 T'ai-je encore décrit la Dame brelandiere,
 Qui des Joüeurs chez soi se fait Cabaretiere,
 Et souffre des affronts que ne souffriroit pas
 L'Hôteffe d'une Auberge à dix sous par repas ?
 Ai-je offert à tes yeux ces tristes Tyfiphones,
 Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les
 Lions,
 Qui prenant en dégoût les fruits nez de leur
 flanc,
 S'irritent sans raison contre leur propre sang,
 Toûjours en des fureurs que les plaintes aigrif-
 sent,
 Battent dans leurs Enfans l'Epoux qu'elles haïf-
 sent,
 Et font de leur maison digne de Phalaris,
 Un séjour de douleur, de larmes & de cris ?
 Enfin t'ai-je dépeint la Superstitieuse,
 La Pédante au ton fier, la Bourgeoïse ennuieuse,
 Celle qui de son chat fait son seul entretien,
 Celle qui toûjours parle, & ne dit jamais rien ?
 Il en est de milliers : mais ma bouche enfin lasse
 Des trois quarts, pour le moins, veut bien te
 faire grace.

J'entens. C'est pousser loin la moderation !
 Ah ! finissez, dis-tu, la declamation.
 Pensez-vous qu'ébloüi de vos vaines paroles,
 J'ignore qu'en effet tous ces discours frivoles
 Ne font qu'un badinage, un simple jeu d'esprit
 D'un Censeur, dans le fond, qui folâtre & qui
 rit,

Plein du même projet qui vous vint dans la tête,
Quand vous plaçates l'homme au dessous de la
bête?

Mais enfin vous & moi c'est assez badiner.

Il est tems de conclurre, & pour tout terminer,
Je ne dirai qu'un mot. La Fille qui m'enchanté,
Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchan-

te,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si par un sort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout à coup renduë insociable,
D'Ange, ce sont vos mots, se transformoit en
Diable :

Vous me verriez bien-tôt sans me desespérer.

Lui dire : Hé bien, Madame, il faut nous separer.
Nous ne sommes pas faits, je le voi, l'un pour
l'autre :

Mon bien se monte à tant ; Tenez voilà le vôtre:
Partez : Délivrons-nous d'un mutuel souci.

Alcippe, tu crois donc, qu'on se separe ainsi ?
Pour sortir de chez toi, sur cette offre offensante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente ?
Et crois-tu, qu'aisément elle puisse quitter
Le savoureux plaisir de t'y persecuter ?

Bien-tôt son Procureur pour elle usant sa plume,
De ses pretentions va t'offrir un volume.

Car, grace au Droit reçu chez les Parisiens,
Gens de douce nature, & Maris bons Chrétiens,
Dans ses pretentions une femme est sans borne.

Alcippe, à ce discours je te trouve un peu morne.
Des Arbitres, dis-tu, pourrions nous accorder.

Des Arbitres.. Tu crois l'empêcher de plaider ?
Sur ton chagrin déjà contente d'elle-même,
Ce n'est point tous ses droits, c'est le procez qu'
elle aime.

Pour elle un bout d'arpent, qu'il faudra disputer,
Vaut mieux qu'un fief entier acquis sans contes-
ter.

Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,
Point de Procez si vicieux qui ne se rajeunisse,
Et sur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.

Croi-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque
voye;

Ou je ne répons pas, dans peu qu'on ne te voye,
Sous le faix des procez abbatu, consterné,
Triste, à pié, sans Laquais, maigre, sec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur resolu de te pendre,
Et pour comble de maux, réduit à la reprendre.





SATIRE XI.

DU SIEUR D***.

NON, je ne ferai pas ce qu'on veut que je
 fasse,
 En deusse-je souffrir ce dont on me menasse ;
 Deussent tous mes parens me priver de leur bien,
 On veut me marier , & je n'en ferai rien :
 J'estime mon repos plus que mon heritage ,
 Et pour mieux l'assurer , je fuis le mariage ;
 C'est un lien fatal à nôtre liberté ,
 Le plus heureux Epoux est toujours maltraité :
 L'Hymen avec la joie a tant d'Antipathie ,
 Qu'on n'a que deux bons jours , l'entrée & la
 sortie ;
 Si l'on en trouve plus , c'est par un cas fortuit ,
 L'on a cent mauvais jours pour une bonne nuit ;
 La plus grande Douceur qu'on trouve au maria-
 ge :
 Ne vient que de l'espoir qu'on conçoit du veuva-
 ge ,
 Et rien ne doit jamais y faire consentir ,
 Que pour avoir un jour le plaisir d'en sortir.
 Quoi , s'atacher toujours à la même personne ?
 Ne pouvoir la quitter , si la mort ne l'ordonne !
 Attendre son bon-heur d'un funeste trépas ,

Et voir incessamment ce que l'on n'aime pas,
Nourrir mille chagrins, mille remors dans l'ame,
Et mourir de regret de voir vivre une Femme.

J'aime trop mon repos, pour vouloir m'exposer
A toutes les douleurs qu'un Hymen peut causer :
Un Contract me deplait, on fait mieux son affaire,
Sans l'avis d'un Curé, ni le seing d'un Notaire,
Quand on a prononcé ce malheureux Oüi,
Le plaisir de l'amour est tout évanouï,
On croit tout aussi-tôt être la chose deüë,
L'on s'empresse bien mieux pour une défenduë.
Et quand le nom d'Amant se change en nom d'E-
poux.

L'amour perd aussi-tôt ce qu'il a de plus doux,
Veut-on se faire aimer, & se faire caresse,
Qu'on en demeure au nom d'Amant & de Maî-
tresse :

Lors que l'on fait l'amour, on veut toujours se
voir,

Et l'on aime bien plus par choix que par devoir.

Le legitime enfin ne fait point mon affaire,

Et le nom de Mari ne peut me satisfaire :

J'estime cent fois mieux vivre sur le commun,

Que m'aller enrôler sous un joug importun,

Au moins on peut quitter, alors que bon nous
semble :

Et l'on n'est pas contraint de demeurer ensemble.

L'on n'a pas ces Contrats qui peuvent engager,

Et si l'on n'est pas bien, l'on peut au moins chan-
ger.

A-t'on quelque défaut, on fait tout son possible,

Lors que l'on fait l'amour pour le rendre invis-
ble :

Mais est-on marié, on ne se contraint plus,

Et tous ces petits soins passent pour des abus ?

On devient negligé dès la première année,
C'est une belle fleur qui est bien-tôt fanée,
Tous ces ajustemens ne faisoient pas un pli,
Et rendoient en un mot, un Galant accompli.
Il ne lavoit ses mains qu'avec de l'eau d'Ange,
Sa Perruque & ses Gants n'étoient que fleur d'o-
range.

Et celui qui n'étoit que Civette, & qu'Iris,
Sent maintenant leBouc, au lieu de l'Ambre gris.
Il semble avoir toujourns mille procès en tête,
Et ce galant esprit est devenu tout bête;
Il est toujourns chagrin & ne dit pas un mot,
Depuis qu'il a pris femme, il est devenu sot:
Aussi quand on en prend on court risque de l'être,
L'Epoux en ce cas-là n'est pas toujourns le maître:
Son pouvoir ne scauroit éviter son malheur;
Si l'on ne m'en croit pas, qu'on voie le Vasseur:
Je le peux bien citer, la chose est fort publique,
On scait qu'il est Cocqu par arrest authentique;
Damis l'est comme lui, Colin l'est en secret,
Si je les contoïs tous, je n'aurois jamais fait:
Il faudroit remonter jusques au premier Homme,
Sçavoir si le Serpent ne le trompa qu'en pomme,
Peut-être le fut-il, du moins; s'il ne le fut,
Il étoit tres-facile, & fort peu s'en fallut;
Ce n'est pas toutefois que j'en veuille connoître;
Car s'il ne le fut pas, il pouvoit du moins l'être:
Et moi, qui ne veux pas me mettre en ce danger,
Je fuis le mariage, & n'y veux pas songer.



SATIRE XII.

Contre les Gens de &c.

QUEL est donc ce Cahos, & quelle extravagance

Agite maintenant l'esprit de nôtre France.

Quel demon infernal a mis des changemens,
Et tant de nouveautez dans tous nos reglemens.
On fait & l'on défait, on rétablit, on casse,
Rien ne demeure entier? quelque chose qu'on
fasse :

On retranche les Saints, on les refeste après,
On plaide au Châtelet quand on feste au Palais.
On trouve à reformer, même sur la Reforme,
L'ancien droit à present est un droit tout difforme,

On ne le connoît plus tant on le voit changé.
Si de même on vouloit reformer le Clergé,
Si l'on vouloit ôter la moitié de leurs Dixmes,
La reforme pourroit bien reformer des crimes.
Les trop grands revenus perdent beaucoup de
gens,

Et les riches Pasteurs sont toujourns indigens :
Pourquoi ceux qui devroient imiter les Apôtres :
Ont-ils seuls plus de biens qu'il n'en faut pour
dix autres !

On devroit bien regler un tel déreglement,

Et montrer

Et montrer aux Pasteurs à vivre sobrement.

On ne voit que les gens de Mitres & de Crosses

Faire aujourd'hui rouler des superbes carrosses ,

Sans se ressouvenir qu'autrefois l'Eternel ,

Ne monta qu'une Asnesse en un jour solemnel.

On parle des impôts dont la France est remplie ,

Tout le monde en murmure, & tout le peuple en

crie ,

Qu'est-ce en comparaison de tant d'injustes

droits ,

Qu'aujourd'hui les Pasteurs levent en tant d'eu-

droits.

Tout le monde en naissant doit à la Sacristie ,

Il faut payer l'entrée , & payer la sortie.

Enfin tous les Pasteurs par un fatal accord ,

Trouvent dequoi gagner en la vie , & la mort.

Bonne condition qui donne de quoi vivre ,

En lisant seulement quatre feüillets d'un Livre ,

Recitant tous les jours trois ou quatre Oraisons ,

Trouvent dequoi fournir aux fraiz de leurs mal-

sons.

Que le Breviaire est bon dans le Siecle ou nous

sommes :

Un Pasteur est toujors le plus heureux des hom-

mes ,

Veut-on se marier , faut acheter un ban ,

On en achete deux , le Pasteur vous le vend ;

Vous ne les auriez pas , s'il manquoit une obole ;

Comment nommer cela , si ce n'est monopole ?

Qu'un sacré Partisan a mis injustement

Aux yeux de tout Paris sur ce grand Sacrement.

Voulez-vous , vous dit-on , la grande Sonnerie ?

C'est ainsi que vous dit une de ces harpies ,

Monopole jamais monta-t'il à tel point :

Et Messieurs les Pasteurs ! n'en rougissez - vous

point ?

I

Ah ! que tous ces impôts vous couvrent de reproches,

En nous faisant payer pour le son d'une cloche !
 On sonne donc enfin , & pour vos cinq écus ,
 On vous donne du son , mais du son tant & plus .
 Un infame Crieur , de qui l'ame inhumaine ,
 Ne voit aucun vivant qu'avec beaucoup de peine ;
 Ce funeste Corbeau qui ne vit que de morts ,
 Marchande insolemment pour enterrer les corps .
 Choisissez-vous , dit-il l'endroit de vôtre fosse ,
 Plus elle est près du Chœur , & plus la somme est grosse .

Il faut tant près le fonds , tant près le Maître-Autel ,

Entre tous les impôts , en voyons-nous un tel ?
 Et qui peut plus choquer les droits de la nature ,
 Que de vendre à des Morts le droit de sepulture ?
 Je passe volontiers certain tour de bâton ,
 Dont un Pasteur avare atrape le teston .

Je suis bon Catholique , & je n'ai point d'envie ,
 De censurer ici les Censeurs de ma vie .

Je croi que ce qu'ils font a de bonnes raisons ,
 Et que tous leurs Patrons font bien leurs gueri-
 sons ,

Qu'on guerit de tous maux en leur offrant un
 cierge ,

Qu'on en guerit plutôt s'il est de cire vierge :
 Que qui ne guerit pas n'a pas assez de foi ,
 Et je croi tout cela parce que je le doi ;
 Pour moi , je ne veux pas penetrer le mystere ,
 Mon Pasteur me l'a dit , c'est à moi de me taire .
 Je croi tout ce qu'il dit , s'il fait mal à son dan ;
 Mais je souffre à regret que l'on achete un ban ,
 Et que les Ornemens qui servent à l'Eglise ,
 Soient de different prix , comme la marchandise .

Si vous voulez les beaux à vôtre enterrement ,
 Il faut tant, vous dit-on, pour un tel parement.
 Et pour l'argenterie, un Crieur vous demande ,
 Si vous voulez avoir la petite ou la grande ,
 Le prix est different , il vous coûtera tant.
 Et si l'on n'en fait rien, si l'argent n'est comptant,
 Jamais aucun credit ne se fait à l'Eglise :
 N'avez-vous point d'argent , la croix de bois est
 mise.

Taisons-nous toutefois , car il est dangereux
 De parler des Pasteurs , & de mal parler d'eux.
 Telles gens ne sont pas des sujets de Satire :
 Muse, va prendre ailleurs quelque sujet pour rire.

* Va t'en au Châtelet pour voir deux Conseil-
 lers ,

Ils étoient l'an passé chez Monsieur Duperiers.
 Et comme de seconde on monte en Rethorique ,
 Ils furent Conseillers sortant de la Logique.

Une explication sur une simple Loi ,
 Les abattit tous deux , mais ma Muse tais-toi.
 J'ai beaucoup de procez, si tu dis quelque chose,
 Tu me mets en danger de voir perdre ma cause.
 Ha ! cette liberté trop grande que tu prends ,
 Me feroit condamner pour le moins aux dépens.
 Trop heureux seulement si ces pauvres Novices ,
 Se vouloient moderer en taxant leurs épices.
 Je sçai qu'en fait de taxe ils valent bien les
 vieux ,

Qu'ils la font aussi-bien , pour ne pas dire mieux.
 Mais brisons là-dessus ne faisons pas querelle ,
 Conter ces taxes-là ne sont que bagatelle ,
 Les Greffiers aujourd'hui font des plus grands
 abus ,

Et ce sont ces gens-là qui friponnent le plus.
 Je voudrois-bien pouvoir les passer sous silence ,

Mais quoi pour quatre mots que porte une sentence ,

Pour dire un défendeur payera cent écus ,

Ils font en parchemin quatre Rôles & plus ;

Enfin ils font si bien que de quatre paroles ,

Que prononce le Juge , ils composent des rôles ;

En petits parchemins plus courts de quatre
doigts ,

Qu'il ne leur est permis par l'ordre de leurs
Loix.

** Ecce est augmenté.*





SATIRE XIII.

DE M. D * * *

QUE je me trouve heureux d'avoir reçu
 Naissance,
 D'un Pere, qui prit soin d'élever mon enfance,
 Et que par ses conseils & ses sages avis,
 M'inspira des desseins que j'ai toujours suivis.

Quand on a pour exemple un si vertueux pere,
 Nos mœurs en ont toujours l'aimable caractere,
 Tous les bons sentimens que nous en recevons,
 Nous demeurent toujours tandis que nous vivons,
 L'arbre qu'on a ployé dès sa tendre jeunesse,
 Retient les mêmes plis dans l'extrême vieillesse;
 Et ce qu'on nous inspire en sortant du berceau,
 Naissant comme avec nous, nous suit jusqu'au
 tombeau.

C'est de ces premiers ans que l'on m'a fait com-
 prendre,
 Que pour bien vivre heureux il ne faut que s'en-
 tendre;

Je ne murmure point de tout ce que je voi,
 Qu'on crée en un matin cent Conseillers du Roi,
 Qu'on élève un Faquin à ce glorieux titre,
 Je n'en suis point jaloux n'en états point l'ar-
 bitre;

Quoi! le soin dira-t'on, de voir si le Pavé,

Devant chaque Bourgeois est net & bien lavé ;
 De nettoyer les Ruës, d'y mettre des Lanternes ;
 D'aler contrôler dans toutes les Tavernes ,
 D'en faire le rapport , n'est-ce pas un emploi,
 Qui merite le nom de Conseiller du Roy ;
 J'en demeure d'accord , tout est possible en France ,

D'un Laquais on peut faire un homme d'importance ;

D'un corps de Barrabas celui d'un grand Beât ,
 Et d'un homme de rien un grand homme d'Etat ,
 Le sort gouverne tout , mais il a son caprice ;
 Le bas d'un haut sommet est un grand precipice,
 Plus on est près des Dieux si l'on fait un faux pas,
 Plus la cheute qu'on fait nous precipite bas ;
 Il vaut mieux s'il me semble un peu plus de distance ,

Si l'on est moins heureux l'on a plus d'assurance ;
 Ces gens que le Soleil envisage toujours ,
 Pour en être plus près n'ont pas les plus beaux
 jours :

La Foudre rarement tombe en plate campagne ;
 Elle arreste bien plus au haut d'une montagne.

Le jonc sert de joiët à la fureur du vent ,
 Et l'Orme qui resiste en est brisé souvent ;
 Tous ces bruits éclatans que forme le tonnerre ;
 Ne sont que des enfans des vapeurs de la terre ;
 Et l'on voit aisément qu'une chose retient
 Les mêmes qualités des lieux d'où elle vient ,
 Qu'un Roturier s'éleve à la Magistrature ,
 Son ame malgré lui sent toujours la roturé ,
 Qu'on fasse d'un Faquin un Conseiller du Roi,
 Il se ressent toujours de son premier emploi.
 Depuis que dans Paris les charges sont venales ;
 Que l'argent seul fait tout , & les fortes cabales ;

Le vice a triomphé de toutes les vertus,
 Le Fourbe est au dessus, & le sage abattu.
 Quiconque a de l'argent pour avoir un office,
 On ne regarde plus les vingt ans de service;
 Pourveu que l'on possède la parole, ou dequoï,
 L'on sera fait Gendarme dans la Maison du Roi,
 Un Pagnote aujourd'hui sera fait Capitaine,
 Un asne sera Chef d'une Cour Souveraine;
 Et tel dans un procez sera fait Rapporteur,
 Qui pour se bien conduire a besoin d'un Tuteur.
 En un mot l'argent sert bien plus que le merite,
 N'avez-vous point d'argent tout le monde vous
 quitte,

Estes-vous opulent chacun vous fait la Cour,
 L'or fut à Jupiter un secret en Amour;
 Le même or est encor aujourd'hui dans la France
 Le plus fin des secrets & le plus d'importance,
 Par lui seul en ce tems on vient à bout de tout,
 L'innocent est coupable, & le coupable absout:
 Quand un homme a du bien chacun lui porte
 envie,

Et pour le lui ravir on recherche sa vie,
 On va dans cent endroits feüilleter des contrats,
 Pour voir s'il n'a pas pris des titres qu'il n'a pas:
 S'il s'est dit Ecuyer aussi-tôt on l'assigne,
 On lui fait declarer son nom, son origine;
 Sur la moindre vetille on lui fait un procez,
 On l'assigne à Paris, il faut venir exprez,
 Et chacun n'ayant pas le loisir de ce faire,
 On donne de l'argent pour se tirer d'affaire,
 Si vous n'en avez pas on vous fait condamner.
 Et l'on sçait malgré vous, vous en faire donner;
 Dans Paris l'on se sert d'un plus bel artifice,
 On pince le Bourgeois sous ombre de Police,

Pour un brin de fagot , ou pour un peu de foin ,
 Que l'on n'aura pas mis en certain petit coin
 On vous fait assigner , & le Juge de Bran
 Vous condamne à l'amende , & puis Bourgeois
 va-t'en.

Enfin pauvre Bourgeois tout conspire à ta perte ;
 Les Grands pour te ruiner y vont à force ouverte,
 Ceux qui ne peuvent pas faire ce qui leur plaît ,
 Qui parlent par Sentence & non pas par Arrêt :
 Ceux qui n'ont pas enfin ces suprêmes puissances,
 Sous de fausses couleurs sauvent les apparences ;
 Sous ombre de vouloir servir tous les Bourgeois
 On fait une Police , on établit des Loix ,
 Le present est toujours une fort belle chose
 Mais moi qui par effet sçais connoître la chose ,
 Je sçais bien que ces Loix que l'on veut établir
 Sont faites tout exprés afin de le punir ,
 Tous ces commandemens , qu'un Juge vous fait
 faire ,

C'est afin de taxer ceux qui font le contraire ,
 Et le Juge seroit dans le dernier dépit
 Si le Bourgeois faisoit les choses comme il dit ,
 Quiconque y manque un peu fait des fautes
 bien grandes ,

On le met aussi-tôt en des grosses amandes ,
 Mais au profit de qui ? ma foi je n'en sçais rien ,
 Le Juge & l'Amandeur vous en instruiroient
 bien ,

Ils sont associez suivant toute apparence ,
 Ou bien s'ils ne le sont , ils sont d'intelligence ;
 C'est un secret mystere & si je m'y connois ,
 Ils profitent tous deux des fautes du Bourgeois ,
 Cette invention là ne vient pas d'une beste ,
 Et pour taxer chacun le pretexte est honneste ;
 Ce moyen est honnête & d'un assez bon sens

E'on taxa Vendredi jusqu'à six mille francs;
 Si cela continuë il faut qu'on se console,
 Ce ne sera pas là le dernier Monopole,
 Tous ces donneurs d'avis ne sont pas encor morts,
 Si ceux de Saint Ignace ont des droits sur nos
 ports,
 Si chaque Muid leur doit pour élever leur Tem-
 ple,
 Tous les autres Couvents n'ont-ils pas bon exem-
 ple,
 François ne vaut-il pas autant que Loyolla,
 Et doit-on faire mieux à ceux-ci qu'à ceux-là;
 Dés que ces Mendians furent soufferts en France,
 Le credule Bourgeois fournit à leur depece,
 Ces adroits Feneans ont mille inventions,
 Pour nous faire donner certaines pensions.
 Et quatre grands Couvents pleins de cette Ca-
 naille,
 Mettent adroitement le Bourgeois à la Taille,
 Un gros Frere questeur plus exact qu'un Rentier,
 S'en vient à point nommé recevoir son quartier;
 Et lors qu'il a reçu l'aumône qu'il demande,
 Il paye vôtre don d'un grand Dieu vous le rende:
 On croiroit à le voir comme il croise ses bras,
 Comme il baille les yeux, & conduit tous ses pas;
 Comme il sçait composer sa voix & son visage,
 Qu'aussi-tôt qu'on est Moine il faut que l'on soit
 sage:
 Mais tout est contrefait, tout est fardé chez eux,
 Ils sont tous opulens & feignent d'estre gueux;
 Et malgré la couleur d'une feinte indigence,
 Il fait meilleur chez eux qu'en aucun lieu de
 France,
 Les Moines en tous tems ont leurs depens payez,
 Sans faire aucun travail ils sont tous défrayez.

Enfin je ne vois rien plus feneant qu'un Moine ;
 Je li ois autrefois que le bon Saint Antoine ,
 Se plaisoit à nourrir quelques cochons chez lui ,
 Saint François , saint Thomas font de même au-
 jourd'hui :
 Et le plus petit Saint dans le tems où nous som-
 mes ,
 Nourrit plus de Pourceaux que nôtre Roi n'a
 d'hommes.
 Chaque Saint a sa bande & la marque à son coin ,
 Afin que son troupeau ne se diffipe point ;
 Certain troupeau d'entr'eux ont la barbe de che-
 vre ,
 Et d'autres n'ont jamais aucun poil sur la levre ;
 L'un se trouve fort bien quand il est comme un
 Ours ,
 Et l'autre prend plaisir à se raser toujourns ,
 L'un est comme un Courbeau , l'autre comme
 une Pie ,
 L'un est blanc , l'autre est noir , l'autre de cou-
 leur grise ,
 En un mot chaque Bande est differemment mise ,
 Car l'un est sans chapeau & l'autre sans chemise.
 L'un n'a point de souliers dans la rigueur du froid ,
 L'autre ne voudroit pas souffrir de mal au doigt ,
 L'un porte la Besace , & plus fin qu'un Boëme ,
 Attrape le Bourgeois par une adresse extreme.
 L'autre a d'autres moyens pour attraper du bien ,
 Le meilleur d'entre eux plus souvent n'en vaut
 rien ,
 Le quinquina se vend chez ceux de Saint Ignace :
 Le Frere Ange a cent fois trompé la populace ,
 Il est si finement instruit à son métier ,
 Qu'il sçait tirer de l'Or de la poudre d'Acier.
 Le Frere Valerien a d'une quintessence ,

Qui guerit de tous maux même de l'impuissance.
 Il en sçait cent fois plus que Brayet & Valot,
 Et le plus habile homme après lui n'est qu'un sot:
 Enfin qu'est-ce qu'un Moine, un animal à crain-
 dre,

Un adroit Feneant, un homme qui sçait feindre,
 Un Fourbe, un Charlatan, un rusé Courtisan,
 Un grand donneur d'avis, un fameux Partisan,
 Un brigueur d'Evêché, un affamé de Crosse,
 Un debiteur d'onguent, un homme de Negoce,
 Un vendeur de Castor, de Blanc, de Quinquina,
 Un Traître à son Monarque, & pis que tout cela:
 Témoin ce Scelerat, ce Perfide, ce Traître,
 Cet homme aussi méchant qu'aucun autre puis-
 se être,

Ce Demon infernal, ce perfide assassin,
 Qui dans le sang Royal osa tremper sa main.
 N'estoit-ce pas un Moine, & quel autre homme
 en France,

A moins que d'être Moine auroit cette insolence;
 Les Moines en un mot sont de Gens dangereux
 Le plus seur est toujours de se méfier d'eux,
 Ils entreprennent tout, & tout leur est possible;
 Ils sçavent la chicane aussi-bien que la Bible;
 Leur Pere Procureur plus Fourbe que Rollet,
 A tous les plus Fripons presteroit le collet,
 Lors qu'il vend quelque bien ce n'est pas sans
 surprise,

Il sçait comme l'on rentre dans les biens de l'E-
 glise.

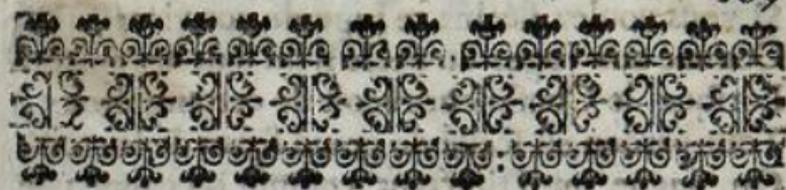
S'il y trouve son bon, le bon homme s'y tient,
 S'il ne l'y trouve pas le caprice lui vient;
 Et malgré cent decrets, & les seings des No-
 taires,

Qui contracte avec eux a toujours des affaires,

Pour moi je suis un Moine autant qu'un Partisan
L'un & l'autre à mon sens sont toujours mal-
faisans ;

Que l'un puisse attraper une Mître , une Croffe,
Que l'autre dans Paris fasse rouler Carosse,
Ces honneurs & ces biens ne me peuvent tenter,
D'un petit revenu je me sçai contenter.





SATIRE XIV.

DU SIEUR D***

CHRYSTOME François censeur Euan-
 gelique ,
 Aussi profond Docteur qu'Orateur paretique ?
 Bourdalouë il est vrai , qu'on voit dans tes dis-
 cours ,
 Des beautez que l'art même ignorera toujours.
 Il est vrai , que toi seul sçais te faire un stile
 Que l'on trouve à la Cour aussi-bien qu'à la
 Ville.
 Mais tu n'es pas moins grand , lorsque quelque
 pecheur
 Te découvre en secret la lepre de son cœur ,
 C'est là que faisant taire & l'art & la nature ,
 Ta bouche fait parler la grace toute pure ,
 Et que ta charité pieux Samaritain
 Verse sans interêt de l'huile avec du vin.
 Ah! que de Directeurs sçavent peu ces pratiques,
 Que l'Eglise est fertile en devots empiriques ,
 Que de saints charlatans au lieu de nous guerir ,
 Prennent de nôtre argent pour nous faire mourir.
 Penitens endurcis que rien ne vous afflige ,
 L'or sçaura diriger celui qui vous dirige.
 Dès qu'on fait briller l'or le Prêtre est caressant ,
 Et le plus criminel lui paroît innocent.

Si vous voulez fléchir ce juge de vos vices,
 Comme aux Juges du siècle il lui faut des épices,
 Lorsque le Confesseur reçoit de certains droits,
 Tout pardon est scellé du grand sceau de la croix,
 On gagne un Directeur comme on gagne une
 belle,

Sans la bourse il est dur autant qu'elle est cruelle.
 En un mot le bon pere est doux comme un ag-
 neau,

Lors que son Tribunal vaut autant qu'un Bureau,
 Criminelle douceur ! charité mercenaire !

Mais de quoi vivra donc ce Prestre ce bon Pere ?

Tout Prestre, dit saint Paul, doit vivre de l'Autel.

Où vivre, c'est bien dit, c'est le droit naturel ;

Mais vivre est-ce voler tant de riches bigottes ?

Est plus que l'heritier heritier des plus sottes ?

Est-ce monopoliser sur tous les cas vereux,

Et vendre au poids de l'or le droit d'être amou-
 reux ?

Est-ce adoucir la voix au son des grosses pieces ?

Est-ce des legs pieux dotter toutes ces nièces ?

Est-ce garder pour soi l'argent des Hôpitaux ?

Est-ce enfin retenir ou nier les dépôts ?

Non, non, ce n'est pas là ce qu'on appelle vivre !

C'est surpasser Tartuffe, ou du moins c'est le sui-
 vre.

C'est des Bourgeois d'Alger imiter le trafic.

C'est aux pieds des Autels voler le bien public,

En un mot, c'est piller avec plus d'insolence,

Que le plus scelerat, qui court à la potence,

Tout-doux, me dira-t-on, vos vers sont trop
 mordans :

Eh ! bien les Directeurs sont tous d'honnestes
 gens,

Ils sont tous Archisaints, j'en connois un entr'au-
 tres :

Mais un qui vaut lui seul plus que les douze Apôtres,

C'est un vieillard zélé jusqu'à se trouver mal
S'il ne tient une Dame au Confessional.

Quand donc il n'en tient plus, il court toute l'Eglise.

Et dès qu'il en verra quelqu'une assez bien mise.

Il s'approchera d'elle & d'abord lui dira,
Si vous voulez, Madame, on vous confessera.

Qu'on est édifié de voir une femelle,

Aîsée auprès d'un Moine au fond d'une chapelle.

Bon Dieu qu'il se fait là d'ouvertures de cœur

Mais Satan & la chair ne leur font-ils point peur?

Ah! non leur chair est morte & Satan est trop bête,

Pour faire son profit d'un si saint tête à tête.

Si l'on en croit pourtant ce qu'en dit un devot,

Leur chair se ressuscite & Satan n'est pas sot.

Quand certain Directeur parle à sa Sunamite,

Je voudrois bien sçavoir pourquoi son cœur pal-

Palpiter est-ce un mal? il vient de charité. [pîte?

Oùi, mais le cœur de Paul a-t-il tant palpité!

Non, car en ce tems-là la charité grossiere

N'aimoit pas le prochain de la belle maniere.

Je n'aurai jamais fait s'il faut specifier,

Tous les saints Confesseurs de mon calendrier,

Il en est de tout âge, il en est de tout ordre

Sur qui cent Despreaux ne sçauroient jamais mordre.

L'un recherche si peu la gloire & l'intéress,

Qu'une jeune brunette est tout ce qui lui plaît.

La charité de l'autre est pour des Demoiselles,

Dont il prend tant de soin, qu'il est toujours chez elles.

L'autre les jours de jeûne minute avec esprit

L'art de manger je soir un peu de poisson frit ;
 L'autre enfin pour sonder le cœur de ses devotes
 Vient à l'Opera même examiner leurs fautes,
 Et derriere un treillis pour n'estre point connu
 Le Vieillard scrupuleux voit tout & n'est point vu,
 Parmi les Directeurs certains jeunes novices
 N'aiment point le détail de la plûpart des vices.
 Mais comme ils n'ont d'ardeur que pour la chasteté,

Qu'une Dame ait lâché un mot d'impureté,
 Ils ont pour l'éplucher cent jolis tours d'adresses.
 Ils lui font tout conter soupirs, baisers, caresses,
 Postures, pâmoisons, & tout ce qui s'ensuit,
 La Dame après cela le fait rêver la nuit.

Si ces furets d'amour sont pourtant trop d'enquestes,

Faites-vous confesser par ces vieillards honnestes,
 Par ces Docteurs benins, qui pour toute leçon,
 A chaque gros peché vous disent toujourns bon.
 Mais à propos de bon, l'on m'a dit qu'un bon
 Prestre,

Dont le visage doux l'avoit rendu le maistre
 De cent cœurs feminins qui l'aimoient plus que
 Dieu,

L'on m'a donc dit, qu'un jour sortant de certain
 lieu,

Ce lieu est le logis d'une jeune devote,
 Il huma du serain, mais ce fut par sa faute,
 Car que n'abregoit-il tous ses pieux discours,
 Lui qui venoit prêcher la belle tous les jours.
 Le voilà donc fort mal; ce gros rhume l'assomme,
 Tout le quartier le sçait, chacun, dit le pauvre
 Et trente posillons le lendemain matin [homme.
 Arrivent dans sa chambre une écuelle à la main,
 Ce sont trente Laquais d'autant de Penitentes

Portans tous des bouillons de viandes succulentes:
 Mais lequel prendra-t-il de ces trente bouillons,
 Tous également grands, tous également bons?
 D'ailleurs qu'il en prenne un, voilà vingt-neuf
 jaloux:

Car toutes pour lui seul ont un vrai cœur d'épouses.

Sa servante qui voit que le peril est grand,
 Prend pleine une cuiler de chaque restaurant,
 Et sans tant de façon, sans tant de simagrées
 Fait un maître bouillon de trente cuillerées.

Le saint rempli de joye & d'admiration

Donne à ce consommé la benediction

Et par un doux transport de charité divine;

Que je t'aime, dit-il, ma pauvre Catherine.

Le bouillon pris, ensuite il prononce ce mots:

Ah! bouillon des bouillons remede à tous mes
 maux.

Les Dames cependant, dont l'âme chagrinée

De ces trente bouillons receus la matinée,

Viennent sçavoir quel est le bouillon favori,

Mais cet homme de Dieu qui n'a jamais menti;

Les prend Pune après l'autre & leur dit à l'oreille,

Que votre consommé, ma fille, a fait merveille;

Mais ne raille-je point par un esprit d'aigreur?

Non, c'est par charité que je fais le railleur,

Car tous ces mots plaisans qui font valoir mes
 rimes

Sont des voiles chrestiens qui couvrent bien les
 crimes.

Où, si comme une Agnès, je parlois simplement,

Et si je ne couvrois le vice d'enjoïement,

La nudité sans doute offenseroit la vûe;

La vertu seule a droit de plaire toute nue,

Dirois-je ingenuement Monsieur un tel fait mal

De ne se point servir de Confessional.
 Nez à nez, jouë à jouë il confesse les Dames ;
 Il tient toujours long-tems toutes les belles
 femmes.

Il veut toujours sçavoir comme font les maris.
 Il est tellement fou de la devote Iris,
 Qu'il est même jaloux de quiconque la louë,
 Quand il part pour les champs, il lui dit à la
 jouë,

Adieu ma chere fille, adieu mon tendre cœur,
 Aimez bien vôtre Pere, aimez bien le Seigneur.
 Soyez toute à tous deux, plus d'amans en cam-
 pagne,

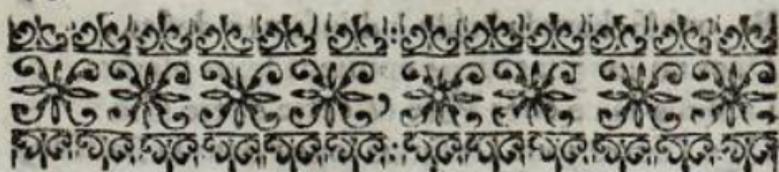
Sur tout ne souffrez point l'Abbé de la P***
 Il fait le scrupuleux, il ne l'est point du tout ;
 Il pousseroit bien-tôt une Lucrece à bout.
 D'ailleurs pour un galant son bien est assez mince ;
 Il est gueux à Paris outant qu'à la Province :
 Il n'a jamais chez lui fait que des dejunez.
 Et dequoi vit-il donc ? il vit par des dînez,
 Qu'il va toujours quester de famille en famille ;
 Ou des colations qu'il attrape à la grille :
 Car il va souvent là s'offrir pour des sermons,
 Qu'on dit estre farcis de cent termes gascons.
 Ceci, ma chere fille, est dit sans médifance,
 Ce n'est que pour le bien de vôtre conscience.
 Hé bien ! si vous voulez de la simplicité ;
 En voilà mais pourrois-je avoir la cruauté
 De faire ici passer chaque sottise en revue,
 Pour les percer des traits d'une langue ingenuë ?
 Non ce seroit médire, au lieu de censurer,
 Je dois mordre, il est vrai, mais non pas déchirer.
 Ne découvrons donc point toutes les amourettes
 De ceux qui vont tenter jusqu'à deux sœurs co-
 lettes.

Et qui lâchant la bride à d'infames desirs ,
Dans un long sacrilege épuisent leurs plaisirs.
Laiſſons-là ce cher Pere & cette chere fille
Que l'autre jour Desgrais logea dans la Bastille,
Et qui nians toujours leurs crimes decouvers ,
N'ont fait depuis qu'un ſaut de la Greve aux en-
fers ,

Que celui qui mena ſa penitente à Londres ,
Afin qu'en ſeureté ſa Poulette y pût pondre.
Que ces deux qu'une vieille a vû dans un endroit
Regler à coups de poings qui la dirigerait ,
Que celui qui jamais ne prit aucun clyſtere ,
Que lors que ſa devote a fait l'Apoticaire ,
Que celui qui trouvant Philis malade au lit ,
Tâte par tout pour voir ſi ſon accez finit :
Que ce Preſtre zelé qui pour les moindres fautes
La discipline en main fuſtigeoit ſes devotes ,
Que celui qui voulant mortifier leur chair ,
Lui-même leur mettoit de ceintures de fer ,
Que mil autres encor , dont nous n'oſons rien
dire ,

Ne ſoient jamais pour nous des ſujets de Satire ,
Car ſi nous pretendons que leurs cœurs ſoient
touchez ,

Laiſſons-là les pecheurs & n'alons qu'aux pechez,
Et ſur ces pechez même uſons de retenue ,
N'en montrons que le buſte & cachons la ſtatue,
Paroiſſez donc ici vertueux Directeurs ,
Venez purifier mes rimes par vos mœurs :
Je n'ai que trop long-tems infecté la Satire
De l'air contagieux que le crime respire.



SATIRE XV.

Sur les Abbez.

QUOY ce Prince éclairé qui gouverne la
 France,
 Qui voit tout l'Univers trembler sous sa puissance,
 Qui soumet le destin à ce qu'il entreprend,
 Ce Loüis qu'à bon droit on surnomme le Grand,
 Ce Roi qui sçait tirer de sa sagesse extrême,
 Les oracles sacrez de la justice même.
 Qui seul reforme, étend, embellit les Etats,
 Et qui de son Conseil est la voix & le bras.
 Ne s'opposera point au torrent incommode,
 De tant de faux Abbez que nous fournit la mode.
 Les Clercs, les Ecoliers, les Courteaux de Bou-
 tique,
 Se parent fierement de ce titre autentique,
 Et dans un tel malheur nôtre siecle est tombé,
 Qu'ici tout animal est à present Abbé.
 Ce Saint Nom qui jadis fut dans son origine
 Trouvé pour honorer la Majesté Divine.
 Ce titre consacré pour le Pere Eternel,
 Et par la voix du Fils rendu si solemnel,
 Et servant à couvrir le crime & la bassesse.
 Par des gens de neant est prophané sans cesse,
 Du nom de ces Abbez, l'on voit à tout propos,

Dans chaque Cabaret retentir les écots ;
Ils sont dans les plaisirs passans toutes les heures,
Les plus chers habitans des plus sales demeures,
Et recherchant l'emploi d'un breteur débauché ,
A soutenir ces lieux leur soin est attaché ,
Il est vrai que ce nom qui fut d'abord auguste ;
Aux mortels quelquefois paroît un titre juste ,
Que le Chef d'assemblée ou les premiers d'un
art ,
Ont usurpé ce nom par choix ou par hazard ;
Je sçai qu'en Arragon ceux dont les soins utiles ,
Se trouvent destinez à gouverner les Villes ,
Ont de l'attachement pour un titre si doux ;
Mais le Ciel a toujours conservé parmi nous ,
Ce nom qu'avoient jadis tant de grands person-
nages ,
Dont le merite sert d'exemple à tous les âges ,
Et dont la Sainteté dans l'Eglise autrefois
Remplissoit dignement tant de si grands emplois :
Depuis cet heureux tems , quel changement fu-
neste ,
De tant de Saints Prelats le seul titre nous reste
Et la plupart de ceux qu'on en voit revêtus ,
Pour recueillir les biens , negligent les vertus ,
E recherchent bien moins par un sublime éloge,
la gloire de grossir le Saint Martyrologe ,
Que celle de remplir une intrigue de Cour ,
Soutenir un Procés , ou conduire un amour ;
Tel obtient l'Abbaye à force de finance ,
Qui se rembourse après , avec toute Licence.
Exige des presens , reçoit des pensions ,
Et vend argent comptant ses nominations ,
Comme les mieux acquis & qui paroît plus sage,
Faisant des biens sacrez quelque prophane usage ,
Tel immole des biens à sa lâche avarice ,

Tel voulant se couvrir, d'une ombre de justice,
 Fait prêter sous les noms de Vefves & d'Orphe-
 lins,

A sa femme, à son fils, mille secours humains,
 Mille autres sans vertus, qualitez, ni science,
 Pour usurper ce nom, ont assez d'insolence,
 Du plus simple Prieur le plus rampant valet,
 Arbore fierement un vieux petit colet,
 Vêtu des haillons Noirs se fait à triple étage,
 Nommer Monsieur l'Abbé par tout le voisinage,
 Un filou promenant sa soutane en tous lieux,
 Couvre de ce grand nom sa dépense & ses yeux.
 Et sous l'appui trompeur d'une probité sainte,
 A la bourse d'un sot, donne une libre atteinte,
 Des nouvelles de vers, fait commerce en tous
 lieux,

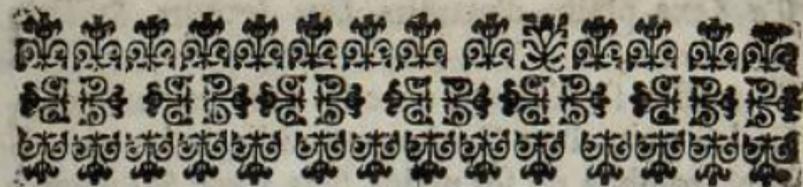
Un demi bel esprit est Abbé curieux,
 Vend bien cher au public de sales Comedies,
 Et lorsque par l'appas de ces froides folies,
 Il ne peut plus duper Libraire ni Lecteur,
 Il travaille au theatre en vil Decorateur,
 Un Chantre de Lutrin, un Clerc de Sacristie,
 Un Cuistre dans le cours de sa Theologie,
 Aumônier, Chapelain, Chanoine, Enfant de
 Chœur,

Tous cherchent à l'envi ce haut degré d'honneur,
 Un long manteau souvent nous couvre des fines-
 ses?

N'est-il pas des Abbez de toutes les especes :
 Un trafiquant d'honneur sous cette qualité,
 Recueille l'usufruit du fond d'une beauté.
 L'un pour tout benefice à l'oreille d'un Juge,
 Qui sert au Criminel de Criminel refuge,
 Un Curé maquignon des chevaux bien vendus,
 Sous ce titre affecté grossit ses revenus,

Et son soin Pastoral pour ces bêtes cheries ,
 Le conduit à l'Autel , moins qu'à ses Ecuries ,
 Un vil solliciteur du plus méchant procès ,
 Comme un Abbé plaideur on voit dans le Palais,
 Du Breviaire Romain ignorant les Rubriques ,
 Montrer aux plus sçavans de nouvelles pratiques,
 Un autre compilant & Conciles & Decrets ,
 Bulles , Statuts , Canons , Ordonnances, Arrêts,
 Pour tous les devolus fournir quelque chicane ,
 Et du Benefice n'a rien que la soûtane ;
 Un scelerat fiéffé pour se mettre à couvert ,
 Ne croyant point de Dieu , se vante qu'il le sert,
 Et dupant sous ce nom une ame peu fardée ,
 Est du Maître inconnu le valet ou l'idée.
 Un homme de neant par cent forfaits affreux ,
 Ne s'étant pas rendu plus riche & plus heureux ,
 Trouve au petit collet des dupes charitables ;
 Et ce filou devot pour ses soins secourables ,
 Pour des pauvres honteux allant quêter du bien,
 De s'enrichir tout seul rencontre le moyen ,
 Et formant en tous lieux des intrigues fatales ,
 Se fait sous cet habit le Chef de cent cabales ,
 Tour fourmille d'Abbez rien n'est plus importun,
 Chaque maison bourgeoise au public en doit un.
 Chaque bonne famille avec cent artifices ,
 Se conserve toujours nombre de Benefices ,
 Pour faire un gros Abbé d'un fils qui n'est pas né,
 Et qui pendant sa vie ne l'aura merité.
 Chacun avec fureur de ce grand nom avide ,
 Dans ce choix importun , n'a que l'orgueil pour
 guide
 Et le dereglement est devenu si grand ,
 Qu'en tous lieux ce Saint titre, & se donne & se
 prend.
 Ne pouvez-vous porter perruques ni dentelles ,

Avec les cheveux courts portez la soutanelle ;
 Pour tous les delachez, pour toutes les coquet-
 tes ,
 Les faux ou vrais Abbez ont des douceurs par-
 faites ,
 La plus fiere beauté les recoit en riant ,
 Et le petit Colet est un morceau friant ,
 Les plumes pour ce titre abandonnent ses plumes ,
 Ces Messieurs les Abbez dans leur petit volume ,
 Pour un commerce tendre ont cent fois plus d'ap-
 pas ,
 Que le vaste appareil d'un Marquis à fracas ;
 Et le Ciel , & le Roi , le Clergé , la Justice ,
 Pour ces usurpateurs n'ont-ils point de supplice .
 Le Roi souffrira-t'il cet injuste attentat ,
 Qui se fait tous les jours dans un si grand E'tat ;
 Et le Clergé aussi ces Abbez detestables ,
 Se mêler hardiment avec les veritables ,
 Et ces gens de neant sous le vice abbatus ,
 Ternir de nos Prelats le nom & les vertus .
 Enfin nos Magistrats de qui l'exacitude ,
 Sçait punir les voleurs d'un supplice si rude ,
 N'empêcheront-ils point par des justes desseins ,
 Les funestes effets de ces houteux larcins .
 Que ne reforme-t'on un si mauvais usage ,
 Quoi faut-il que l'Eglise endure cet outrage .
 Et si l'on a rangé la Noblesse autrefois ,
 De tous ceux qui vouloient en usurper les droits ,
 Si de nos jours on vit la Chambre de Justice ,
 Punir tant de voleurs de leur lâche avarice ,
 De ces usurpateurs souffrira-t'on l'éfort ,
 Ces criminels sont-ils dignes d'un autre sort :
 Ces Abbez auront-ils de plus grands privileges
 Et pourra-t'on souffrir ces voleurs sacrileges .



SATIRE XVI

CONTRE

LES MARIIS.

NON chere Eudoxe, non ; je ne puis plus me
taire ,
Je veux te détourner d'un Hymen temeraire ,
D'autres filles sans toi vendant leur liberté ,
Se chargeront du soin de la posterité ;
D'autres s'embarqueront sans crainte du naufrage ;
Mais toi voyant l'écueil sans quitter le rivage ,
Tu n'iras point esclave asservie à l'Amour ,
Sous le joug d'un Epoux t'engager sans retour ,
Ni d'un servile usage approuvant l'injustice ,
De tes biens , de ton cœur , lui faire un sacrifice ,
Abandonner ton ame à mille soins divers ,
Et toi-même à jamais former tes propres fers .
Ne t' imagine pas que l'ardeur de médire
Arme aujourd'hui ma main des traits de la Sa-
tire ,
Ni que par un Censeur le beau Sexe outragé
Ait besoin de mes Vers pour en être vangé .

Ce Sexe plain d'attraits sans secours & sans
armes ,

Peut assez se défendre avec ses propres charmes ,
Et les traits d'un Critique affoibli par les ans ,
Sont tombez de ses mains sans force & languis-
sans .

Mon esprit autrefois enchanté de ses Rimes ,
Lui contoit pour vertu ses Satiriques crimes ,
Et livroit avec joye à ses nobles fureurs ,
Un tas infortuné d'incipides Auteurs ;
Mais je n'ai pû souffrir qu'une idiscrete vaine
Le forçât , vieux Athlete , à rentrer dans l'Arè-
ne ,

Et que laissant en paix tant de mauvais écrits ,
Nouveau Predicateur il vint en cheveux gris ,
D'un esprit peu Chrétien blâmer de chastes flâ-
mes ,

Et par des Vers malins nous faire horreur des
Femmes ,

Si l'Hymen après soi traîne tant de dégoûts ,
On n'en doit imputer la faute qu'aux Epoux ?
Les Femmes sont toujours d'innocentes victimes ;
Que des loix d'interêts, que de fausses maximes,
Immolent lâchement à des Maris trompeurs ;
On ne s'informe plus ni du sang, ni des mœurs.

Crespin Roux , & Manceau , vient d'épouser
Julie ,

Il est du genre humain & l'opprobre & la lie ;
On trouveroit encore à quelque vieux pilier
Son dernier habit verd pendu chez le Fripier ,
Par ses concussions fatales à la France ,
Il a déjà vingt fois affronté la potence ,
Mais cent Vases d'argent parent ses longs Buf-
fets ,

Avec peine un Milan traverse ses guerets ,

Que faut-il d'avantage ? aujourd'hui la richesse,
Ne tient-elle pas lieu de vertu de Noblesse ?

Et pour faire un Epoux que voudroit-on de
plus,

Que dix Terres en Beauce, avec cent mille
écus.

Regarde, Dorilas, cet échapé d'Esope,
Qu'on ne peut discerner qu'avec un Microscope,
Dont le corps de travers & l'esprit plus mal fait
D'un Theriste à nos yeux retracent le portrait;
Que t'en semble, dis-moi ? Penses-tu qu'une
Fille,

Qui n'a veu cet Amant qu'à travers une grille,
Et qui depuis dix ans nourrie à Port-Royal,
A passé du Parloir dans le Lit Nuptial,
Puisse garder long-tems une forte tendresse,
En faveur d'un Mari d'une si rare espece:

Quand la Ville & la Cour presentent à ses yeux
Des flots d'adorateurs qui la meritoient mieux.
Mais je veux que du Ciel une heureuse influen-
ce,

Rassemble en ton Epoux, & merite & naissance,
Infortuné Joüeur, il perdra tous tes biens,
Qu'un Contrat malheureux confond avec les
siens:

Entrons dans ce Berlan, où s'arrête à la porte
De Laquais mal payez la maligne cohorte,
Voi les Cornets en l'air jetez avec transport,
Qu'on veut rendre garans des caprices du sort:
Voi ces pâles Joüeurs, qui plains d'extravagan-
ce,

D'un destin insolent affrontent l'inconstance,
Et sur trois Dez maudits, lisent l'Arrêt fatal
Qui les condamne enfin d'aler à l'Hôpital.
Penetrons plus avant; voi cette Table ronde,

Autel que l'avarice éleva dans le monde ,
 Où tous ces forcenez semblent avoir fait vœu
 De se sacrifier au noir Démon du Jeu.
 Voi-tu sur cette Carte un Contrat disparoître ,
 Sur cette autre , un Château prêt à changer de
 Maître ;
 Quel soudain desespoir saisit ce malheureux ,
 Que vient d'assassiner un coupe-gorge affreux ?
 Mais fuyons ! sous ses pieds tous les Parquets
 gemissent ,
 De sermens tous nouveaux les Plafons retentif-
 sent ,
 Et par le sort cruel d'une fatale nuit ,
 Je vois enfin Galet à l'Aumône réduit.
 Sa femme cependant de cent frayeurs atteinte ,
 Boit chez elle à longs-traits & le fiel & l'absin-
 the ,
 Ou traînant après soi d'infortunez enfans ,
 Va chercher un azile auprès de ses parens.
 Harpagon est atteint de toute autre folie ,
 Le Ciel l'avantagea d'une femme accomplie ,
 Il reçût pour sa dot plus d'écus à la fois ,
 Qu'un Balancier n'en peut reformer en six mois.
 Sa femme se flatoit de la douce esperance ,
 De voir fleurir chez elle une heureuse abondan-
 ce ;
 Elle croyoit au moins que deux ou trois amis
 Pourroient soir & matin à sa Table être admis.
 Mais Harpagon aride , & presque Diaphane ,
 Par les jeûnes cruels auxquels il se condamne ,
 Ne reçoit point d'amis aux dépens de son
 pain ;
 Tout se ressent chez lui des langueurs de la
 faim ,
 Si pour fournir aux fraiz d'un habit nécessaire ,

Sa femme lui demande une somme legere ;
 Son visage soudain prend une autre couleur ,
 Ses Valets sont en butte à sa mauvaise humeur ;
 L'avarice bien-tôt au teint livide & blême ,
 Sur son coffre de fer va s'asseoir elle-même.
 Pour ne le point ouvrir il abonde en raisons ;
 Ses Hôtes sans payer ont vuïdé ses maisons ,
 D'un vent venu du Nord la maligne influan-

ce ,

A moissonné ses fruits avec son esperance ,
 Ou de fougueux torrens inondant ses vallons
 Ont noyé sans pitié l'honneur de ses Sillons.
 Ainsi toujours retif , rien ne fléchit son

ame ,

Pour avoir un habit , il faudra que sa femme
 Attende que la mort le mettant au cercueil ,
 Lui fasse enfin porter un salutaire deuil.

Mais pourquoi , diras-tu , cette injuste que-
 relle ;

Les Epoux sont-ils faits sur le même modèle ?

Alcippe n'est-il pas exempt de ces défauts ,

Que tu viens de tracer dans tes piquans Ta-
 bleaux ?

D'accord , il est bien fait , genereux , noble &
 sage ,

Mais à se ruïner son propre honneur l'engage.

Si-tôt que la victoire un Laurier à la main ,

Apellera L O U I S sur les Rives du Rhin ;

Que des Zephirs nouveaux les secondes halai-
 nes ,

Feront verdier nos Bois & refleurir nos Plai-
 nes.

Ces Mulets importuns bizarrement ornez ,

Et d'un Airain bruyant par tout environnez ,

Sous des Tapis brodez se suivant à la file ,

A pas majestueux traverseront la Ville.
 Tout le Peuple attentif au bruit de ces Mulets,
 Verra passer au loin, Surtout, Fourgons, Va-
 lets,
 Chevaux de main fringans insultant à la
 Terre,
 Pompe digne en effet des enfans de la Guerre !
 Mais pour donner l'essor à ce noble embar-
 ras,
 Combien chez le Notaire a-t'il fait de Con-
 trats ?
 Les Joyaux de sa femme ont été mis en gage,
 D'un somptueux Buffet le pompeux étalage,
 Que du débris commun il n'a pu garantir,
 Rentre chez le Marchand d'où l'on l'a vu
 sortir.
 Pour assembler un fonds de deux mille pistoles,
 Combien nouveau Protée a-t'il joué de ro-
 les,
 Combien a-t'il fait voir que le plus fier Guer-
 rier
 Est bien humble aujourd'hui devant un Usurier ;
 Il part enfin & mene avec lui l'abondance,
 Tout le Camp se ressent de sa noble dépense ;
 Des Cuisiniers fameux pour lui fournir des mets,
 Épuisent chaque jour les Mers & les Forêts.
 Que fait sa femme alors ? dans le fonds d'un
 Village
 Elle va sans argent deplorer son veuvage,
 Dans ses Jardins deserts promener sa douleur,
 Et des Champs paresseux exciter la lenteur.
 On voit six mois après tout ce train magnifi-
 que
 Réduit à la moitié, revenir foible, Ethique :
 On voit sur les chemins l'équipage en lant-
 beaux ;

Des Mulets décharnez, des ombres de Che-
vaux,

Qui dans ce triste état n'osant presque paroître,
S'en vont droit au Marché chercher un nouveau
Maître.

Cependant au Printems il faut recommencer,
Il faut sur nouveaux frais, emprunter, dé-
penser,

Mais nous verrons bien-tôt une Liste cruelle
Du trepas de l'Epoux apporter la nouvelle,
Et pour payer enfin de tristes creanciers,
Il ne laisse après lui qu'un tas de vains Lauriers:
Il est d'autres Maris, volages, infidelles,
Fatigans Damerets, Tirans nés des Ruelles,
Qu'on voit malgré l'hymen & ses sacrez flam-
beaux,

S'enroller chaque jour sous de nouveaux Dra-
peaux:

Qui d'un cœur plein de feu à leur devoir con-
traires,

Encensent follement des beautez étrangères;
Le soin toujourn pressant de leurs galans exploits
En vingt lieux differens les appelle à la fois.

Agathon dans Paris court à bride abatuë;

Malheur à qui pour lors est à pied dans la ruë;

D'un & d'autre côté ses chevaux bondissans

D'un deluge de bouë inondent les passans.

Tout fuit aux environs, chacun cherche un azile;

Avec plus de vitesse il traverse la Ville,

Que ces Courriers poudreux que l'on vit les
premiers

Du combat de Nervinde apporter les Lauriers,

Et qui de la Victoire emprunterent les aïles,

Pour en donner au Roy les premieres nouve-
les.

De cet empressement le sujet inconnu
 Quel est il en effet ; & quoy l'ignore-tu ?
 Il va , fada Amoureux , de Theatre en Theatre ;
 Exposer un habit dont il est idolâtre ;
 Dans le même moment on le trouve au Cours,
 Hors la file , au grand trot ; il y fait plusieurs
 tours ;

Tout hors d'haleine enfin il entre aux Tuileries ;
 Cherchant par tout matiere à ses galanteries ;
 Il reçoit tous les jours mille tendres billets ,
 Ses bras sont jusqu'au coude entourez de por-
 traits ,

On voit briller dans l'or , des blondes & des
 brunes ,

Qu'il porte pour garans de ses bornes fortunes ;
 Aux yeux de son Epouse il en fait vanité ;
 Il prétend qu'en dépit des loix de l'équité ,
 Sa femme lui conserve un amour éternelle ,
 Tandis qu'il aime ailleurs & court de belle en
 belle.

D'autres Amours encor..... mais non , d'un tel
 discours

Il ne m'est pas permis de prolonger le cours ,
 Ma plume se refuse à ma timide veine ,
 Eût-on crû que le Tybre eût coulé dans la Seine,
 Et qu'il eût corrompû les mœurs de nos François,
 Pour consoler le Rhin de leurs fameux Exploits.
 Je voudrois bien , Eudoxe , abregeant la ma-
 tiere ,

Calmer ici ma bile , & finir ma carrière ,
 Mais puis-je supprimer le portrait d'un Epoux ,
 Qui sans cesse agité de mouvemens jaloux ,
 Et paré des dehors d'une tendresse vaine ,
 Aime , mais d'un amour qui ressemble à la
 haine.

Alidor vient ici s'offrir à mon pinceau ;
Il est de sa Moitié l'amant & le bourreau ,
Par tout il la poursuit , sans cesse il la querelle ,
Il ne peut la quitter ni demeurer près d'elle.
L'erreur au double front , le devorant ennuy ,
Les funestes soupçons volent au tour de lui ;
Un geste indifferant , un regard sans étude ,
va de son cœur jaloux aigrir l'inquiétude ,
Sans cesse il se consume en projets superflus ,
Il voit , il entend tout , il en croit encor plus ;
Il est malgré ses soins & ses constantes veilles ,
Aveugle avec cent yeux , sourd avec cent oreil-
les.

Chaque objet de son cœur vient arracher la
paix ,

Marbres , Bronzes , Tableaux , Portiers , Co-
chers , Laquais ,

Ceux même qu'aux Deserts de l'ardente Guy-
née

Le Solt il a couverts d'une peau bazanée ,
Tout lui paroît amant fatal à son honneur ,
Il craint des heritiers de plus d'une couleur.

Qu'un folâtre Zephir avec trop de licence ,
Des cheveux de sa femme ait détruit l'ordon-
nance ;

Sa main s'arme aussi-tôt du fer & du pøison ,

D'un pretendu Rival il veut tirer raison ;

Si la crainte des Loix suspend sa frenesie ,

Pour l'immoler cent fois il lui laisse la vie ,

Dans quelque affreux Château retraite des hi-
bous ,

Dont quelque jour peut-être il deviendra ja-
loux ,

Il la traîne en exil comme une criminelle ,

Et pour la tourmenter il s'enferme avec elle.

Dans ce sauvage lieu des vivans ignoré ,
 D'un fossé large & creux , doublement entouré ,
 Cette triste victime affligée , éperdue ,
 Sur ces funestes bords croit estre descendue ,
 Lorsque la Parque enfin répondant à ses vœux ,
 Vient terminer le cours de ses jours malheu-
 reux ,

Nomme-moi si tu peux quelque mari sans vice ,
 Ma Muse est toute prête à lui rendre justice ,
 Sera-ce Licidas qui met avec éclat
 Sa Femme en un Couvent par Arrêt du Senat ?
 Et qui trois mois après devenu doux & sage ,
 Celebre en un Parloir un second mariage .
 Sera-ce Lyfimon qui toujours entêté ,
 Convoque avec grand bruit toute la Faculté ?
 Et sur son sort douteux consultant Hipocrate ,
 Fait qu'aux yeux du public son deshonneur
 eclate .

Quel Champ ! si je parlois d'un Epoux furieux ,
 Qui profanant sans cesse un chef- d'œuvre des
 Dieux ,

Ose dans les transports de sa rage cruelle ,
 Porter sur son Epouse une main criminelle .
 Mais je te veux encor ébaucher un Tableau ,
 Remontons sur la Seine , ouvre-moi ce rideau ,
 Dieu que vois-je en dépit d'une épaisse fumée ,
 Que répand dans les airs mainte pipe enflâmée ,
 Parmi de flots de vin en tous lieux répandu
 J'aperçois Trasimon sur le ventre étendu ,
 Qui tout pâle & défait rejette sous la table
 Les rebuts odieux d'un repas qui l'acable ,
 Il fait pour se lever des efforts violens ,
 La terre se dérobe à ses pas chancelans ,
 De mortelles vapeurs sa tête encore pleine ,
 Sous de honteux débris de nouveau le rentraîne ;

Il retombe , & bien-tôt l'aurore en ce réduit
 Viendra nous découvrir les excez de la nuit ,
 Bien-tôt avec le jour nous alons voir paroître ,
 Quatre insolens Laquais aussi sou's que leur
 Maître ;

Qui charmez dans leur cœur de ce honteux fra-
 cas ;

Prés de sa femme au lit le portent sous les bras ,
 Quel charme , quel plaisir , pour cette triste
 Femme ,

De se voir le témoin de ce spectacle infame ,
 De sentir des vapeurs de vin & de tabac

Qu'exhale à ses côtez un perfide estomach ,
 Tu fremis ? toutefois dans le siecle où nous som-
 mes ,

Chere Eudoxe , voilà comme sont faits les hom-
 mes.

Quel merite après tout , quels Titres souve-
 rains ,

Rendent donc les Maris & si fiers & si vains ,
 Osent-ils se flater qu'un contract authentique
 Leur donne sur les cœurs un pouvoir tyrannique ;
 Pensent-ils que brutaux , peu complaisans , fa-
 cheux ,

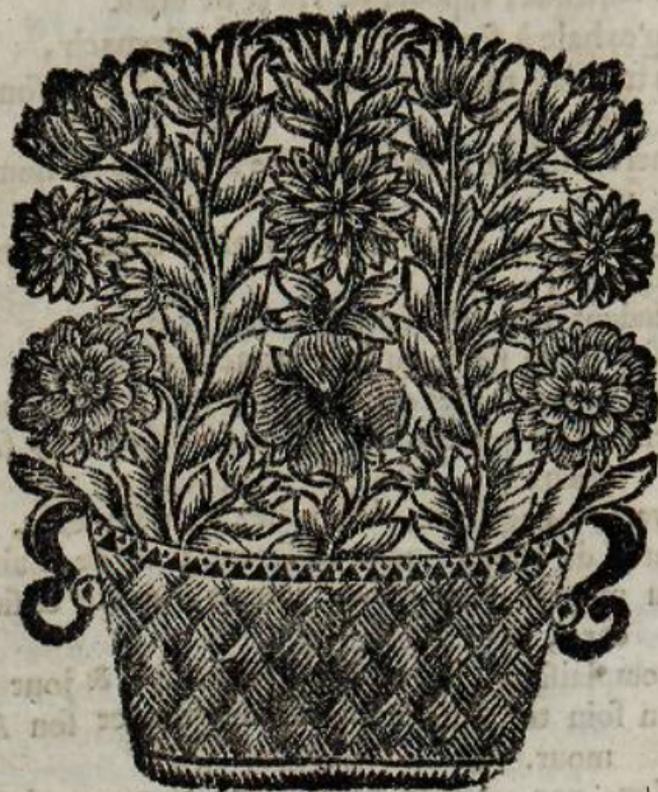
Avares , negligez , débauchez , ombrageux ,
 Parez du nom d'Epoux ils seront seurs de plaïre
 Au mépris d'un Amant sou'mis , tendre & sin-
 cere ,

Complaisant , liberal , qui se fait nuit & jour
 Un soin tou'jours nouveau de prouver son A-
 mour.

Non, non, c'est se flater d'une erreur condam-
 nable ,

Et pour se faire aimer il faut se rendre aimable.
 Après tous ces Portraits bien ou mal ébauchez ,

Et tant d'autres encor que je n'ai pas touchez ;
Iras-tu me traitant d'ennuyeux pedagogue ,
Des martyres d'Hymen grossir le catalogue.
Non , dans un plein repos arrête ton destin.
C'est le premier des biens de vivre sans chagrin ;
Si dans des Vers piquans Juvenal en furie ,
A fait passer pour fou celui qui se marie ;
D'un esprit plus sensé concluons aujourd'huy
Que celle qui l'épouse est plus fole que luy.





DISCOURS

SUR

LA SATIRE.



QUAND je donnai la première fois mes Satires au public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impression de mon Livre a excité sur le Parnasse. Je sçavois que la Nation des Poëtes, & sur tout des mauvais Poëtes, est une Nation farouche qui prend feu très-aîsément, & que ces Esprits avides de loüange ne digèroient pas facilement une raillerie quelque douce qu'elle pût être. Aussi, oserai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait semez de ma personne j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances, au déplaisir d'un Auteur irrité, qui se voyoit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un Poëte, je veux dire par ses Ouvrages.

Mais j'avouë, que j'ai esté un peu surpris du chagrin bizarre de certains Auteurs, qui au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse, dont ils pouvoient être spectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti, & s'affliger avec les Ridicules, que de se réjouir avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé la Satire precedente, où je pense avoir montré assez clairement, que sans blesser l'Etat ni sa conscience, on peut trouver de méchans vers, méchans, & s'enuier de plein droit à la lecture d'un sot Livre. Mais puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï & sans exemple, & que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes; il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, & leur faire voir, qu'en comparaison de tous mes Confreres les Satiriques j'ai été un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius Satirique premier du nom; quelle liberté, ou plutôt quelle licence, ne s'est-il pas donnée dans ses Ouvrages? Ce n'étoit pas seulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit: c'étoit des gens de la premiere qualité de Rome: c'étoit des personnes consulaires. Cependant Scipion & Lælius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé rieur qu'il étoit indigne de leur amitié, & vrai-semblablement dans les occasions ils ne lui refuserent pas leurs conseils sur ses écrits non plus qu'à Terence: ils ne s'aviserent point de prendre le parti de Lupus & de Metellus, qu'il avoit jüiez dans ses Satires, & ils ne creurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la Republique.

*Num Lælius, aut qui
Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi, aut læso doluere Metellos
Famosisve Lupo cooperto versibus?*

En éfet Lucilius n'épargnoit ni petits, ni grands, & souvent des Nobles & des Patriciens, il descendoit jusqu'à la lie du peuple.

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une République où ces sortes de libertez peuvent être permises. Voïons donc Horace qui vivoit sous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre tems. Qui ne nomme-t'il point dans ses Satires? & Fabius le grand causeur, & Tigellius le fantasque, & Nasidienus le ridicule, & Tanais le châté & tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposez. O la belle réponse, comme si ceux qu'il attaque, n'étoient pas des gens connus d'ailleurs: comme si l'on ne sçavoit pas que Fabius étoit un Chevalier Romain qui avoit composé un Livre de Droit: que Tigellius fut en son tems un Musicien cheri d'Auguste: que Nasidienus Rufus étoit un ridicule celebre dans Rome: que Tanais étoit un affranchi de Mecenas. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte, n'ayent pas fort leu les Anciens, & ne soient pas fort instruits des affaires de la Cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeller ses gens par leur nom: il a si peur qu'on ne les méconnoisse,

qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Lucus Preteur de Fondi :

*Fundos Aufidio Lusco Prætoꝛe libenter
Linquimus, insani ridentes præmia Scribæ,
Pretextam & latum clavum, &c.*

Nous abandonnâmes, dit-il, avec joye le Bourg de Fondi, dont étoit Preteur un certain Aufidius Luscus: mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce Preteur, au paravant Commis qui faisoit le Sénateur & l'homme de qualité. Peut-on désigner un homme plus précisément, & les circonstances seules ne suffisoient-elles pas pour le faire reconnoître? On me dira peut-être, qu'Aufidius étoit mort alors: Mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis comment mes Censeurs répondront-ils à cet autre passage?

*Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona,
dumque
Distingit Rheni luteum caput: hæc ego ludo.*

Pendant, dit Horace, que ce Poëte enflé d'Alpinus égorge Memnon dans son Poëme, & s'embourbe dans la description du Rhin, je me jûie en ces Satires. Alpinus vivoit donc du tems qu'Horace se jûoit en ces Satires; & si Alpinus en cet endroit, est un nom supposé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître? Horace, dira-t'on vivoit sous le regne du plus doux de tous les Empereurs: Mais vivons-nous sous un regne moins doux? Et veut-on qu'un Prince

qui a tant de qualitez communes avec Auguste, soit moins degouté que lui des méchans Livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse qui écrivoit sous le regne de Neron. Il ne raille pas simplement les Ouvrages des Poëtes de son tems : il attaque les vers de Neron même. Car enfin tout le monde sçait & toute la Cour de Neron le sçavoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, &c dont Perse fait une raillerie si amere dans sa premiere Satire, étoient des vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il étoit, ait fait punir Perse ; & ce Tiran ennemi de la raison, & amoureux, comme on sçait, de ses Ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, & ne crût pas que l'Empereur, en cette occasion deût prendre les interêts du Poëte.

Pour Juvenal qui florissoit sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands Seigneurs de son siecle. Il se contente de repandre l'amertume de ses Satires sur ceux du regne precedent : mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de son siecle. A peine est-il entré en matiere, que le voila en mauvaise humeur contre tous les Ecrivains de son tems. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre & la *Theside* de Codrus, & l'*Oreste* de celui-ci, & le *Telephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit d'ailleurs, qui recitoient leurs vers au mois d'August, & *Augusto recitantes mensè Poëtas*. Tant il est vrai que le droit de blâmer les Auteurs est un droit ancien, passé en coûtume parmi tous les Satiriques, & souffert dans tous

les siècles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes ; Regnier qui est presque nôtre seul Poëte Satirique a été véritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet ce celebre jôieur qui assignoit ses Creanciers sur sept & quatorze, & du fleur de Provins, qui avoit changé son balandran en manteau court, & du Cousin qui abandonnoit sa maison de peur de la reparer, & de Pierre du Puis & de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes Censeurs ? pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la République des Lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'est pas question de Satire, tourne d'un seul vers deux Poëtes de son tems en ridicules.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mævi

dit un Berger Satirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius & Mævius en cet endroit sont des noms supposez : puisque ce seroit donner un trop cruel dementi au docte Servius qui assure positivement le contraire. En un mot qu'ordonneront mes Censeurs de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discretion que Virgile ? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du celebre Neuf Germain, quoi qu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe, & par la nouveauté de sa Poësie ? Le banniront-ils du Parnasse, lui & tous les Poëtes de l'antiquité,

pour établir la seureté des Sots & des Ridicules ? Si cela est, je me consolerais aisément de mon exil : il y aura du plaisir à être relegué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces Messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion & Lælius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Neron : Mais eux qui sont si rigoureux envers les Critiques, d'où vient cette clemence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs ; je voi bien ce qui les afflige, ils ne veulent pas être détrompez : il leur fâche d'avoir admiré serieusement des Ouvrages, que mes Satires exposent à la risée de tout le monde, & de se voir condamnez à oublier dans leur vieillesse, ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvres de l'Art, Je les plains sans doute : mais quel remede ? Faudra-t'il, pour s'accommoder à leur goût particulier renoncer au sens commun ? Faudra-t'il applaudir indifferemment à toutes les impertinences qu'un Ridicule aura répanduës sur le papier ? & au lieu qu'en certains pais on condamnoit les méchans Poëtes à éfacer eux-mêmes leurs Ecrits avec la Langue, les Livres deviendront-ils desormais un azile inviolable où toutes sortes de sottise auront droit de Bourgeoisie, où l'on n'osera toucher sans prophanaion ? j'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet. Mais comme j'ai déjà traité de cette matiere, dans ma dernière Satire il est bon d'y renvoyer le Lecteur.



EPISTRE I.

AU ROI.

GRAND ROI, c'est vainement qu'abjurant la Satire,
Pour toi seul deormais j'avois fait
vœu d'écrire.

Dés que je prens la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arrête, insensé, que fais-tu ?
Où vas-tu t'embarquer ? regagne les rivages.
Cette mer où tu cours est celebre en naufrages.
Ce n'est pas que ma main comme un autre à ton
Char,

GRAND ROI, ne püst lier *Alexandre & Cesar* ;
Ne püst, sans se peiner, dans quelque Ode insipide,
T'exalter aux dépens & de *Mars & d'Alcide.*

Te livrer le *Bosphore* : & d'un vers incivil
Proposer au *Sultan* de te ceder le *Nil.*

Mais pour te bien louer, une raison severe

Me dit qu'il faut sortir de la route vulgaire :

Qu'après avoir joué tant d'Auteurs differens,

Phebus même auroit peur, s'il entroit sur les
rangs.

Que par des vers tout neufs, avoüez du Par-
nasse,

Il faut de mes dégoûts justifier l'audace ;

Et si ma Muse enfin n'est égale à mon Roi,

Que je preste aux Cotins des armes contre moi.

Est-ce là cet Auteur, l'effroi de la Pucele,

Qui devoit des bons vers nous tracer le modele,

Ce Censeur, diront-ils, qui nous reformoit tous ?

Quoi ? ce Critique affreux n'en sçait pas plus que
nous.

N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la
France,

Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis & Bi-
zance* ;

Sur les bords de *l'Euphrate* abattu le *Turban*,

Et coupé, pour rimer, les *Cedres du Liban* ?

De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,

Se revestir encor de nos phrases usées ?

Que répondrois-je alors ? Honteux & rebuté,

J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,

Et de mes tristes vers admirateur unique,

Plaindre en les relisant l'ignorance publique.

Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un Au-
teur,

Il est fâcheux, GRAND ROY, de se voir sans Lec-
teur,

Et d'aler du recit de ta gloire immortelle,

Habiller chez Francoeur * le sucre & la canelle.

Ainsi craignant toujours un funeste accident,

J'imite de Conrart le silence prudent :

Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carriere,

Et regarde le champ, assis sur la barriere.

* *Fameux Epicier.*

Malgré moi toutefois, un mouvement secret
Vient flater mon esprit qui se tait à regret.

Quoi? dis-je, tout chagrin, dans ma verve infér-
tile,

Des vertus de mon Roi spectateur inutile,
Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à se glacer;
Dans un si beau projet, si ma Muse rebelle
N'ose le suivre aux champs de l'Isle & de Bru-
xelle;

Sans le chercher aux bords de l'Escaut & du
Rhein,

La Paix l'offre à mes yeux plus calme & plus se-
rein.

Oùi, GRAND ROI, laissons-là les sieges, les
batailles.

Qu'un autre aille en rimant renverser des mu-
railles;

Et souvent sur tes pas marchant sans ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussière & de feu.
A quoi bon d'une Muse au carnage animée,
Echauffer ta valeur déjà trop allumée?

Jouïssons à loisir du fruit de tes bien-faits,
Et ne nous laissons point des douceurs de la Paix.

Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prests à quitter le rivage?

Disoit au Roi Pyrrhus un sage confident,
Conseiller tres-sensé d'un Roi tres-imprudent.

Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'a-
pelle,

Quoi faire? L'assiéger. L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous:

Mais Rome prise enfin, Seigneur, où courons-
nous?

Du reste des Latins la conquête est facile.

Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout ? La Sicile

De là nous tend les bras , & bien-tôt sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.

En demeurez-vous là ? Dès que nous l'aurons prise ,

Il ne faut qu'un bon vent & Carthage est conquise.

Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
Je vous entens , Seigneur , nous alons tout domter.

Nous alons traverser les sables de Libye ,

Affervir en passant l'Egypte , l'Arabie ,

Courir delà le Gange en de nouveaux pais ,

Faire trembler le Scythe aux bords du Tanais ;

Et ranger sous nos lois tout ce vaste Hemisphere.

Mais de retour enfin , que pretendez-vous faire ?

Alors , cher Cineas , victorieux , contens ,

Nous pourrons rire à l'aise , & prendre du bon tems.

Hé , Seigneur , dès ce jour , sans sortir de l'Epire ,

Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?

Le conseil étoit sage & facile à goûter.

Pyrrhus vivoit heureux , s'il eust pû l'écouter : }

Mais à l'ambition d'opposer la prudence ,

C'est aux Prelats de Cour prêcher la residence.

Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi ,

Aprouvé un Faineant sur le thrône endormi.

Mais quelques vains lauriers que promette la guerre ,

On peut être Heros sans ravager la terre.

Il est plus d'une gloire. En vain aux Conquerans

L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs ;

Entre les grands Heros ce sont les plus vulgaires.

Chaque siècle est fécond en heureux teméraires,
Chaque climat produit des favoris de Mars.

La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars,

On a vû mille fois des fanges Meotides

Sortir des Conquerans, Goths, Vandales, Ge-
pides.

Mais un Roi vraiment Roi, qui sage en ses pro-
jets,

Sçache en un calme heureux maintenir ses Su-
jets,

Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,

Il faut pour le trouver courir toute l'Histoire.

La terre conte peu de ces Rois bienfaisans.

Le Ciel à les former se prepare long-tems,

Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée

Vid renaistre les jours de Saturne & de Rhée :

Qui rendit de son joug l'Univers amoureux :

Qu'on n'ala jamais voir sans revenir heureux.

Qui soupiroit le soir, si sa Main fortunée

N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.

Le cours ne fut pas long d'un Empire si doux.

Mais où cherche - je ailleurs ce qu'on trouve
chez nous ?

GRAND ROI, sans recourir aux histoires anti-
ques,

Ne r'avons-nous pas vû dans les plaines Belgi-
ques,

Quand l'ennemi vaincu de s'ertant ses remparts,

Au devant de ton joug couroit de toutes parts,

Toi-même te borner au fort de ta victoire,

Et chercher dans la paix une plus juste gloire ?

Ce sont là les exploits que tu dois avouer :

Et c'est par là, GRAND ROI, que je te veux
louer.

Assez d'autres, sans moi, d'un stile moins ti-
mide,

Suivront

Suivront au champ de Mars ton courage rapide ;
Iront de ta valeur effrayer l'univers ,
Et camper devant Dole au milieu des hyvers :
Pour moi , loin des combats , sur un ton moins
terrible ,

Je dirai les exploits de ton regne paisible.
Je peindray les plaisirs en foule renaissans :
Les oppresseurs du peuple à leur tour gemissans ;
On verra par quels soins ta sage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main reformez ,
La licence & l'orgueil en tous lieux reprimez ;
Du débris des Traitans ton épargne grossie ,
Des subsides affreux la rigueur adoucie ,
Le Soldat dans la paix sage & laborieux ,
Nos Artisans grossiers rendus industrieux ;
Et nos voisins frustrez de ces tributs serviles ;
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens ,
Du loisir d'un Heros nobles amusemens.
J'entends déjà fremir les deux mers étonnées ;
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.
Déjà de tous côtez la chicane aux abois
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois.
O que ta main par là va sauver de pupilles !
Que de scævans plaideurs desormais inutiles ?
Qui ne sent point l'effet de tes soins genereux ?
L'Univers sous ton regne a-t'il des malheureux ?
Est-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourse ,
Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend sa source ,

Dont la triste indigence ose encore approcher ,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher

C'est par toi qu'on va voir les Muses enrichies ;

De leur longue disette à jamais affranchies.

GRAND ROI, poursui toujours assure leur repos.

Sans elles un Heros n'est pas long-tems Heros.

Bien-tôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre
noire,

Enveloppe avec lui son nom & son histoire.

En vain pour s'exemter de l'oubli du cercueil,

Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil.

En vain malgré les vents aux bords de l'Hesperie,

Enée enfin porta ses Dieux & sa patrie.

Sans le secours des vers, leurs noms tant publicz,

Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.

Non, à quelques hauts faits que ton destin t'a-
pelle?

Sans le secours soigneux d'une Muse fidelle,

Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts.

Apollon te la doit : ouvre-lui tes tresors.

En Poètes fameux rends nos climats fertiles.

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.

Que d'illustres témoins de ta vaste bonté,

Vont pour toi déposer à la posterité !

Pour moi, qui sur ton nom déjà brûlant d'écrire

Sens au bout de ma plume expirer la Saïre,

Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.

Toutefois, si quelqu'un de mes foibles écrits

Des ans injurieux peut éviter l'outrage,

Peut-être pour ta gloire aura-t'il son usage :

Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs

Seront à peine créus sur la foi des Auteurs ;

Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,

On dira quelque jour, pour les rendre croyables :

B** qui dans ses vers pleins de sincerité

Jadis à tout son siecle a dit la verité ;

Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire,

A pourtant de ce Roi parlé comme l'Histoire,



EPISTRE II.

A MONSIEUR L'ABBE'
DES ROCHES.

A QUOI bon réveiller mes Muses endor-
mies,

Pour tracer aux Auteurs des regles ennemies ?
Penses tu qu'aucun d'eux veuille subir mes loix,
Ni suivre une raison qui parle par ma voix ?
O le plaisant Docteur, qui sur les pas d'Horace,
Vient prescher, diront-ils, la reforme au Parnasse!
Nos écrits sont mauvais, les siens valent-ils
mieux ?

J'entens déjà d'ici L * * * furieux

Qui m'appelle au combat, sans prendre un plus
long terme.

De l'encre, du papier, dit-il : qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux plus aisé dans ses vers
Aura plutôt rempli la page & le revers ?

Moi donc qui suis peu fait à ce genre d'escrime ;
Je le laisse tout seul verser rime sur rime,
Et souvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.

Mais toi qui ne crains point qu'un Rimeur te
noircisse,

Que fais-tu cependant seul en ton Benefice ?

Attens-tu qu'un Fermier payant quoi qu'un peu
tard ,

De ton bien , pour le moins , daigne te faire
part ?

Vas-tu, grand défenseur des droits de ton Eglise,
De tes Moines mutins reprimer l'entreprise ?

Croi-moi , dût Aufanet t'assurer du succès ,

Abbé , n'entreprends point même un juste procès.

N'imité point ces fous dont la sottise avarice

Va de ses revenus engraisser la Justice ,

Qui toujours assignans , & toujours assignez ,

Souvent demeurent gueux de vingt procez gag-
nez.

Soutenons bien nos droits : Sot est celui qui
donne.

C'est ainsi devers Caën que tout Normand rai-
sonne.

Ce sont là les leçons dont un pere Manceau

Instruit son fils novice au sortir du berceau.

Mais pour toi qui nourri bien en deçà de l'Oise ,

As succé la vertu Picarde & Champenoise ,

Non , non , tu n'iras point , ardent Beneficier ,

Faire entroüer pour toi Corbin ni le Mazier.

Toutefois , si jamais quelque ardeur bilieuse

Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse ;

Consulte-moi d'abord ; & pour la reprimer ,

Retiens bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour , dit un Auteur , n'importe en quel
chapitre ,

Deux Voyageurs à jeun rencontrèrent une huif-
tre.

Tous deux la contestoient , lors que dans leur
chemin

La Justice passa , la balance à la main.

Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.

Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.

La Justice pesant ce droit litigieux,
Demande l'huiſtre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux,

Et par ce bel arreſt terminant la bataille :

Tenez voilà, dit-elle, à chacun une écaille.

Des ſottises d'autrui nous vivons au Palais :

Messieurs, l'huiſtre étoit bonne. Adieu. Vivez
en paix.





EPISTRE III.

A MONSIEUR

ARNAUD.

O U I, sans peine, au travers des sophismes
de Claude,
Arnaud, des Novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur desfile les yeux?
Si toujours dans leur ame une pudeur rebelle,
Prêts d'embrasser l'Eglise, au Presche les rappelle?
Non, ne croi pas que Claude habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu le sçais frapper:
Mais un Demon l'arrête, & quand ta voix l'attire,
Lui dit: Si tu te rends, sçais-tu ce qu'on va dire?
Dans son heureux retour lui montre un faux mal-
heur,
Lui peint de Charenton l'heretique douleur,
Et balançant Dieu même en son ame flottante,
Fait mourir dans son cœur la verité naissante.
Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnaud, c'est la honte du
bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,

Asservit nos esprits sous un joug rigoureux ,
 Et nous rend l'un de l'autre esclave malheureux.
 Par elle la vertu devient lâche & timide.
 Vois-tu ce Libertin en public intrepide ,
 Qui prêche contre un Dieu que dans son ame il
 croit :

Il iroit embrasser la verité qu'il voit :
 Mais de ses faux amis il craint la raillerie ,
 Et ne brave ainsi Dieu que par poltronerie.

C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
 Des jugemens d'autrui nous tremblons follement,
 Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices ,
 Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos
 vices.

Miserables jouëts de nôtre vanité !
 Faisons au moins l'aveu de nôtre infirmité.
 A quoi bon, quand la fièvre en nos arteres brûle,
 Faire de nôtre mal un secret ridicule ?
 Le feu sort de vos yeux petillans & troublez ,
 Vôtre pouls inégal marche à pas redoublez :
 Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige ?
 Qu'avez-vous ? Je n'ay rien. Mais... Je n'ay rien
 vous dis-je.

Répondra ce malade à se taire obstiné.
 Mais cependant voilà tout son corps cangrené ,
 Et la fièvre demain se rendant la plus forte ,
 Un benitier aux pieds , va l'étendre à la porte.
 Prévenons sagement un si juste malheur.
 Le jour fatal est proche & vient comme un vo-
 leur.

Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne ,
 Profitons de l'instant que de grace il nous donne ;
 Hâtons-nous ; le tems fuit, & nous traîne avec soi.
 Le moment où je parle est déjà loin de moi.
 Mais quoi ? toujours la honte en esclaves nous
 lie.

Oùï, c'est toi qui nous pers, ridicule folie.
 C'est toi qui fis tomber le premier malheureux,
 Le jour que d'un faux bien sottement amoureux,
 Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,
 Au Demon par pudeur il vendit la Nature.
 Helas ! avant ce jour qui perdit ses Neveux,
 Tous les plaisirs couroient au devant de ses vœux.
 La faim aux animaux ne faisoit point la guerre.
 Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la
 terre.

N'attendoit point qu'un bœuf pressé de l'éguillon
 Traçât à pas tardifs un penible fillon.
 La vigne offroit par tout des grapes toujours
 pleines.
 Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les
 plaines.

Mais dès ce jour Adam déchû de son état,
 D'un tribut de douleurs paya son attentat.
 Il fallut qu'au travail son corps rendu docile
 Forçât la terre avare à devenir fertile.
 Le chardon importun herissa les guerets ;
 Le serpent venimeux rampa dans les forêts :
 La canicule en feu desola les campagnes :
 L'Aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
 Alors pour se couvrir durant l'âpre saison,
 Il falut aux brebis dérober leur toison.
 La peste en même-tems, la guerre & la famine,
 Des malheureux humains jurèrent la ruine :
 Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,
 Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.
 De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.
 L'Avare des premiers en proye à ses caprices,
 Dans un infame gain mettant l'honnêteté,
 Pour toute honte alors compta la pauvreté.
 L'honneur & la vertu n'osèrent plus paroître.

La piété chercha les deserts & le Cloître.
Depuis on n'a point vû de cœur si détaché
Qui par quelque lien ne tint à ce peché.
Triste & funeste effet du premier de nos crimes !
Moi-même, Arnaud, ici qui te prêche en ces ri-
mes ;

Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu ,
En vain j'arme contr'elle une foible vertu :
Ainsi toujours douteux , chancelant & volage ,
A peine du limon où le vice m'engage ,
J'arrache un pié timide , & sors en m'agitant
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'instant.
Car si, comme aujourd'hui quelque rayon de zele
Allumé dans mon cœur une clarté nouvelle ,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer ,
D'un geste , d'un regard je me sens alarmer ;
Et même sur ces vers que je te viens d'écrire ,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.





EPISTRE IV. AU ROI.

EN vain, pour te louer, ma Muse toujours
 prête,
 Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête :
 Ce pais, où cent murs n'ont pû te résister,
 GRAND ROI, n'est pas en vers si facile à domter.
 Des Villes que tu prens, les noms durs & barbares
 N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres.
 On a beau s'exciter : il faut depuis l'Issel,
 Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.
 Oüü, par tout de son nom chaque place munie,
 Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
 Et qui peut sans fremir aborder Vvoerden ?
 Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden ?
 Quelle Muse à rimer en tous lieux disposée
 Oseroit approcher des bords de Zuiderzée ?
 Comment en vers heureux assieger Doësbourg,
 Zutphen, Vvaginghen, Hardervic, Knotzen-
 bourg ?
 Il n'est Fort entre ceux que tu prens par centaines,
 Qui ne puisse arrêter un Rimeur six semaines :
 Et par tout sur le Vvhal, ainsi que sur le Leck,
 Le vers est en déroute, & le Poëte à sec.
 Encor, si tes exploits moins grands & moins
 rapides,

Laissoient prendre courage à nos Muses timides ;
 Peut-être avec le tems , à force d'y rêver ,
 Par quelque coup de l'art nous pourrions nous
 sauver.

Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carrière ;
 Pegaze s'effarouche & recule en arriere ;
 Mon Apollon s'étonne , & Nimegue est à toy ,
 Que ma Muse est encore au camp devant Orsoy.
 Aujourd'hui toutefois mon zele m'encourage ;
 Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
 Le malheur sera grand , si nous nous y noyons.
 Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons,
 Car puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable ,
 Que la verité pure y ressemble à la fable ,
 De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer ,
 Venez donc , & sur tout gardez bien d'ennuyer.
 Vous sçavez des grands vers les disgraces tragi-
 ques :

Et souvent on ennuye en termes magnifiques.

Au pied du mont Adulle * entre mille roseaux,
 Le Rhin tranquille, & fier du progrès de ses eaux,
 Appuyé d'une main sur son urne penchante ,
 Dormoit au bruit flateur de son onde naissante.
 Lors qu'un cri tout à coup suivi de mille cris ,
 Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
 Il se trouble, il regarde , & par tout sur les rives,
 Il voit fuir à grands pas ses Najades craintives ,
 Qui toutes accourant vers leur humide Roi ,
 Par un recit affreux redoublent son effroi.
 Il apprend qu'un Heros conduit par la Victoire ,
 A de ses bord fameux flétri l'antique gloire.
 Que Rimberg & Vesel terrassez en deux jours
 D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.

* Montagne d'où le Rhin prend sa source.

Nous l'avons veu, dit l'une, affronter la tempête
 De cent foudres d'airain tournez contre sa tête.
 Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux
 Au prix de sa fureur sont tranquilles & doux.
 Il a de Jupiter la taille & le visage,
 Et depuis ce Romain, * dont l'insolent passage
 Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
 Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble & fremit à ces tristes nouvelles,
 Le feu sort à travers ses humides prunelles.
 C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux
 mois

Ait appris à couler sous de nouvelles loix.
 Et de mille remparts mon onde environnée
 De ces Fleuves sans nom suivra la destinée.
 Ah! perissent mes eaux! ou par d'illustres coups,
 Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.
 A ces mots essuyant sa barbe limoneuse,
 Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuse.
 Son front cicatricé rend son air furieux,
 Et l'ardeur du combat étincèle en ses yeux.
 En ce moment il part, & couvert d'une nuë
 Du fameux Fort de Skinq prend la route connue.
 Là contemplant son cours, il voit de toutes parts
 Ses pâles défenseurs par la frayeur épars,
 Il voit cet bataillons, qui loin de se défendre,
 Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
 Confus, il les aborde, & renforçant sa voix;
 Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
 Est-ce ainsi que vôtre ame aux perils aguerrie
 Soutient sur ces remparts l'honneur & la patrie?
 Vôtre Ennemi superbe, en cet instant fameux,

* Jules Cesar.

Du Rhin près de Tolhus fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?

Allez, vils Combattans, inutiles Soldats,
Laissez-là ces mousquets trop pesans pour vos
bras.

Et la faux à la main, parmi vos marecages,
Allez couper vos joncs, & presser vos laictages :
Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent cou-
vrir.

Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.

Ce discours d'un Guerrier que la colere enflâme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur ame ?

Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.

Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en per-
sonne

Déjà prest à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont * le premier dans les
flots

S'avance soutenu des regards du Heros.

Son coursier écumant sous son Maître intrepide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Revel le suit de près : sous ce Chef redouté
Marche des Cuirassiers l'escadron indompté.

Mais déjà devant eux une chaleur guerriere
Emporte loin du bord le bouillant l'Esdiguiere,**

Vivonne, Nantouillet, & Coëslin, & Salart :

Chacun d'eux au peril veut la premiere part.

Vendosme que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élançe.

La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.

* Monsieur le Comte de Guiche.

** Monsieur le Comte de Saux.

LOUIS les animant du feu de son courage ,
 Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
 Par ses soins cependant , trente legers vaisseaux
 D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
 Cent Guerriers s'y jettant signalent leur audace.
 Le Rhin le voit d'un œil qui porte la menace.
 Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
 Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
 Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;
 Et des coups redoublez tout le rivage fume.
 Déjà du plomb mortel plus d'un Brave est at-
 teint ,
 Sous les fougueux Coursiers l'onde écume & se
 plaint.

De tant de coups affreux la tempête orageuse
 Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse.
 Mais LOUIS d'un regard sçait bien-tôt la fixer.
 Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
 Bien-tôt avec Grammont courent Mars & Bellone.
 Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne.
 Quand pour nouvelle alarme à ces esprits glacez,
 Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont pas-
 sez :
 Condé dont le seul nom fait tomber les murail-
 les ,

Force les escadrons , & gagne les batailles :
 Enguien de son hymen le seul & digne fruit ,
 Par lui dès son enfance à la victoire instruit :
 L'Ennemi renversé fuit & gagne la plaine.
 Le Dieu lui-même cede au torrent qui l'entraîne,
 Et seul , desespéré , pleurant ses vains efforts
 Abandonne à LOUIS la victoire & ses bords.

Du Fleuve ainsi domté la dérouté éclatante [te:
 A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvan-
 Wurts l'espoir du pais , & l'appui de ses murs,
 Wurts.. ah quel nom, GRAND ROY ! quel Hector
 que ce Wurts !

Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles ,
 Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles !
 Bien-tôt on eut veu Skinq dans mes vers emporté
 De ses fameux remparts dementir la fierté.
 Bien-tôt... mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui
 m'ani me.

Finissons , il est tems : aussi-bien , si la rime
 Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim ,
 Je ne sçai pour sortir de porte qu'Hildesheim.

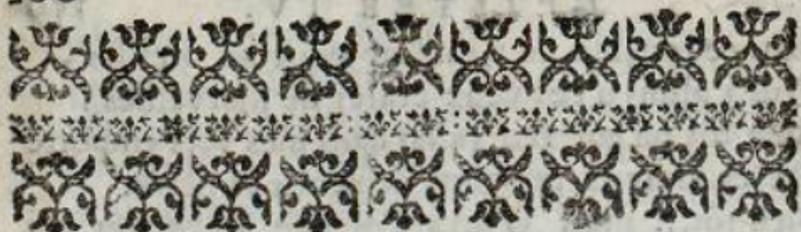
O ! que le Ciel soigneux de nôtre poésie ,
 GRAND ROI, ne nous fist-il plus voisins de l'Asie!
 Bien-tôt victorieux de cent peuples altiers ,
 Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
 Il n'est plaine en ces lieux si sèche & si sterile ,
 Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fer-
 tile.

Là plus d'un Bourg fameux par son antique nom
 Vient offrir à l'oreille un agreable son.

Quel plaisir ! de te suivre aux rives du Scaman-
 dre :

D'y trouver d'Ilion la poétique cendre :
 De juger , si les Grecs qui briserent ses tours ,
 Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours.
 Mais pourquoi sans raison desesperer ma veine ?
 Est-il dans l'Univers de plage si lointaine ,
 Où ta valeur , GRAND ROI , ne te puisse porter ,
 Et ne m'offre bien-tôt des exploits à chanter ?
 Non , non , ne faisons plus des plaintes inutiles ;
 Puis qu'ainsi dans deux mois tu prens quarante
 villes ;

Affuré des beaux vers dont ton bras me répond ,
 Je t'attens dans deux ans au bord de l'Hellepont.



EPISTRE V.

A MONSIEUR
DE GUILLERAGUES.

ESPRIT né pour la Cour , & maître en l'art
de plaïre ,
GUILLERAGUES , qui sçais & parler & te taïre ,
Appren-moi , si je dois ou me taïre ou parler.
Faut il dans la Satire encor me signaler ,
Et dans ce champ fecond en plaïsantes malices ,
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices ?
Jadis , non sans tumulte , on m'y vit éclater :
Quand mon esprit plus jeune & prompt à s'irriter
Aspiroit moins au nom de discret & de sage :
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon
visage.

Maintenant que le tems a meuri mes desirs ,
Que mon âge amoureux de plus sages plaïsirs,
Bien-tôt s'en va fraper à son neuvième lustre *
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
Que d'une égale ardeur mille Auteurs animés
Aiguïsent contre moi leurs traits envenimés :
Que tout jusqu'à Pinchesne & m'insulte & m'ac-
cable ;

* A la quarante & neuvième année.

Aujourd'hui vieux Lion je suis doux & traitable:
 Je n'arme point contre eux mes ongles émouffés.
 Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont
 passés.

Je ne sens plus l'aig'eur de ma bile première,
 Et laisse aux froids Rimeurs une libre carrière.

Ainsi donc Philosophe à la raison soumis,
 Mes défauts désormais, sont mes seuls ennemis.
 C'est l'erreur que je fuis: c'est la vertu que j'aime.
 Je songe à me connoître, & me cherche en moi-même.

C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
 Que l'astrolabe en main, un autre aille chercher
 Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe:
 Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe.
 Que Rohaut vainement sèche pour concevoir,
 Comment tout étant plein, tout à pû se mouvoir:
 Ou que Bernier compose & le sec & l'humide
 Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
 Pour moi sur cette mer, qu'ici-bas nous courons,
 Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons,
 A regler mes desirs, à prévenir l'orage,
 Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous:
 Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.

Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accom-
 pagne,

Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,
 En vain monte à cheval, pour tromper son ennui,
 Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
 Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?
 Possédé d'un ennui, qu'il ne scauroit domter,
 Il craint d'être à soi-même, & songe à s'éviter.

C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où naist l'Au-
 rore,

Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.

De nos propres malheurs Auteurs infortunés,
 Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés
 A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde?
 Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde
 Est ici, comme aux lieux où meurit le coco,
 Et se trouve à Paris, de même qu'à Cusco.*

On ne le tire point des veines du Potose.**

Qui vit content de rien possède toute chose.

Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins
 Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le
 moins.

O! que si cet hyver, un rhûme salutaire
 Guerissant de tous maux mon avare beau-pere
 Pouvoit bien confessé l'étendre en un cercueil.

Et remplir sa maison d'un agréable deuil!

Que mon ame en ce jour de joye & d'opulence,
 D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense!
 Disoit, le mois passé, doux, honnête & soumis,
 L'heritier affamé de ce riche Commis,

Qui, pour lui preparer cette douce journée,
 Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.

La mort vient de saisir le vieillard catherreux.

Voilà son Gendre riche. En est-il plus heureux!

Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,

Déjà nouveau Seigneur il vante sa noblesse,

Quoi que fils de Meusnier encor blanc du Mou-
 lin,

Il est prest à fournir ses titres en vélin.

En mille vains projets à toute heure il s'égare;

Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,

Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuieux.

Il vivroit plus content, si comme ses Ayeux,

Dans un habit conforme à sa vraye origine,

* Capitale de Perou.

** Montagne où sont les mines d'argent.

Sur le mulet encor il chargeoit la farine.

Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant ,

Que le faste ébloiit d'un bonheur appatent.

L'argent , l'argent , dit-on ; Sans lui tout est stérile.

La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.

L'argent en honnête homme érige un scelerat.

L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.

Qu'importe , qu'en tous lieux on me traite d'infame ,

Dit ce Fourbe sans foi , sans honneur , & sans ame ,

Dans mon coffre tout plein de rares qualités ,

J'ai cent mille vertus en louïs bien contés :

Est il quelque talent que l'argent ne me donne ?

C'est ainsi qu'en son cœur ce Financier raisonne.

Mais pour moi , que l'éclat ne sçauroit decevoir ,

Qui mets au rang des biens , l'esprit & le sçavoir ,

J'estime autant Patru , mêmes dans l'indigence ,

Qu'un Commis engraisié des malheurs de la France.

Non que je sois du goût de ce Sage * insensé ,

Qui d'un argent commode esclave embarrassé ,

Jetta tout dans la mer , pour crier , Je suis libre.

De la droite raison , je sens mieux l'équilibre :

Mais je tiens qu'ici bas sans faire tant d'apprêts ,

La vertu se contente , & vit à peu de frais.

Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?

Ce que j'avance ici , croi-moi , cher Guilleragues ,

Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.

Mon Pere soixante ans au travail appliqué

En mourant me laissa pour rouler & pour vivre ;

* Crates Philosophe Cynique.

Un revenu leger, & son exemple à suivre.
 Mais bien-tôt amoureux d'un plus noble métier,
 Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de Greffier,
 Pourant charger mon bras d'une utile liasse,
 J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
 La Famille en palit, & vit en fremissant
 Dans la poudre du Greffe un Poëte naissant.
 On vid avec horreur une Muse effrenée
 Dormir chez un Greffier la grasse matinée.
 Deslors à la richesse il falut renoncer.
 Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer:
 Et sur tout redoutant la basse servitude,
 La libre verité fut mon unique étude.
 Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
 Qui l'eust creu? que pour moi le sort dуст se fléchir.

Mais du plus grand des Rois la bonté sans limite,
 Toujourns preste à courir au devant du merite,
 Creut voir dans ma franchise un merite inconnu,
 Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
 La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
 Ni les cris douloureux de mes vains Adversaires,
 Ne pûrent dans leur course arrester ses bienfaits,
 C'en est trop: mon bonheur a passé mes souhaits.
 Qu'à son gré desormais la Fortune me joue,
 On me verra dormir au branle de sa rouë.
 Si quelque soin encore agite mon repos,
 C'est l'ardeur de louer un si fameux Heros.
 Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,
 La nuit, lors que je dors, en sursaut me reveille;
 Me dit: que ces bienfaits, dont j'ose me vanter,
 Par des vers immortels ont dû se meriter.
 C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon
 ame.

Mais si, dans le beau feu du zele qui m'enflame,

Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
Je puis, sur ce sujet, satisfaire mon cœur ;
Guilleragues, plain-toi de mon humeur légère :
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangère
Ou d'un vil intérêt reconnoissant la foi,
Je cherche mon bonheur autre-part que chez
moi.





EPISTRE VI.

A MONSIEUR

DE LAMOIGNON,

AVOCAT GENERAL:

OUR, Lamoignon, je fais les chagrins de
la ville,

Et contre eux la campagne est mon unique azile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit Village, * ou plutôt un Hameau
Bâti sur le panchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égaré au loin dans les plaines voisines.

La Seine au pié des monts que son flot vient laver
Void du sein de ses eaux vingt isles s'élever,
Qui partageant son cours en diverses manieres,
D'une riviere seule, y forment vingt rivieres.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés

Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au dessus forme un amphitheatre.
L'habitant ne connoist ni la chaux, ni le plastre,

* Hautiste proche la Roche-Guion.

Et dans le roc qui cede & se coupe aisement,
 Chacun sçait de sa main creuser son logement.
 La maison du Seigneur seule un peu plus ornée
 Se presente au dehors de murs environnés b.
 Le Soleil en naissant la regarde d'abord :
 Et le mont la défend des outrages du Nord.

C'est-là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille

Met à profit les jours que ma Parque me file.
 Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,
 J'achete à peu de frais de solides plaisirs.
 Tantôt un livre en main errant dans les prairies
 J'occupe ma raison d'utiles rêveries.
 Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construy,
 Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit
 fuy.

Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
 J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
 Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair
 Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
 Une table au retour propre & non magnifique
 Nous presente un repas agreable & rustique.
 Là, sans s'assujétir aux dogmes du Broussain,
 Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange
 est sain.

La maison le fournit, la fermiere l'ordonne,
 Et mieux que Bergerat * l'appetit l'assaisonne.
 O fortuné séjour ! ô champs aimés des Cieux !
 Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
 Et connu de vous seuls, oublier tout le monde !

Mais à peine du sein de vos vallons chers,
 Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,

* *Fameux Traiteur.*

Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.

Un ~~C~~ sin abusant d'un fâcheux parentage ,
 Ve ~~u~~ encor tout poudreux, & sans me débot-

chez vingt Juges pour lui j'aïlle solliciter.
 Il faut voir de ce pas les plus considerables.
 L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables,
 Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroy.
 Hier, d't-on, de vous on parla chez le Roy,
 Et d'attentat horrible on traita la Satire.
 Et le Roy, que dit-il? Le Roy se prit à rire,
 Contre vos derniers vers on est fort en courroux;
 Pradon a mis au jour un livre contre vous,
 Et chez le chapelier du coin de nostre place
 A l'entour d'un castor j'en ai leu la préface.
 L'autre jour sur un mot la Cour vous condamna.
 Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.
 Un écrit scandaleux sous vôtre nom se donne.
 D'un Pasquin qu'on a fait au Louvre on vous
 soupçonne.

Moi? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.

Douze ans sont écoulez, depuis le jour fatal,
 Qu'un Libraire imprimant les essais de ma plume,

Donna pour mon malheur un trop heureux volume

Toujours depuis ce temps en proye aux fots discours

Contre eux la verité m'est un foible secours.

Vient-il de la Province une satire fade,

D'un plaisant du pais insipide boutade?

Pour la faite courir on dit qu'elle est de moi:

Et le

Et le sot Campagnard le croit de bonne foi.
 J'ay beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
 non à d'autres, dir-il, on connoit vôtre stile.
 Combien de temps ces vers vous ont-ils bien
 coûté ?

Ils ne sont point de moi, Monsieur, en verité.
 Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ?
 Ah! Monsieur, vos mépris vous servent de
 louanges.

Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
 Juge, si toujours triste, interrompu, troublé,
 Lamoignon, j'ai le temps de courtoiser les Muses.
 Le monde cependant se rit de mes excuses,
 Croit que pour m'inspirer sur chaque événement
 Appollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court que le Roi va tout reduire en
 poudre,
 Et dans Valenciennes est entré comme un foudre;
 Que Cambrai des François l'épouvantable écueil
 A veu tomber enfin ses murs & son orgueil:
 Que devant Saint-Omer Nassau par sa défaite,
 De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
 Dieu sçait, comme les vers chez vous s'en vont
 couler,
 Dit d'abord un Ami qui veut me cageoler,
 Et dans ce temps guerrier, & fecond en Achilles
 Croit que l'on fait les vers, comme l'on prend les
 villes.

Mais moi dont le genie est mort en ce moment,
 Je ne sçai que répondre à ce vain compliment,
 Et justement confus de mon peu d'abondance,
 Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
 Qu'heureux est le mortel, qui du monde ignoré
 Vit content de soi-même en un coin retiré!

Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
 P

N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
 Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
 Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
 Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
 Et ce peuple inconstant il brave les caprices.
 Mais nous autres faiseurs de livres & d'écrits,
 Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
 Nous ne sçaurions briser nos fers & nos entraves;
 Du lecteur dédaigneux honorables esclaves,
 Du rang où nôtre esprit une fois s'est fait voir,
 Sans un facheux éclat, nous ne sçaurions déchoir.
 Le public enrichi du tribut de nos veilles
 Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveil-
 les.

Au comble parvenus il veut que nous croissions;
 Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.

Cependant tout décroît, & moi-même à qui
 l'âge

D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
 Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
 J'ai besoin du silence & de l'ombre des bois.

Ma Muse qui se plaît dans leurs routes perduës,
 Ne sçauroit plus marcher sur le pavé des ruës.

Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,
 Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.

Ne demande douc plus, par quelle humeur sau-
 vage,

Tout l'Esté loin de toi demeurant au village

J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,

Et montre pour Paris si peu de passion.

C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la nais-
 sance,

Le mérite éclatant, & la haute éloquence

Appellent dans Paris aux sublimes emplois,

Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des
 lois.

Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie.
 Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie ;
 Que l'oppresseur ne montre un front audacieux,
 Et Themis pour voir clair a besoin de tes yeux,
 Mais pour moi de Paris citoyen inhabile,
 Qui ne lui puis fournir qu'un réveur inutile ;
 Il me faut du repos, des prez & des forests.
 Laisse-moi donc ici, sous leur ombrage frais,
 Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
 Et que Cerés contente fait place à Pomone.
 Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bien-
 faits

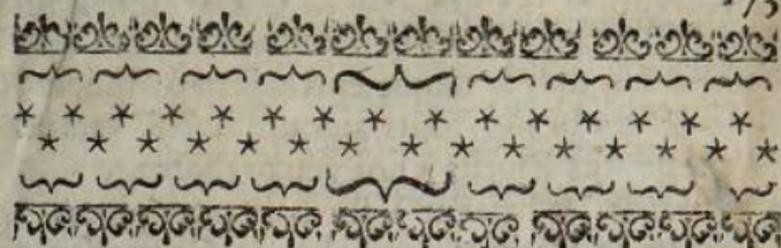
Le Vendangeur ravi de ployer sous le faix,
 Aussi-tost ton Ami redoutant moins la ville
 T'ira joindre à Paris ; pour s'enfuir à Baviile.
 Là dans le seul loisir que Themis t'a laissé,
 Tu me verras souvent à te suivre empressé,
 Pour monter à cheval rappelant mon audace,
 Apprenti Cavalier galoper sur ta trace.
 Tantost sur l'herbe assis au pié de ces côteaux,
 Où Polycrene* épand ses liberales eaux,
 Lamoignon, nous irons libres d'inquietude
 Discourir des vertus dont tu fais ton étude.
 Chercher quels sont les biens veritables & faux:
 Si l'honneste homme en soi doit souffrir des dé-
 faux ;

Quel chemin le plus droit à la glo're nous guide,
 Ou la vaste science, ou la vertu solide.
 C'est ainsi que chez toi tu sçauras m'attacher.
 Heureux ! si les Fâcheux prompts à nous y cher-
 cher

* Fontaine à une demi lieuë de Baviile, ainsi nommée par feu Mr. le premier President de Lamoignon.

N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute
espece,
Que sans cesse à Baviile attire le devoir ;
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le soir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiegent les allées.
Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux !
Qui sçait pour s'échaper quelque antre ignoré
d'eux.





EPISTRE VII.

A MONSIEUR

RACINE.

Que tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un
Acteur

Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur !

Jamais Iphigénie en Aulide immolée

N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,

Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé

En a fait sous son nom verser la Chammeillé.

Ne croi pas toutefois, par tes sçavans ouvrages,

Entraînant tous les cœurs gagner tous les suf-

frages,

Si tôt que d'Apollon un genie inspiré

Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

En cent lieux contre luy les cabales s'amassent,

Ses Rivaux obscurcis autour de luy croassent,

Et son trop de lumière importunant les yeux

De ses propres amis luy fait des envieux.

La mort seule ici bas, en terminant sa vie,

Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,

Faire au poids du droit sens peser tous ses écrits,

Et donner à ses vers leur legitime prix.

Avant qu'un peu de terre obtenu par priere
 Pour jamais sous la tombe eust enfermé Moliere ;
 Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantez.
 Furent de sots Esprits à nos yeux rebutez ,
 L'ignorance & l'erreur à ses naissantes pieces
 En habits de Marquis , en robes de Comtesses
 Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nou-
 veau ,

Et secouïent la tête à l'endroit le plus beau.
 Le Commandeur vouloit la scene plus exacte.
 Le Vicomte indigné sortoit au second acte.
 L'un défenseur zelé des Bigots mis en jeu ,
 Pour prix de ses bons mots , le condamnoit au
 feu.

L'autre , fougueux Marquis luy declarant la
 guerre

Vouloit vanger la Cour immolée au Parterre.
 Mais si-tost que , d'un trait de ses fatales mains
 La Parque l'eust rayé du nombre des humains ;
 On reconnut le prix de sa Muse éclipsee.
 L'aimable Comedie avec lui terrassée
 En vain d'un coup si rude espera revenir ,
 Et sur ses brodequins ne peut plus se tenir.
 Tel fut chez nous le sort du Theatre Comique.

Toy donc , qui t'élevant sur la Scene Tragique
 Suis les pas de Sophocle, & seul de tant d'Esprits
 De Corneille vieilli sçais consoler Paris ,
 Cesse de t'étonner , si l'Envie animée ,
 Attachant à ton nom sa rouille envenimée ,
 La calomnie en main , quelque fois te poursuit.
 En cela , comme en tout , le Ciel qui nous con-
 duit ,

Racine fait briller sa profonde sagesse.
 Le merite en repos s'endort dans la paresse ;
 Mais par les Envieux un genie excité

Au comble de son art est mille fois monté :
Plus on veut l'affoiblir , plus il croist & s'élançe.
Au Ciel persecuté Cinna doit sa naissance ,
Et peut-estre ta plume aux Censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Bur-
rhus.

Moy-même , dont la gloire ici moins répandüe
Des pâles envieux ne blesse point la vüe ,
Mais qu'une humeur trop libre , un esprit peu
soumis

De bonne heure a pourvü d'utiles ennemis :
Je dois plus à leur haine , il faut que je l'avouë ,
Qu'au foible & vain talent dont la France me
loüe ,

Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher ,
Tous les jours en marchant m'empêche de bron-
cher ,

Je songe à chaque trait que ma plume hazarde ,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sçais sur leurs avis corriger mes erreurs ,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.

Si-tôt que sur un vice ils pensent me confondre ,
C'est en m'en guerissant que je sçai leur répondre:
Et plus en criminel ils pensent m'ériger ,
Plus croissant en vertu je songe à me vanger.

Imite mon exemple : & lors qu'une cabale ,
Un flot de vains Auteurs follement te ravale :
Profite de leur haine & de leur mauvais sens :
Ry du bruit passager de leurs cris impuissans.

Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnasse François annobli par ta veine
Contre tous ces complots sçaura te maintenir ,
Et soulever pour toy l'équitable avenir.

Et qui voyant un jour la douleur vertueuse
De Phedre malgré soy perfide , incestueuse ,

D'un si noble travail justement étonné,
 Ne benira d'abord le siecle fortuné,
 Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
 Vid naistre sous ta main ces pompeuses mer-
 veilles ?

Cependant laisse ici gronder quelques Cen-
 seurs,
 Qu'aigrissent de tes vers les charmantes dou-
 ceurs.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ?
 Que l'Auteur du Jonas s'empresse pour les lire ?
 Pousvû qu'ils sçachent plaire au plus puissant
 des Rois :

Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois ;
 Qu'Enguien en soit touché, que Colbert & Vi-
 vonne ,

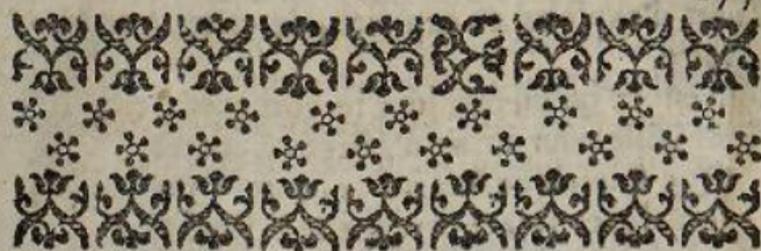
Que la Rochefoucaut, Marillac & Pomponne,
 Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
 A leurs traits delicats se laissent penetrer.

Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
 Que Montauzier voulust leur donner son suffrage.

C'est à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.

Mais pour un tas grossier de frivoles esprits
 Admirateurs zelez de toute œuvre insipide,

Que non loin de la place où Brioché preside,
 Sans chercher dans les vers ni cadence ni son
 Il s'en aille admirer le sçavoir de Pradon.



EPISTRE VIII.

AU ROY.

GRAND ROY, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Tu sçais bien que mon stile est né pour la Satire :
 Mais mon esprit contraint de la desavoüer,
 Sous ton regne étonnant ne veut plus que louer.
 Tantôt dans les ardeurs de ce zele incommode,
 Je songe à mesurer les syllabes d'une Ode :
 Tantôt d'une Eneïde auteur ambitieux,
 Je m'en forme déjà le plan audacieux :
 Ainsi toujours flatté d'une douce manie,
 Je sens de jour en jour déperir mon genie,
 Et mes vers en ce stile, ennuyeux, sans appas,
 Deshonnorent ma plume, & ne t'honnorent pas.

Encor, si ta valeur à tout vaincre obstinée
 Nous laissoit pour le moins respirer une année,
 Peut-être mon esprit prompt à ressusciter,
 Du temps qu'il a perdu sçauroit se r'aquiter.
 Le Parnasse François nous exempt de tous crimes,
 Offre encore à mes vers des sujets & des rimes.
 Mais à peine Dinan & Limbourg sont forcez,
 Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terrassez.
 Ton courage affamé de peril & de gloire

Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.

Souvent ce qu'un seul jour te voit executer,
Nous laisse pour un an d'actions à conter.

Que si quelque fois las de conter de murailles,
Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,
Tu viens m'embarasser de mille autres vertus,
Te voyant de plus près je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes,

Tu n'es pas moins Heros qu'au milieu des alarmes.

De ton thrône agrandi portant seul tout le faix,
Tu cultives les arts, tu repans les bienfaits,
Tu sçais recompenser jusqu'au Muses critiques.
Ah ! croy moy, c'en est trop. Nous autres Satriques

Propres à relever les sortises du temps,
Nous sommes un peu nés pour être mécontents.
Nôtre Mu'se souvent paresseuse & sterile
A besoin, pour marcher, de colere & de bile.
Nôtre stile languit dans un remerciement :
Mais, GRAND ROI, nous sçavons nous plaindre
élegamment.

O ! que si je vivois sous les regnes sinistres
De ces Rois nés valets de leur propres Ministres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leur temps ne prestoit que leur nom.

Que, sans les fatiguer d'une louïange vaine ;
Aisement les bons mots couleroient de ma veine,
Mais toujours sous ton regne il faut se recrier.
Toujours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans cesse à t'admirer ma critique forcée,
N'a plus en écrivant de maligne pensée,

Et mes chagrins sans fiel & presque évanouïs,
 Font grace à tout le siecle en faveur de LOUIS.
 En tous lieux cependant la Pharsale * approuvée
 Sans crainte de mes vers va la tête levée.

La licence par tout regne dans les écrits.

Déjà le mauvais Sens reprenant ses esprits
 Songe à nous redonner des Poèmes Epiques,
 S'empare des discours mêmes Academiques.

Perrin a de ses vers obtenu le pardon :

Et la Scene Françoisse est en proye à Pradon.

Et moi, sur ce sujet, loin d'exercer ma plume,

J'amasse de tes faits le penible volume,

Et ma Muse occupée à cet unique emploi,

Ne regarde, n'entend, ne connoit plus que toi.

Tu le sçais bien pourtant, cette ardeur em-
 pressée

N'est point en moi l'effet d'une ame interessée,

Avant que tes bienfaits courussent me chercher,

Mon zele impatient ne se pouvoit cacher.

Je n'admirois que toi. Le plaisir de le dire

Vint m'apprendre à loïer au sein de la Satire.

Et depuis que tes dons sont venus m'acabler,

Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,

Quelquefois, le diray-je, un remords legitime

Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.

Il me semble, GRAND ROI, dans mes nouveaux
 écrits

Que mon encens peyé n'est plus du même prix.

J'ai peur que l'Univers, qui sçait ma recompense

N'impute mes transports à ma reconnoissance,

Et que par tes presens mon vers decredité

N'ait moins de poids pour toi dans la posterité.

Toutefois je sçai vaincre un remords qui te
 blesse.

La Pharsale de Brebenf.

Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse ;
 A peindre tes exploits ne doit point s'engager ;
 Qui d'un si juste soin se pourra donc charger ?
 Ah ! plutôt de nos sens redoublons l'harmonie.
 Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.
 Horace tant de fois dans mes vers imité ,
 De vapeurs en son tems, comme moi, tourmenté,
 Pour amortir le feu de sa rate indocile ,
 Dans l'encre quelquefois sçeut égayer sa bile.
 Mais de la même main qui peignit Tullius, *
 Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius, **
 Il sçût flechir Glycere , il sçût vanter Auguste ;
 Et marquer sur la lyre une cadence juste.
 Suivons les pas fameux d'un si noble Ecrivain.
 A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
 Au recit que pour toi je suis prest d'entreprendre,
 Je croi voir les rochers accourir pour m'entendre,
 Et déjà mon vers coule à flots precipitez :
 Quand j'entens le Lecteur qui me crie , Arrêtez !
 Horace eut cent talens : mais la Nature avare
 Ne nous a rien donné qu'un peu d'humeur bi-
 zare
 Vous passez en audace & Perse & Juvenal :
 Mais sur le ton flatteur Pinchesne est vôtre égal.
 A ce discours, GRAND ROI, que pourrois-je
 répondre ?
 Je me sens sur ce point trop facile à confondre ?
 Et sans trop relever des reproches si vrais ,
 Je m'arrête à l'instant, j'admire, & je me tais.

* *Senateur Romain.*

** *Fameux Musicien le plus estimé de son tems,
 & fort cheri d'Auguste.*



EPISTRE IX.

A MONSEIGNEUR

LE MARQUIS

DE SEIGNELAY

SECRETAIRE D'ETAT.

DAngereux ennemi de tout mauvais Flateur,
 Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule Auteur
 Prêt à porter ton nom de *l'Ebre jusqu'au Gange*
 Croit te prendre aux filets d'une sottise loüange.
 Aussi-tost ton esprit prompt à se revolter,
 S'échape & rompt le piège où l'on veut l'arrêter.
 Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles,
 Que tout Flatteur endort au son de ses paroles,
 Qui dans un vain Sonnet placez au rang des
 Dieux,
 Se plaisent à fouler l'Olympe radieux,
 Et fiers du haut étage où la Sene les loge,
 Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
 Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.

Non, que tu sois pourrant de ces rudes esprits
 Qui regimbent toujours, quelque main qui les
 flatte.

Tu souffres la louange adroite & delicate,
 Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.

Mais un Auteur novice à répandre l'encens
 Souvent à son Heros, dans un bizarre ouvrage,
 Donne de l'encensoir à travers du visage :

Va louer Montereys d'Oudenarde forcé,
 Ou vante aux Electeurs Turenne repouffé.

Tout éloge imposteur blesse une ame sincere.

Si pour faire sa cour à ton illustre Pere,
 Seignelay, quelque Auteur d'un faux zele em-
 porté,

Au lieu de peindre en luy la noble activité,

La solide vertu, la vaste intelligence,

Le zele pour son Roy, l'ardeur, la vigilance,

La constante équité, l'amour pour les beaux arts,

Lui donnoit les vertus d'Alexandre & de Mars,

Et pouvant justement l'égalier à Mecene,

Le comparoit au fils de Pelée ou d'Alcmene,

Ses yeux d'un tel discours foiblement éblouis,

Bientost dans ce tableau reconnoistroient LOUIS,

Et, glaçant d'un regard la Muse & le Poëte,

Imposeroient silence à sa verve indiscrete.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en
 lui,

Et ne s'applaudit point des qualitez d'autrui.

Que me sert en effet, qu'un admirateur fade

Vante mon embonpoint, si je me sens malade,

Si dans cet instant même un feu seditieux

Fait boüillonner mon sang, & petiller mes yeux ?

Rien n'est beau que le Vrai. Le Vrai seul est ai-
 mable.

Il doit regner par tout, & même dans la fable,

De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Verité.

Sçais-tu pourquoi mes vers sont lûs dans les
Provinces,
Sont recherchez du Peuple, & receus chez les
Princes ?

Ce n'est pas que leurs sons agreables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux,
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gese la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la cesure.
Mais c'est qu'en eux le Vrai du Mensonge vain-
queur

Par tout se montre aux yeux, & va saisir le cœur.
Que le Bien & le Mal y sont prisez au juste,
Que jamais un Faquin n'y tint un rang auguste,
Et que mon cœur toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à soi-même il n'ait
dit.

Ma pensée au grand jour par tout s'offre & s'ex-
pose,

Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque
chose.

C'est par là quelquefois que ma rime surprend.
C'est là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles sonnettes,
Montre, Miroir d'amours, amitez, amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui parlant beaucoup ne disent jamais rien.

Mais peut-être enyvré des vapeurs de ma Muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur, & faux par quelque en-
droit.

Sans cesse on prend le masque, & quittant la Na-
ture,

On craint de se montrer sous sa propre figure,
 Par là le plus sincere assez souvent déplaît.
 Rarement un Esprit ose estre ce qu'il est.
 Vois-tu cet Importun que tout le monde évite,
 Cét Homme à toujours fuir qui jamais ne vous
 quitte ?

Il n'est pas sans esprit : mais né triste & pezant,
 Il veut estre folâtre, évaporé, plaisant :
 Il s'est fait de sa joye une loy nécessaire,
 Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
 La simplicité plaît sans étude & sans art.
 Tout charme en un Enfant, dont la langue sans
 fard,
 A peine du filet encor debarrassée,
 Sçait d'un air innocent begayer sa pensée.
 Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant.
 Mais la Nature est vraye, & d'abord on la sent.
 C'est elle seule en tout qu'on admire & qu'on
 aime,

Un Esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
 Chacun pris dans son air est agreable en soi.
 Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en
 moi.

Ce Marquis étoit né doux, commode, agreable.
 On vantoit en tous lieux son ignorance aimable.
 Mais depuis quelque mois devenu grand Docteur,
 Il a pris un faux air, une sotté hauteur.
 Il ne veut plus parler que de rime & de prose.
 Des Auteurs décriez il prend en main la cause.
 Il rit du mauvais goust de tant d'hommes divers,
 Et va voir l'Opera seulement pour les vers.
 Voulant se redresser soi-même on s'estropie,
 Et d'un original on fait une copie.
 L'ignorance vaut mieux qu'un sçavoir affecté.
 Rien n'est beau, je reviens, que par la verité.

C'est par elle qu'on plaist, & qu'on peut long-temps plaire.

L'esprit lassé aisément, si le cœur n'est sincere.

En vain par sa grimace, un Bouffon odieux

A table nous fait rire, & divertit nos yeux.

Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre,

Prenez-le teste-à-teste, ôtez-lui son théâtre,

Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin tenebreux,

Son visage essuié n'a plus rien que d'affreux.

J'aime un esprit aisé qui se montre, & qui s'ouvre,

Et qui plaist d'autant plus, que plus il se découvre.

Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.

Le vice toujours sombre aime l'obscurité.

Pour paroître au grand jour, il faut qu'il se de-
guise.

C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.

Jadis l'homme vivoit au travail occupé,

Et ne trompant jamais n'estoit jamais trompé.

On ne connoissoit point la ruse & l'imposture.

Le Normand même alors ignoroit le parjure.

Aucun Retheur encore arrangeant le discours

N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.

Mais si-tost qu'aux Humains faciles à seduire

L'abondance eut donné le loisir de se nuire :

La Mollesse amena la fausse vanité,

Chacun chercha pour plaire un visage emprunté,

Pour ébloüir les yeux la Fortune arrogante.

Affecta d'étaler une pompe insolente.

L'or éclata par tout sur les riches habits.

On polit l'émeraude, on tailla le rubis,

Et la laine & la soye en cent façons nouvelles

Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.

La trop courte Beauté monta sur des patins.

La Coquette tendit ses laqs tous les matins,

Et mettant la céruse & le plâtre en usage,

Composa de sa main les fleurs de son visage,
 L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foy.
 Le Courtizan n'eut plus de sentimens à foy,
 Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que trom-
 perie.

On vid par tout regner la basse flatterie.

Le Parnasse sur tout fecond en Imposteurs,
 Diffama le papier par ses propos menteurs.
 De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
 Stances, Odes, Sonnets, Epistres liminaires,
 Où toujours le Heros passe pour sans pareil,
 Et fust-il louche & borgne, est reputé Soleil.

Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
 Que d'un frivole encens malignement avare,
 J'en veuille sans raison frustrer tout l'Univers.
 La loüange agreable est l'ame des beaux vers.
 Mais je tiens comme toi, qu'il faut qu'elle soit
 vraie,

Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraye.
 Alors, comme j'ay dit, tu la sçais écouter,
 Et sans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
 Mais sans t'aller chercher des vertus dans les
 nuës;

Il faudroit peindre en toi des veritez connües
 Décrire ton esprit ami de la raison,
 Ton ardeur pour ton Roi puisée en ta maison,
 À servir ses desseins ta vigilance heureuse,
 Ta probité sincere, utile, officieuse.
 Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
 Sans chagrin void tracer ses veritables traits.
 Condé même, Condé, ce Heros formidable,
 Et non moins qu'aux Flamans aux Flatteurs redou-
 table,

Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau
 Traçoit de ses exploits le fidele Tableau.

Et dans Seneffe en feu contemplant sa peinture,
 Ne desavoieroit pas Malherbe ni Voiture.
 Mais malheur au Poëte, insipide, odieux,
 Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.
 Il auroit beau crier ; *Premier Prince du Monde,**
Courage sans pareil, lumiere sans seconde,
 Ses vers jettez d'abord, sans tourner le feüillet,
 Troient dans l'antichambre amuser l'acolet.**

* *Commencement du Poëme de Charlemagne.*

** *Fameux valet de pié de Monseigneur le Prince.*





EPISTRE X.

A ALCANDRE.

AM y de la justice & de la verité ,
 Alcandre, dont l'esprit est rempli de clarté ,
 Admiré des Sçavans , Critique des Critiques ,
 Qui puise ses discours des Salines Attiques ,
 Il est temps de montrer d'un Rimeur insolent
 Le merite imposteur & le petit talent.
 Ce Chantre sans vigueur , sans art & sans genie ,
 Qui des accords qu'il notte , ignore l'harmonie ,
 N'est qu'un melancolique , un farouche hibou.
 Qui pour voir la lumiere osa quitter son trou ,
 Qui faux imitateur d'Horace & de Lucile
 Infecta le public des vapeurs de sa bile ;
 Et qu'on ne voit paré que de vols deguisez ,
 De morceaux recousus , & d'ornemens usez.
 Qu'il est divertissant dans sa noble Preface ,
 Où pour justifier ses airs & son audace ,
 D'un remord scelerat empruntant tous les traits ,
 Par crainte il fait semblant d'abjurer ses forfaits.
 Que cet homme important , ce grand Penegiriste
 Dresse un beau Mausolée à la gloire d'Ariste ,
 Quand de ses vers malins il le rend protecteur ,
 Et de son cher Lutrin le complice & l'Auteur !

A l'entendre parler il en fit ses delices ,
Il adoroit sa veine , il aimoit ses caprices.
Sans ce fidele Arcate il n'eut pû faire un pas ;
L'un étoit le David , l'autre le Jonatas.
Non je ne puis souffrir une telle imposture ,
C'est pour se faire honneur qu'il lui fait cette in-
jure ,
Il entreprend d'abord l'éloge de son Roi ,
Pour un simple Ecolier c'est un terrible emploi ;
Cependant à lui voir entonner la trompette.
Il semble faire honneur au dessein qu'il projette
Et qu'à l'air negligent dont il voit son sujet ,
Il ait pris pour sa Muse un trop petit objet ,
L'inépuisable fond de grandeur & de gloire .
Que luy fournit ce Roi maitre de la victoire ,
Ses sublimes vertus , ses faits prodigieux
Sur l'éternel airain consacrez dans les Cieux
Ne peuvent l'attacher à leur seule loüange ,
Sans cesse il les ternit par un honteux mélange ,
Il voltige , il s'égare , il rit hors de propos :
Et pour mieux s'admirer quitte là son Heros ;
Ailleurs plus liberal ce moderne Aristarque ,
Va prodiguer l'encens qu'il épargne au Monarque,
Et par l'esperoir du gain, qu'il condamne en autrui,
Chercher des Mecenas , mandier de l'appui.
Contre son naturel avec chaleur il louë
Tel qui hait son encens & qui l'en desavouë.
Soit qu'il louë , ou qu'il blâme , impertinent Au-
teur ,
Critique sans raison & plus méchant flatteur.
Mais qu'à-t-il pretendu par son Art Poétique ?
Estropier Horace en stile methodique.
Pour coudre à ses leçons des preceptes nouveaux ;
Pour quoi le déchirer & le mettre en lambeaux ,
Scaliger & Vida font maniez de même.

Il les a travestis avec un soin extrême ,
 Il fait tout ce qu'il peut pour estre original.
 Mais il emprunte bien, qu'il en profite mal !
 Voyez comme il nous montre en phrases patheti-
 ques

L'art de représenter les histoires tragiques ;
 Débitant par ses vers avec faste étalez
 La crasse de l'Ecole en dogme empoulez.
 Ah ! que s'il eût osé monter sur le théâtre ,
 Il eut bien tôt rendu tout le monde idolâtre ,
 D'une Hecube qui jappe exprimant les douleurs.
 Que sa triste figure crût arracher de pleurs ,
 Et qu'il auroit bien sçû , querellant ciel & terre ,
 User en brohabas les poumons du parterre ,
 Si prenant l'escarpin, Timon facetieux ,
 Il eut voulu paroître en son air gracieux ,
 Il auroit déconfit & Terence & Moliere
 En nous peignant ses mœurs d'une fine maniere,
 Moliere qu'il nommoit son maître & son support,
 Qu'il adoroit vivant & qu'il déchire mort.
 Admirons de quel soin sa muse est occupée
 A faire un riche amas des loix de l'Eoppée.
 Lorsqu'il en auroit pû charmer tout l'Univers
 Devroit-il pour la prose abandonner les vers ?
 Ne se souvient-il plus qu'à nôtre grand Alcide
 Il s'étoit engagé de faire une Eneide ,
 Et que fier du succez de son fameux Lutrín ,
 Il devoit faire honte à l'Empire Latin.
 Mais quoi ? ce beau Lutrín où son esprit s'égare ,
 Cet enfant monstrueux d'un caprice bizarre ,
 Où par le stile froid dont il fut l'inventeur ,
 Il trouva le secret de morfondre un Lecteur ,
 Où l'on voit plus de Dieux que l'on n'en vit à
 Troye.

De sa veine sterile allonger la courroye ,

Où par des incidens qu'il pille chez autrui,
 Il tache d'annoblir ce peu qui vient de lui,
 Et d'un discours bouffi, confus & pedantesquo,
 Rend Arioste triste & Virgile burlesque,
 Où de son attentat le Lecteur étonné
 Attend le chatiment d'un Temple profané;
 Quand il fait sans respect par des jeux temeraires
 De la Religion badiner les mysteres,
 Et sans en concevoir le moindre repentir
 Epouvante l'esprit loia de le divertir,
 Où tout sanglant encor de son Huistre à l'écaille
 Pour finir son Poëme il forge une bataille,
 Et prenant chez Barbin les armes du combat
 Acheve en Harlequin un Ouvrage si fat;
 Ce Lutrin dont il fait un si fol badinage
 Auroit-il en ce point enflé son grand courage;
 Qu'il osât aspirer au glorieux emploi,
 D'élever un trophée à l'honneur de son Roi?
 On voit le même esprit animer sa Satyre,
 Il s'en fert seulement pour mordre & pour médire,
 Et toujours par caprice, & jamais sans raison,
 Verse indifferemment son fiel & son poison,
 Ah! qu'il le fait beau voir, lorsqu'il s'enfle & se
 guinde.

Ce courbeau deniché des Montfoncons du Pinde
 Faire tout retentir de ses croassemens
 Et des morts immortels ronger les ossemens?
 Que s'il répand par tout sa noire médifance
 N'a-t'il pas exalté Racine en recompense?
 Cet Auteur qui ranime Alexandre & Pyrrhus,
 Achille, Bajazet, Hippolite, Titus,
 Quand pour se divertir tous ces grands Person-
 nages
 Viennent en Celadons masquez dans ses Ouvrages
 Mais pour connoître à fond ces chefs d'œuvres di-
 vers

Qu'on mette en un creuset Racine & tous ses vers
 Pour qui les Partisans ont tant crié, merveille,
 On ne tireroit pas une once de Corneille.
 Si Boileau de Racine embrasse l'interêt,
 A defendre Boileau Racine est toujours prêt :
 Ces Rimeurs de concert l'un l'autre se chatoüil-

lent.
 Et de leur fade encens tour à tour se barboüillent.
 Maintenant transplanté du Palais à la Cour,
 Nostre heureux Misantrope est dans son plus beau
 jour ;

Les fruits qu'il a produits nous font assez entendre
 Quel doit être le goût de ceux qu'il fait attendre;
 On se promet en vain quelque chose de mieux ;
 Il est attrabilaire, inquiet, vicieux ?
 Sur ce noir sauvageon c'est en vain que l'on greffe,
 Il faut le renvoyer à la poudre du Greffe.
 Mais je finis ; ma main laisse aller le pinceau,
 Alcandre c'est à toi d'achever ce Tableau.





EPISTRE XI.

DE M^R. DESPREAUX

A SON

JARDINIER.

Laborieux Valet du plus commode Maître,
Qui pour te rendre heureux ici bas pouvoit
naître.

Antoine Gouverneur de mon Jardin d'Auteüil,
Qui diriges chez moi l'If & le Chevreseüil,
Et sur mes Espaliers industrieux genie
Sçais si bien exercer l'art de la Quintinie.

O ! que de mon esprit triste & mal ordonné,
Ainsi que de mon champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines.
Mais parle, raisonnons, quand du matin au soir
Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arro-
soir,

Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon Jardin à tes loix si docile;
Que dis-tu ? de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux.

R

De paroles en l'air par élans envolées,
 Effrayer les oiseaux perchez dans mes allées.
 Ne soupçonne-tu point qu'agité du Démon
 Ainsi que ce Cousin des quatre Fils Aymon,
 Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire.
 Je rumine en marchant quelque endroit du Gri-
 moire.

Mais non. Tu te souviens qu'au village on t'a dit,
 Que ton Maître est gagé pour coucher par écrit
 Les faits de ce grand Roi vanté pour sa vaillance,
 Plus qu'Augier le Danois, ni Pierre de Provence;
 Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur,
 Peut-être en ce moment il prend Mons & Namur.

Que penserois-tu donc si l'on alloit t'apprendre
 Que ce grand Ecrivain des exploits d'Alexandre,
 Aujourd'hui meditant un projet tout nouveau,
 S'agite, se demene, & s'use le cerveau
 Pour te faire à toi-même en rimes insensées
 Un bizarre portrait de ses folles pensées.

Mon Maître, dirois-tu, passe pour un Docteur
 Et parle quelquefois mieux qu'un Predicateur.
 Sous ces arbres pourtant, de vaines rêveries
 Il n'iroit point troubler ces Moineaux & ces Pies.
 S'il lui falloit toujours comme moi s'exercer,
 Labourer, couper, tondre, applanir, palisser,
 Et de l'eau de ce puits sans relâche tirée,
 De ce sable étancher la soif démesurée.

Antoine, de nous deux, tu crois donc, je le vois
 Que le plus occupé, dans ce jardin, c'est toi.
 O! que tu changerois d'avis & de langage
 Si deux jours seulement chargé de mon ouvrage,
 Tout à coup devenu Poète & bel esprit
 Il te falloit songer à polir un écrit.

Qui dit sans s'avilir les plus petites choses,
 Fit des plus secs chardons, des œillets & des roses.

Et qui peut contenter en paroissant au jour
 D'Aguesseau dans la ville, & Termes à la Cour.
 Bien-tôt de ce travail devenu sec & pâle,
 Et le teint plus jauni que de vingt ans de hale.
 Tu dirois reprenant ta pele & ton rateau,
 J'aime mieux mettre encore cent arpens au ni-
 veau,

Que d'aller follement égaré dans les nuës,
 Me laisser à chercher des visions cornuës,
 Et pour lier des mots si mal s'entr'accordans
 Prendre dans ce Jardin la Lune avec les dents.

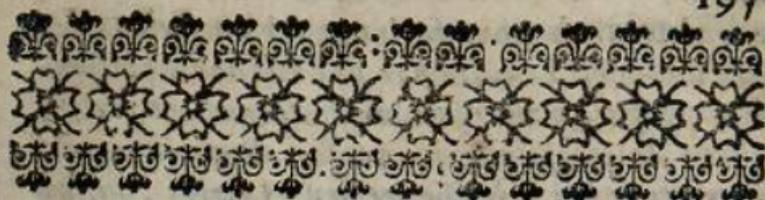
Aproche donc & viens. Qu'un paresseux t'a-
 prene,

Antoine ce que c'est que fatigue & que peine.
 L'homme ici bas toujours inquiet & gêné,
 Est dans le repos même au travail condamné :
 La fatigue l'y fuit C'est en vain qu'aux Poëtes
 Les neuf trompeuses Sœurs dans leurs douces re-
 traites,

Promettent du repos sous leurs ombrages frais
 Dans ces tranquiles bois pour eux plantez exprés.
 Sans cesse jour & nuit ces desolantes Fées
 De travaux importuns agitent les Orphées :
 Leur esprit, tous les jours se plaît dans son tour-
 ment.

Et se fait de sa peine un noble amusement.
 Mais je ne conçois point de fatigue si rude
 Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
 Sans esprit, sans talent, qui de vice hebeté,
 S'ôtient dans les langueurs de son oisiveté ;
 D'une lâche indolence esclave volontaire,
 Le penible fardeau de n'avoir rien à faire.
 Vainement offusqué de ses pensers épais
 Loin du trouble & du bruit il croit trouver la
 paix.

Dans le calme odieux de sa morne paresse ,
 Tous les honteux plaisirs, enfans de la moleste ;
 Usurpant sur son ame , un absolu pouvoir ;
 Les monstrueux desirs le viennent émouvoir ,
 Irritent de ses sens la fureur endormie ,
 Et le font le jouet de leur triste infamie ;
 Puis sur leurs pas soudain, arrivent les remors ,
 Et bien-tôt avec eux tous les fleaux de leur corps :
 La goutte aux doigts nouïée, la pierre, la gravelle,
 L'ignorant Medecin encor plus facheux qu'elle ,
 Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler ,
 De travaux douloureux le viennent accabler.
 Sur le duret d'un lit , theatre de ses gênes ,
 Lui font fendre des rocs, lui font scier des chenes,
 Et le mettent au point d'envier ton emploi.
 Reconnois donc , Antoine , & conclus avec moi ,
 Que la pauvreté mâle , active , vigilante ,
 Est parmi les travaux moins lasse & plus contente
 Que la richesse oisive au sein des voluptez :
 Je te vais sur cela prouver deux veritez ;
 L'une que le travail aux hommes necessaire
 Fait leur felicité plutôt que leur misere ;
 Et l'autre qu'en Dieu seul on trouve le repos ,
 C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
 Suis-moi donc. Mais je vois sur le debut du Prône
 Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune ,
 Et que les yeux fermez tu baisses le menton !
 Ma foi le plus sûr est de quitter ce Sermon ,
 Aussi-bien j'apperçoi ces melons qui t'attendent ,
 Et ces fleurs qui là bas , je crois , s'entre-deman-
 dent ?
 S'il est Fête au village , & pour quel Saint nou-
 veau
 On les laisse aujourd'hui , si long-tems manquer
 d'Eau.



LETTRE

A MONSEIGNEUR LE DUC

DE VIVONE

SUR SON ENTREE
dans le Phare de Messine.



MONSEIGNEUR,

Sçavez-vous bien qu'un des plus seurs moyens pour empêcher un homme d'être plaisant, c'est de lui dire; Je veux que vous le soyez? Depuis que vous m'avez défendu le serieux, je ne me suis jamais senti si grave, & je ne parle plus que par sentence. Et d'ailleurs vôtre dernière action a quelque chose de si grand, qu'en verité je ferois conscience de vous en écrire autrement qu'en stile heroïque. Cependant je ne sçaurois me résoudre à ne vous pas obeïr en tout ce que vous m'ordonnez. Ainsi dans l'humeur où je me trouve, je prens-

ble également de vous fatiguer par un sérieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaisanterie. Enfin, mon Apollon m'a secouru ce matin, & dans le temps que j'y pensois le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux Lettres, qui au défaut de la mienne pourront peut-être vous amuser agreablement. Elles sont dattées des champs Elisées. L'une est de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmez du recit de vôtre dernier combat, vous écrivent de l'autre Monde, pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aisément à son stile qui ne scauroit dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur.

M O N S E I G N E U R,

Aux champs Elisées le 2. Juin.

Le bruit de vos actions ressuscite les Morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnez à un sommeil éternel. Il fait parler le silence même. La belle! Péclatante! la glorieuse conquête que vous avez faite sur les Ennemis de la France: Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la mere-nourrice de l'Italie. Les tonneres de cette flotte qui vous fermoit les avenues de son port, n'ont fait que saluer vôtre entrée. Sa resistance ne vous a pas arrêté plus long-tems qu'une reception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de vôtre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de vôtre marche. Vous avez contraint à sa veue le Sud & le Nord de vous obeir.

Sans châtier la mer comme Xerxes vous l'avez rendue disciplinable. Vous avez plus fait encore vous avez rendu l'Espagnol humble. Après cela ne peut-on point dire de vous ? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune & du tems qu'elle produisoit les Alexandres & les Césars, n'a rien produit de si grand que sous le regne de LOUIS XIV. Elle a donné aux François sur son declin ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans vôtre siecle en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entreveu l'idée dans les Romains & dans les Poëmes Heroïques. N'en déplaise à un de vos Poëtes, il n'a pas raison d'écrire, qu'au dela du Cocyte le mérite n'est plus connu. Le vôtre, MONSEIGNEUR, est vanté ici d'une commune voix des deux côtez du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séjour même de l'oubli. Il trouve des partisans zelés dans le pais de l'indifference. Il met l'Acheron dans les interêts de la Seine. Disons plus, il n'y a point d'Ombre parmi nous si prevenue des principes du Portique, si endurcie dans l'Ecole de Zenon, si fortifiée contre la joie & contre la douleur, qui n'entende vos loüanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne crie miracle ! au moment que l'on vous nôme, & qui ne soit prête de dire avec vôtre Malherbe.

A la fin c'est trop de silence

En si beau sujet de parler.

Pour moi, MONSEIGNEUR, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous medite sans cesse dans mon repos ; je m'occupe tout entier de vôtre idée, dans les longues heures de nôtre loisir : je crie continuellement, le grand Person-

age ! & si je souhaite de revivre , c'est moins pour revoir la lumiere , que pour jouir de la souveraine felicité de vous entretenir , & de vous dire de bouche avec combien de respect je suis de toute l'étendue de mon ame ,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble , & tres-obeissant serviteur. BALZAC.

Je ne sçai , MONSEIGNEUR , si ces violentes exagerations vous plairont , & si vous ne trouverez point que le stile de Balzac s'est un peu corrompu dans l'autre Monde. Quoi qu'il en soit , jamais à mon avis il n'a prodigué ses hyperboles plus à propos. C'est à vous à en juger. Mais auparavant lisez , je vous prie , la Lettre de Voiture.

M O N S E I G N E U R ,

Aux champs Elisées le 2. Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand interest aux affaires des Vivans , & ne soyons pas trop portez à rire , je ne sçauois pourtant m'empêcher de me réjouir des grandes choses que vous faites au dessus de nôtre tête. Serieusement , vôtre dernier Combat fait un bruit de Diable aux Enfers Il s'est fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner , & a fait connoître vôtre gloire , dans un pais où l'on ne connoist point le Soleil. Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols qui y étoient , & qui nous en ont appris le détail. Je ne sçai pas

pourquoi on veut faire passer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce sont, je vous assure, de fort bonnes gens, & le Roi depuis quelque tems nous les envoie ici fort doux & fort honnêtes. Sans mentir, MONSIEIGNEUR, vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la Mer Mediterranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il est dans toute son étendue un seul Corsaire en seureté, & pour peu que cela dure, je ne vois pas dequoi vous voulez que Thunis & Alger subsistent. Nous avons ici les Césars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez assez attrapé leur air dans votre maniere d'écarter tout ce qui s'oppose à vous. Sur tout César vous trouvez tres-César. Il n'y a pas jusqu'aux Alarics, aux Genserics, aux Theodorics, & à tous ces autres Conquerans en *Ics* qui ne parlent fort bien de votre action: & dans le Tartare même, je ne sçai si ce lieu vous est connu, il n'y a point de diable, MONSIEIGNEUR, qui ne confesse ingenuëment, qu'à la tête d'une armée vous êtes beaucoup plus diable que luy. C'est une verité dont vos Ennemis tombent d'accord. Neanmoins à voir le bien que vous avez fait à Messine, j'estime pour moi, que vous tenez beaucoup plus de l'Ange que du Diable: hors que les Anges ont la taille un peu plus legere que vous, & n'ont point le bras en écharpe, Raillerie à part, l'Enfer est extrêmement déchainé en votre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à votre conduite; c'est le peu de soin que vous prenez quelquefois de votre vie, On vous aime assez en ce pais-ci, pour souhai-

ter de ne vous y point voir. Croyez - moi ;
MONSEIGNEUR, je l'ai déjà dit en
 l'autre Monde : C'est fort peu de chose qu'un
 Demi-Dieu, quand il est mort. Il n'est rien tel
 que d'être vivant. Et pour moi, qui sçais main-
 tenant par experience ce que c'est que de ne plus
 être, je fais ici la meilleure contenance que je
 puis ; Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'en-
 vie de retourner au monde, ne fust-ce que pour
 avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein
 même que j'ai de faire ce voyage, j'ai déjà envo-
 yé plusieurs fois chercher les parties de mon corps
 pour les rassembler : mais je n'ai jamais pû ravo-
 ir mon cœur, que j'avois laissé en partant à ces sept
 Maîtresses que je servois, comme vous sçavez, si
 fidelement toutes sept à la fois. Pour mon esprit,
 à moins que vous ne l'ayés, on m'a assuré qu'il n'é-
 toit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je
 vous soupçonne un peu d'en avoir au moins l'en-
 jouïment. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq
 mots de vôtre façon que je voudrois de tout mon
 cœur avoir dits, & pour lesquels je donnerois vo-
 lontiers le panegirique de Pline & deux de mes
 meilleures Lettres. Supposé donc que vous l'ayez,
 je vous prie de me le renvoyer au plûtôt. Car en
 verité, vous ne sçauriez croire quelle incommodité
 c'est, que de n'avoir pas tout son esprit. Sur tout
 lors qu'on écrit à un Homme comme vous. C'est
 ce qui fait que mon stile aujourd'hui est si changé.
 Sans cela vous me verriez encore rire comme au-
 trefois avec mon Compere le Brochet, & je ne
 serois pas réduit à finir ma Lettre trivialement,
 comme je fais, en vous disant que je suis,

MONSEIGNEUR,

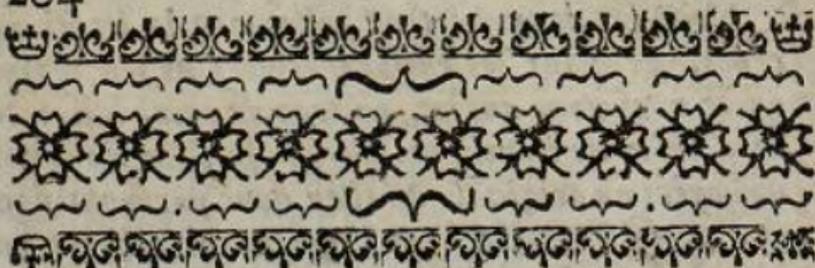
Vôtre tres-humble & tres-obeis-
 sant Serviteur **VOITURE,**

Voilà les deux Lettres telles que je les ai reçues. Je vous les envoie écrites de ma main : parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caractères de l'autre monde, si je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce soit ici un pur jeu d'esprit & une imitation du stile de ces deux Ecrivains. Vous sçavez bien que Balzac & Voiture sont deux hommes inimitables. Quand il seroit vrai pourtant que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je si grand tort ? & ne devoit-on pas au contraire m'estimer d'avoir trouvé cette adresse pour vous faire lire des louanges que vous n'aurez jamais souffertes autrement ? En un mot pourrois-je mieux faire voir avec quelle sincérité & quel respect. Je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.





REMERCIEMENT
 A MESSIEURS
 DE L'ACADEMIE
 FRANCOISE.

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'hui est quelque chose pour moi de si grand, de si extraordinaire, de si peu attendu, & tant de sortes de raisons sembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment même où je vous en fais mes remerciemens, je ne sçai encore ce que je dois croire. Est-il possible, Est-il bien vrai, que vous m'ayez en effet jugé digne d'être admis dans cette illustre Compagnie, dont le fameux établissement ne fait guere moins d'honneur à la memoire du Cardinal de Richelieu, que tant de choses merveilleuses qui ont été executées sous son Ministère. Et que penseroit ce grand Homme ? Que penseroit ce sage Chancelier qui a possédé après lui la dignité de vôtre Protecteur, & après

& après lequel vous aviez jugé ne pouvoit choisir d'autre Protecteur que le Roi même ? Que penseroient-ils , dis-je , s'ils me voyoient aujourd'hui entrer dans ce Corps si celebre , l'objet de leurs soins & de leur estime , & où par les loix qu'ils ont établies , par les maximes qu'ils ont maintenues , personne ne doit être reçu qui ne soit d'un merite sans reproche , d'un esprit hors du commun. En un mot , semblable à vous ? Mais à qui est-ce encore que je succede dans la place que vous m'y donnez ? N'est-ce pas à un Homme également considerable , & par ses grands emplois , & par sa profonde capacité dans les affaires ; à un Magistrat qui tenoit une des premieres places dans le Conseil , & qui en tant d'importantes occasions a été honoré de la plus étroite confiance de son Prince , non moins sage , qu'éclairé , vigilant , laborieux , & avec lequel , plus je m'examine , moins je me trouve de proportion.

Je sçai bien , Messieurs , & personne ne l'ignore , que dans le choix que vous faites des hommes propres à remplir les places vacantes de vôtre sçavante Assemblée , vous n'avez égard ni au rang , ni à la dignité : que la politesse , le sçavoir , la connoissance des belles lettres ouvrent chez vous l'entrée aux honnêtes gens , & que vous ne croyez point remplacer indignement un Magistrat du premier ordre , un Ministre de la plus haute élévation , en lui substituant un Poëte celebre , un Ecrivain illustre par ses ouvrages , & qui n'a souvent d'autre dignité que celle que son merite lui donne sur le Parnasse. Mais en qualité mêmes d'Homme de lettres , que puis-je vous offrir , qui soit digne de la

grace dont vous m'honorez ? Seroit-ce un foible recueil de Poësies qu'une temerité heureuse, & quelque adroite imitation des Anciens ont fait valoir, plutôt que la beauté des pensées ni la richesse des expressions ? Seroit-ce une traduction si éloignée de ces grands chefs-d'œuvres que vous nous donnez tous les jours, & où vous faites si glorieusement revivre les Thucydides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres celebres Heros de la sçavante antiquité ? Non, Messieurs, vous connoissez trop bien la juste valeur des choses, pour payer d'un si grand prix des ouvrages aussi mediocres que les miens, & pour m'offrir de moi-même, s'il faut ainsi dire, sur un si leger fondement un honneur que la connoissance de mon peu de merite ne m'a pas laissé seulement la hardiesse de demander.

Quelle est donc la raison qui vous a pû inspirer heureusement pour moi en cette rencontre ? Je commence à l'entrevoir, & j'ose me flatter que je ne vous ferai point souffrir en la publiant. La bonté qu'a eu le plus grand Prince du monde en voulant bien que je m'employasse avec un de vos plus illustres Ecrivains à ramasser en un corps le nombre infini de ses actions immortelles, cette permission, dis je, qu'il m'a donnée m'a tenu lieu auprès de vous de toutes les qualitez qui me manquent. Elle vous a entierement déterminé en ma faveur. Oüi, Messieurs, quelque juste sujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de vôtre Academie, vous n'avez pas crû qu'il fut de vôtre équité, de souffrir qu'un Homme destiné à parler de si grandes choses fût privé de l'utilité de vos Le-

çons, ni instruit en d'autre école qu'en la vôtre. Et en cela vous avez bien fait voir que lorsqu'il s'agit de votre auguste Protecteur, quelque autre consideration qui vous pust retenir d'ailleurs, votre zele ne vous laisse plus voir que le seul interest de sa gloire.

Permettez pourtant que je vous desabuse, si vous vous êtes persuadé que ce grand Prince, en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un Ecrivain capable de soutenir en quelque sorte que la beauté du stile & par la magnificence des paroles, la grandeur de ses exploits. C'est à vous, Messieurs, c'est à des plumes comme les vôtres, qu'il appartient de faire de tels chefs-d'œuvres, & il n'a jamais conçu de moi une si avantageuse pensée. Mais comme tout ce qui s'est fait sous son regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'écrivains célèbres qui s'apprestent à l'envi à peindre ses actions dans tout leur éclat & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus sublime, un Homme sans fard, & accusé plutôt de trop de sincérité que de flatterie, contribuast de son travail & de ses conseils à bien faire mettre en jour, & dans toute la naïveté du stile le plus simple de la verité de ces actions, qui estant si peu vrai-semblables d'elles-mêmes, ont bien plus besoin d'être fidèlement écrites que fortement exagérées.

En éfet, Messieurs, lorsque des Orateurs & des Poètes, ou des Historiens même aussi entreprenans quelquefois que les Poètes & les Orateurs, viendront à déployer sur une matiere si heureuse toutes les hardiesses de leur Art, toute la force de leurs expressions : Quand ils

diront de LOUIS LE GRAND à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'Antiquité, qu'il a lui seul plus fait d'exploits que les autres n'en ont lû, qu'il a plus pris de villes que les autres Rois n'ont souhaité d'en prendre : Quand ils assureront, qu'il n'y a point de Potentât sur la terre, quelque ambitieux qu'il puisse être, qui dans les vœux secrets qu'il fait au Ciel ose lui demander autant de prosperitez & de gloire que le Ciel en accorde liberalement à ce Prince : quand ils écriront que sa conduite est maîtresse des événemens, que la Fortune n'oseroit contredire ses desseins : Quand ils le peindront à la teste de ses armées marchant à pas de Geant au travers des fleuves & des montagnes, foudroyant les remparts, brisant les rocs, retrasant tout ce qui s'oppose à sa rencontre ; ces expressions paroîtront sans doute grandes, riches, nobles, accommodées au sujet : mais en les admirant, on ne se croira point obligé d'y ajouter foi, & la verité sous ces ornemens pompeux pourra aisément être desavoüée ou méconnue.

Mais lorsque des Ecrivains sans artifice se contentant de rapporter fidèlement les choses, & avec toute la simplicité des témoins qui déposent plutôt mêmes que d'Historiens qui racontent, exposeront bien tout ce qui s'est passé en France depuis la fameuse Paix des Pirenées, tout ce que le Roi a fait pour établir dans ses Etats l'ordre, les loix, la discipline : Quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres suivantes il a ajoutées à son Royaume, toutes les villes qu'il a conquises, tous les avantages, toutes les victoires qu'il a remportées sur ses ennemis, l'Espagne, la Hollande, l'Alle-

magne, l'Europe entiere trop foible contre lui seul, une guerre toujourns feconde en prosperitez, une paix encore plus glorieufe. Quand, dis-je, des plumes fynceres, & plus foigneufes de dire vrai que de fe faire admirer, articuleront bien tous ces faits difpofez dans l'ordre des temps, & accompagnez de leurs veritables circonftances : Qui eft-ce qui en pourra difconvenir, je ne dis pas que nos Voifins, je ne dis pas que nos Alliez, je ne dis pas que nos ennemis mêmes ? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord ; Leurs puiffances diminuées, leurs Etats refferrez dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalousies, leurs fureurs, leurs invectives mêmes ne les en convaincront-ils pas malgré eux ? Pourront-ils nier, que l'année même où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chrétienté, il a tout à coup, & lors qu'ils le publioient entierement épuifé d'argent & de forces, il a dif-je, tout à coup fait sortir comme de terre dans les Pais-bas deux armées de quarante mille hommes chacune, & les y a fait fubfifter abondamment malgré la difette des fourrages, & la fecheresse de la faifon. Pourront-ils nier que tandis qu'avec une de ces armées il faifoit affieger Luxembourg, lui-même avec l'autre tenant toutes les villes du Haynaut & du Brabant comme bloquées ; par cette conduite toute merveilleufe, ou plutôt par une ef ece d'enchantement femblable à celui de cette Tête fi celebre dans les Fables, dont l'afpect convertiffoit les hommes en rochers ; il a rendu les Espagnols immobiles fpectateurs de la prife de cette place fi importante, où ils avoient mis leur derniere reffource : Que par un éfet non

moins admirable d'un enchantement si prodigieux, cét opiniâtre Ennemi de sa gloire, cét industrieux Artisan de Lignes & de querelles, qui travailloit depuis long-temps à remüer contre lui toute l'Europe, s'est trouvé lui-même dans l'impuissance, pour ainsi dire, de se mouvoir, lié de tous côtez, & réduit pour toute vengeance à semer des Libelles, à pousser des cris & des injures. Nos ennemis, je repete, pourront-ils nier toutes ces choses! Pourront-ils ne pas avouer, qu'au même temps que ces merveilles s'exécutoient dans les Pays-bas, nôtre armée navale sur la mer Mediterranée, après avoir forcé Alger à demander la Paix, faisoit sentir à Genes, par un exemple à jamais terrible, la juste punition de ses insolences & de ses perfidies, ensevelissoit sous la ruine de ses Palais & de ses Maisons cette superbe ville plus aisée à détruire qu'à humilier. Non sans doute nos Ennemis n'oseront dementir des veritez si reconnuës, sur tout lorsqu'ils les verront écrites avec cet air simple & naïf, & dans ce caractère de sincerité & de vrai-semblance, qu'au défaut des autres choses, je ne desespere pas absolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Histoire.

Mais comme cette simplicité même toute ennemie qu'elle est de l'ostentation & du faste, a pourtant son Art, sa Methode, ses Agrémens; où pourrois-je mieux puiser cet Art & ces agrémens que dans la source même de toutes les delicateffes, dans cette Academie qui tient depuis si long temps en sa possession tous les trésors, toutes les richesses de nôtre langue. C'est donc, Mrs. ce que j'espere aujourd'hui trouver parmi vous, c'est ce que j'y viens étudier, c'est ce que

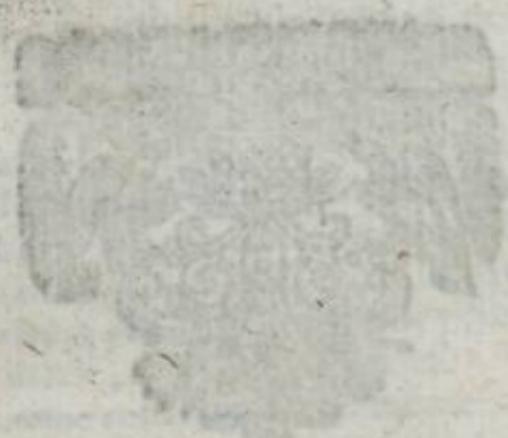
A M. DE L'ACAD. FRANÇOISE. 211

J'y viens apprendre. Heureux ! si par mon assiduité à vous cultiver par mon adresse à vous faire voir sur ces matieres , je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoissances & de vos secrets. Plus heureux encore ! si par mes respects & par mes sinceres soumissions je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnoissance que j'aurai toute ma vie de l'honneur inespéré que vous m'avez fait.



A LA DE L'ACADEMIE FRANCOISE. 211

Il est de l'avis de l'Académie que le
dictionnaire de l'Académie de France
est le plus exact et le plus complet
de tous ceux qui ont été publiés
en France. Il est le fruit de
plusieurs années de travail et
de la collaboration de plusieurs
savants. Il est le plus utile
et le plus nécessaire de tous
les dictionnaires. Il est le plus
exact et le plus complet de
tous ceux qui ont été publiés
en France. Il est le fruit de
plusieurs années de travail et
de la collaboration de plusieurs
savants. Il est le plus utile
et le plus nécessaire de tous
les dictionnaires.



L'ART
POETIQUE
EN VERS.

PART

COLLECTION

IN VERS



L'ART POETIQUE

CHANT PREMIER

C'EST envain qu'au Parnasse un temeraire
Auteur

Pense de l'Art des Vers atteindre la hauteur.

S'il ne sent point du Ciel l'influence secrete,

Si son astre en naissant ne l'a formé Poëte,

Dans son genie étroit il est toujours captif.

Pour lui Phebus est sourd, & Pegaze est retif.

O vous donc, qui brûlant d'une ardeur perilleuse,

Courez du bel esprit la carriere épineuse,

N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,

Ni prendre pour genie un amour de rimer.

Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,

Et consultez long temps vôtre esprit & vos forces.

La nature fertile en Esprits excellens,

Sçait entre les Auteurs partager les talens.

L'un peut tracer en vers une amouteuse flamme :

L'autre, d'un trait plaisant aiguïser l'Epigramme.

Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits,

Racan chanter Philis, les Bergers & les bois.

Mais souvent un esprit qui se flate & qui s'aime ;
 Méconnoist son genie , & s'ignore soi-même.
 Ainsi * Tel autrefois , qu'on vit avec Faret
 Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret ;
 S'en va mal à propos , d'une voix insolente ,
 Chanter du peuple Hebreu la fuite triomphante,
 Et poursuivant Moïse au travers des desers ,
 Court avec Pharaon se noyant dans les mers.

Quelque sujet qu'on traite , ou plaisant , ou
 sublime ,

Que toujourns le bon sens s'accorde avec la rime,
 L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ,
 La Rime est une esclave & ne doit qu'obeïr.
 Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë ,
 L'esprit à la trouver aisément s'habituë ,
 Au joug de la raison sans peine elle fléchit ,
 Et loin de la gêner , la sert & l'enrichit.
 Mais lors qu'on la neglige , elle devient rebelle ,
 Et pour la rattraper le sens court après elle.

Aimez donc la raison. Que toujourns vos écrits
 Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.

La plûpart emportez d'une fouge insensée
 Toujourns loin du droit sens vont chercher leur
 pensée.

Ils croiroient s'abaïsser dans leurs vers môstrueux.
 S'ils pensoient ce qu'un autre a pû penser comme
 eux.

Evitons ces excez. Laissons à l'Italie
 De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
 Tout doit tendre au bon sens : mais pour y par-
 venir

Le chemin est glissant & penible à tenir.
 Pour peu qu'on s'en écarte , aussi-tost on se noye.

* *Saint Amant. Moïse sauvé.*

La raison, pour marcher n'a souvent qu'une voie.

Un Auteur quelque fois trop plein de son objet
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face:

Il me promene après de terrasse en terrasse :

Ici s'offre un perron, là regne un corridor,

Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or :

Il conte des plafonds les ronds & les ovales.

Ce ne sont que Fesons, ce ne sont qu'Astragales.

Je saute vingt feuilletts pour en trouver la fin,

Et je me salue à peine au travers du jardin.

Fuyez de ces Auteurs l'abondance sterile,

Et ne vous chargez point d'un détail inutile.

Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant :

L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Qui ne sçait se borner ne sceut jamais écrire.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un
pire.

Un vers estoit trop foible, & vous le rendez dur.

J'évite d'estre long, & je deviens obscur.

L'un n'est point trop fardé, mais sa Muse est trop
nuë.

L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nuë.

Voulez-vous du public meriter les amours ?

Sans cesse en écrivant variez vos discours.

Un stile trop égal & toujours uniforme,

Envain brille à nos yeux, il faut qu'il nous en-
dorme.

On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer,

Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux, qui dans ses vers sçait d'une voix le-
gere

Passer du grave au doux, du plaisant au severe !

Son livre aimé du Ciel & cheri des Lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quoique vous écriviez, évitez la bassesse,
Le stile le moins noble a pourtant sa noblesse,
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.

On ne vid plus en vers que pointes triviales.

Le Parnasse parla le langage des Hales,

La licence à timer alors n'eut plus de frein.

Apollon travesti devint un Tabarin.

Cette contagion infecta les Provinces,

Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux
Princes.

Le plus mauvais Plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à Dassouci. tout trouva des Lecteurs.

Mais de ce stile enfin la Cour desabusée,

Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,

Distingua le naïf du plat & du bouffon,

Et laissa la Province admirer le Typhon.

Que ce stile jamais ne souille vôtre ouvrage.

Imitons de Marot l'élegant badinage,

Et laissons le burlesque aux Plaisans du Pont-neuf,

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brebeuf,

Même en une Pharsale entasser sur les rives,

*De morts & de mourans cent montagnes plainti-
ves.*

Prenez mieux vôtre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agreable sans fard.

N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut lui
plaire.

Ayez pour la cadence une oreille severe.

Que toujours dans vos vers le sens coupant les
mots ;

Suspende l'hemistiehe, en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,

Ne soit d'une voyele en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

Le vers le mieux rempli , la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit , quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse François ,
Le caprice tout seul faisoit toutes les loix.

Là rime , au bout des mots assemblez sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens , de nombre & de césure.

Villon sceut le premier , dans ces siècles grossiers,
Débroüiller l'art confus de nos vieux Romanciers,

Marot bien tôt après fit fleurir les balades ,

Tourna des Triolets , rima des Mascarades ,

A des refrains reglez asservit les rondeaux ,

Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.

Ronsard qui le suivit par une autre methode

Reglant tout, broüilla tout , fit un art à sa mode:

Et toutefois long-temps eut un heureux destin.

Mais sa Muse en François parlant Grec & Latin,

Vid dans l'âge suivant , par un retour grotesque ,

Tomber de ses grands mots le faste pedantesque.

Ce Poëte orgueilleux rebuché de si haut ,

Rendit plus retenus Desportes & Bertaut.

Enfin Malherbe vint , & le premier en France,

Fit sentir dans les vers une juste cadence ,

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir ,

Et reduisit la Muse aux regles du devoir.

Par ce sage Ecrivain la Langue réparée

N'offroit plus rien de rude à l'oreille épurée.

Les Stances avec grace apprirent à tomber ,

Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Tout reconnut ses loix , & ce guide fidelle

Aux Auteurs de ce temps sert encor de modele.

Marchez donc sur ses pas , aimez sa pureté ,

Et de son tour heureux imitez la clarté.

Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,

Mon esprit aussi-tôt commence à se détendre,

Et de vos vains discours prompt à se détacher,

Ne suit point un Auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains Esprits, dont les sombres pensées,
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.

Le jour de la raison ne le sçauroit percer.

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

Selon que nôtre idée est plus ou moins obscure,

L'expression la suit ou moins nette ou plus pure.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Sur tout, qu'en vos écrits la Langue reverée

Dans vos plus grands excez vous soit toujours sacrée.

En vain vous me frappez d'un son melodieux;

Si le terme est impropre, ou le tour vicieux,

Mon esprit n'admet point un pompeux Barbarisme,

Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux Solecisme.

Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin

Est toujours quoi qu'il fasse, un méchant Ecrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,

Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.

Un stile si rapide, & qui court en rimant,

Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.

J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arene

Dans un pré plein de fleurs lentement se promene,

Qu'un torrent débordé qui d'un cours orageux
Roule plein de gravier sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement, & sans perdre courage
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage
Polissez-le sans cesse & le repolissez.

Ajoûtez quelque fois & souvent effacez.

C'est peu qu'en un ouvrage, où les fautes
fourmillent,

Des traits d'esprit semez de temps en temps pe-
tillant.

Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu,

Que le debut, la fin, répondent au milieu;

Que d'un art délicat les pieces assorties

N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;

Que jamais du sujet le discours s'écartant

N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publi-
que ?

Soyez-vous à vous-même un severe Critique.

L'ignorance toujours est preste à s'admirer.

Faites-vous des Amis prompts à vous censurer.

Qu'ils soient de vos écrits les confidens sinceres;

Et de tous vos defauts les zelez adversaires.

Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur.

Mais sçachez de l'Ami discerner le Flateur.

Tel vous semble applaudir, qui vous raille &
vous joué.

Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on
vous louë.

Un Flateur aussi-tôt cherche à se recrier.

Chaque vers qu'il entend le fait extazier.

Tout est charmant, divin, aucun mot ne le
blesse.

Il trespigne de joie, il pleure de tendresse,

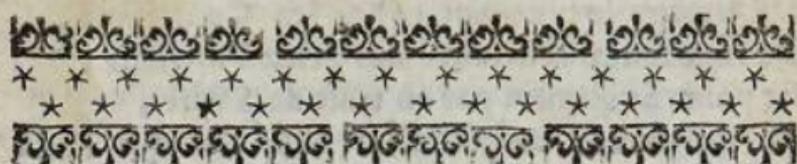
Il vous comble par tout d'éloges factueux.

La verité n'a point cet air impetueux.
 Un sage Ami toujours rigoureux , inflexible,
 Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
 Il ne pardonne point les endroits negligez.
 Il renvoye en leur lieu les vers mal arrangez.
 Il reprime des mots l'ambitieufe emphaze.
 Ici le sens le choque , & plus loin c'est la phraze.
 Vôtre construction semble un peu s'obscurcir :
 Ce terme est équivoque , il le faut éclaircir.
 C'est ainsi que vous parle un Ami veritable.
 Mais souvent sur ses vers un Auteur intraitable
 A les proteger tout se croit interessé ,
 Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
 De ce vers , direz-vous l'expression est basse.
 Ah ! Monsieur , pour ce vers je vous demande
 grace,
 Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid
 Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.
 Ce tour ne me plait pas. Tout le monde l'admire.
 Ainsi toujours constant à ne se point dédire ;
 Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser.
 C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
 Cependant , à l'entendre , il cherit la critique.
 Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
 Mais tout ce beau discours , dont il vient vous flater ,
 N'est rien qu'un piège adroit pour vous le reciter .
 Aussi-tôt il vous quitte , & content de sa Muse ,
 S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse.
 Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots Auteurs ,
 Nôtre siecle est fertile en sots Admirateurs.
 Et sans ceux que fournit la Ville & la Province ;

CHANT PREMIER. 223

Il en est chez le Duc , il en est chez le Prince.
L'Ouvrage le plus plat a chez les Courtisans ,
De tout temps rencontré des zelez Partisans ;
Et pour finir enfin par un trait de Satire ,
Un sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire.





CHANT II.

TELLE qu'une Bergere , au plus beau jour
de fête ,
De superbes rubis ne charge point sa tête ,
Et sans mêler à l'or l'éclat des Diamans ,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux orne-
mens.

Telle , aimable en son air , mais humble dans
son stile ,

Doit éclater sans pompe une élégante idylle :
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux ,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers presomp-
tueux.

Il faut que sa douceur flate, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce stile un Rimeur aux abois
Jette là de dépit la flûte & le haubois ,
Et follement pompeux , dans sa verve indiscrete,
Au milieu d'une Eglogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes d'effroi se cachent sous les eaux.
Au contraire , cet Autre abject en son langage
Fait parler ses Bergers , comme on parle au vil-
lage ,

Ses vers plats & grossiers dépoüillez d'agrément.
Toujours baissent la terre, & rampent tristement,
On diroit que Ronsard sur ses pipeaux rustiques

Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille & du son,
Lycidas en Pierot, & Phylis en Thoinon.

Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivés, pour la trouver, Theocrite. & Virgile.
Que leurs tendres écrits par les Graces dictés
Ne quittent point vos mains jour & nuit feuille-
tez.

Seuls dans leurs doctes vers ils pourront vous ap-
prendre,

Par quel art sans bassesse un Auteur peut descen-
dre,

Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux Bergers,
Des plaisirs de l'Amour vanter la douce amorce,
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'é-
corce,

Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois *
Rend dignes d'un Consul la campagne & les bois.
Telle est de ce Poëme & la force & la grace.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans
audace

La plaintive Elegie en longs habits de deuil
Sçait les cheveux épars gemir sur un cercueil.
Elle peint des Amans la joye, & la tristesse,
Flate, menace, irrite, apaise une Maistresse.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'estre Poëte, il faut estre amoureux.

Je hais ces vains Auteurs, dont la Muse forcée
M'entretient de ses feux toujours froide & glacée,
Qui s'affligent par art, & fous de sens rassis
S'érigent, pour rimer en Amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases
vaines

* Virg. Eol. 4.

Ils ne savent jamais que se charger de chaînes ;
 Que benir leur martyre , adorer leur prison ,
 Et faire quereler les sens & la raison.

Ce n'estoit pas jadis , sur ce ton ridicule
 Qu'Amour dictoit les vers que soupiroit Tibule :
 Ou que du tendre Ovide animant les doux sons ,
 Il donnoit de son Art les charmantes leçons.
 Il faut que le cœur seul parle dans l'Elegie.

L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie
 Elevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux ,
 Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.
 Aux Athletes dans Pise , elle ouvre la barriere ,
 Chante un Vainqueur poudreux au bout de la car-
 riere ,

Mene Achille sanglant aux bords du Simois ,
 Ou fait fléchir l'Escout sous le joug de Loüis.
 Tantôt comme une Abeille ardente à son ouvrage ,
 Elle s'en va des fleurs dépouiller le rivage :
 Elle peint les festins , les danses , & les ris ,
 Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris ,
*Qui mollement résiste , & par un doux caprice , **
Quelquesfois le refuse , afin qu'on le ravisse.
 Son stile impetueux souvent marche au hazard.
 Chez elle un beau desordre est un effet de l'art.

Loin ces Rimeurs craintifs , dont l'esprit phleg-
 matique

Garde dans ses fureurs un ordre dictatique :
 Qui chantant d'un Heros les progrès éclatans ,
 Maigres Historiens , suivront l'ordre des temps.
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de veüe.
 Pour prendre Dole, il faut que l'Isle soit rendue ,
 Et que leur vers exact , ainsi que Mezeray ,
 Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray.

* Horace Ode 12. liv. 2.

Apollon de son feu leur fut toujourns avare.

On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre
Voulant pousser à bout tous les Rimeurs Fran-
çois,

Inventa du Sonnet les rigoureuses loix ;

Voulut, qu'en deux Quatrains de mesure pareille

La Rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille,

Et qu'ensuite, six vers artilement rangez

Fussent en deux Tercets par le sens partagez.

Sur tout de ce Poëme il bannit la licence :

Lui-même en mesura le nombre & la cadence :

Défendit qu'un vers foible y peut jamais entrer,

Ni qu'un mot déjà mis ofast s'y remonter.

Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.

Un sonnet sans défauts vaut seul un long Poëme.

Mais en vain mille Auteurs y pensent arriver,

Et cet heureux Phénix est encore à trouver :

A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville

En peut-on admirer deux ou trois entre mille.

Le reste aussi peu lû que ceux de Pelletier,

N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'Epiciër.

Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,

La mesure est toujourns trop longue ou trop petite.

L'Epigramme plus libre, en son tour plus borné,

N'est souvent, qu'un bon mot de deux rimes orné.

Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées

Furent de l'Italie en nos vers attirées.

Le Vulgaire ébloüi de leur faux agrément,

A ce nouvel appas courut avidement.

La faveur du public excitant leur audace,

Leur nombre impetueux inonda le Parnasse ;

Le Madrigal d'abord en fut envelopé.

Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.

La Tragedie en fit ses plus cheres delices.

L'Elegie en orna ses douloureux capricos.

Un Heros sur la Scene eut soin de s'en parer ,
 Et sans Pointe un Amant n'osa plus soupirer.
 On vit tous les Bergers , dans leurs plaintes nou-
 velles ,

Fideles à la Pointe encor plus qu'à leurs Belles,
 Chaque mot eut toujours deux visages divers.
 La prose la receut aussi-bien que les vers.
 L'Avocat au Palais en herissa son stile ,
 Et le Docteur en chaire en sema l'Evangile.

La Raison outragée enfin ouvrit les yeux ,
 La chassa pour jamais des discours serieux ,
 Et dans tous ces écrits la declarant infame ,
 Par grace lui laissa l'entrée en l'Epigramme :
 Pourveu que sa finesse éclatant à propos
 Roulast sur la pensée , & non pas sur les mots.
 Ainsi de toutes parts les desordres cesserent.
 Toutefois à la Cour les Turlupins resterent ,
 Insipides Plaisans , bouffons infortunez ,
 D'un jeu de mots grossier partisans surannez.
 Ce n'est pas quelquefois qu'une Muse un peu fine
 Sur un mot en passant ne joue & ne badine ,
 Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :
 Mais fuiez sur ce point un ridicule excès ;
 Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
 Aiguïser par la queue une Epigramme folle.

Tout Poëme est brillant de sa propre beauté.
 Le Rondeau né Gaulois a la naïveté.
 La Balade asservie à ses vieilles maximes ,
 Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.

Le Madrigal plus simple , & plus noble en son
 tour ,

Respire la douceur , la tendresse , & l'Amour.

L'ardeur de se montrer , & non pas de médire,
 Arma la Verité du vers de la Satire.

Lucile le premier osa la faire voir ;

Aux vices des Romains presenta le miroir :
 Vangea l'humble Vertu , de la Richesse altiere ,
 Et l'honnête Homme à pié , du Faquin en litiere.

Horace à cette aigreur mêla son enjouïement.

On ne fut plus ni fat ni sot impunément :
 Et, malheur à tout nom, qui propre à la censure,
 Pût entrer dans un vers , sans rompre la mesure.

Perse en ses vers obscurs, mais serrez & pressans,
 Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvenal élevé dans les cris de l'Ecole
 Toussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
 Ses ouvrages tout pleins d'affreuses veritez
 Etincelent pourtant de sublimes beautez :
 Soit que sur un écrit arrivé de Caprée *Satire 10.*
 Il brise de Sejan la statuë adorée :

Soit qu'il fasse au Cōseil courir les Senateurs, *Sat. 4*

D'un Tyran soupçonneux pâles adulateurs :

Ou que , pouffant à bout la luxure Latine ,
 Aux Portefaix de Rome il vende Messaline. *Sat. 6*
 Ses écrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.

De ces Maïstres sçavans disciple ingenieux
 Regnier seul parmi nous formé sur leurs modeles,
 Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.
 Heureux ! si ses Discours craints du chaste Lec-
 teur ,

Ne se sentoient des lieux où frequentoit l'Auteur ;
 Et si du soin hardi de ses rimes Cyniques ,
 Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.

Le Latin dans les mots brave l'honnesteré :
 Mais le lecteur François veut estre respecté :
 Du moindre sens impu la liberté l'outrage ,
 Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

Je veux dans la Satire un esprit de candeur ,
 Et fuis un éffronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce Poëme en bons mots si fertile,

Le François né malin forma le Vaudeville,
 Agreable Indiscret, qui conduit par le chant,
 Passe de bouche en bouche, & s'accroist en mar-
 chant.

La liberté Françoisë en ses vers se déploie.
 Cet enfant de plaisir veut naistre dans la joye.
 Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
 Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
 A la fin tous ces jeux, que l'athëisme élève,
 Conduisent tristement le Plaisant à la Greve.
 Il faut même en chansons du bon sens & de l'art.
 Mais pourtant on a veu le vin & le hazard
 Inspirer quelquefois une Muse grossiere,
 Et fournir sans genie un couplet à Liniere.
 Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
 Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfu-
 mer.

Souvent l'Auteur altier de quelque chansonnette
 Au même instant prend droit de se croire Poëte.
 Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.
 Il met tous les matins six Impromptus au net.
 Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
 Si bien-tôt imprimant ses sottës rêveries,
 Il ne se fait graver au devant du recüeil,
 Couronné de lauriers par la main de Nanteüil.





CHANT III.

IL n'est point de Serpent, ni de Monstre o-
dieux,

Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

D'un pinceau delicat l'artifice agreable

Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Ainsi, pour nous charmer, la Tragedie en pleurs

D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs,

D'Oreste parricide exprima les alarmes,

Et pour nous divertir nous arracha des larmes.

Vous donc, qui d'un beau feu pour le Theatre
épris,

Venez en vers pompeux y disputer le prix,

Voulez-vous sur la scene étaler des ouvrages,

Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,

Et qui rôtjours plus beaux, plus ils sont regar-
dez,

Soient au bout de vingt ans encor redemandez?

Que dans tous vos discours la passion émuë

Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë

Si d'un beau mouvement d'agreable fureur

Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur*,

Ou n'excite en nôtre ame une *pitié* charmante,

Envain vous étalez une scene sçavante.

Vos froids raisonnemens ne feront qu'atiedir

Un spectateur rôtjours paresseux d'applaudir,

Et qui des vains efforts de vôtre Rhetorique,

Justement fatigué , s'endort , ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire & de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'Action préparée ,
Sans peine , du Sujet applanisse l'entrée.
Je me ris d'un AËteur qui lent à s'exprimer ,
De ce qu'il veut , d'abord ne sçait pas m'infor-

mer ,
Et qui débrouillant mal une penible intrigue
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il declinât son nom ,
Et dit : je suis Oreste , ou bien Agamemnon :
Que d'aller par un tas de confuses merveilles ,
Sans rien dire à l'esprit , étourdir les oreilles.
Le Sujet n'est jamais assez tost expliqué.

Que le Lieu de la scene y soit fixe & marqué.
Un Rimeur sans peril , delà les Pirenées
Sur la scene en un jour renferme des années ,
Là souvent le Heros d'un spectacle grossier ,
Enfant au premier acte , & barbon au dernier.
Mais nous , que la Raison à ses regles engage ,
Nous voulons qu'avec art l'Action se ménage :
Qu'en un Lieu , qu'en un Jour , un seul Fait ac-

compli
Tienne jusqu'à la fin le Theatre rempli.

Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le Vrai peut quelquefois n'estre pas Vraisemblable.

Une merveille absurde est pour moi sans appas.
L'esprit n'est point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un recit nous l'ex-

pose :
Les yeux en le voyant saisiseroient mieux la chose ,
Mais il est des objets , que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille , & reculer des yeux.

Que le trouble toujours croissant de scene en scene

A son comble arrivé se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lors qu'en un sujet d'intrigue envelopé,
D'un secret tout à coup la verité connue
Charge tout, donne à tout une face imprevue.

La Tragedie informe & grossiere en naissant
N'estoit qu'un simple Chœur, où chacun en dan-
fant,

Et du Dieu des raisins entonnant les loüanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joye éveillant les esprits,
Du plus habile Chantre un Bouc estoit le prix.
Thespis fut le premier qui barboüillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuse folie,
Et d'Acteurs mal ornez chargeant un tombereau,
Amusa les Passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le Chœur jetta les personnages,
D'un Masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un Theatre en public exhaussé,
Fit paroistre l'Acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin donnant l'essor à son genie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie;
Interessa le Chœur dans toute l'Action,
Des vers trop rabotteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Chez nos devots Ayeux le Theatre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une Troupe grossiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et sortement zelée en sa simplicité
Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu, par pieté.
Le sçavoir à la fin dissipant l'ignorance,

Fit voir de ce projet la devote imprudence,
 On chassa ces Docteurs preschans sans mission.
 On vid renaistre Hector, Andromaque, Iliou.
 Seulement, les Acteurs laissant le masque antique,
 Le violon tint lieu de Chœur & de musique.

Bien-tost l'Amour fertile en tendres sentimens
 S'empara du Theatre, ainsi que des Romans.
 De cette Passion la sensible peinture
 Est pour aller au cœur, la route la plus sûre.
 Peignez donc, j'y consens, les Heros amoureux.
 Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.
 Qu'Achile aime autrement que Tyrfis & Philene.
 N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamene :
 Et que l'amour souvent de remors combattu
 Paroisse une foiblesse & non une vertu.

Des Heros de Roman fuyez les petiteffes :
 Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesse.

Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.
 J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
 A ces petits défauts marquez dans sa peinture,
 L'esprit avec plaisir reconnoist la nature.
 Qu'il soit sur ce modele en vos écrits tracé.
 Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.
 Que pour ses Dieux Enée ait un respect austere.
 Conservez à chacun son propre caractère.
 Des Siecles, de Pais, étudiez les mœurs.
 Les climats font souvent les diverses humeurs.

Gardez donc de donner, ainsi que dans Clelie,
 L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie,
 Et, sous de noms Romains faisant nôtre portrait,
 Peindre Caton galant & Brutus dameret.
 Dans un Roman frivole aisément tout s'excuse,
 C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
 Trop de rigueur alors seroit hors de saison :

CHANT TROISIÈME. 235

Mais la Scene demande une exacte raison.

L'étroite bienfiance y veut estre gardée.

D'un nouveau Personnage inventez-vous l'idée?

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord

Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vû d'a-
bord.

Souvent, sans y penser, un Ecrivain qui s'aime,
Forme tous ses Heros semblables à soi-même.

Tout a l'humeur Gascone, en un Auteur Gascon.

Calprenede & Juba * parlent du même ton.

La nature est en nous plus diverse & plus sage.

Chaque passion parle un different langage.

La colere est superbe, & veut des mots altiers.

L'abatement s'explique en des termes moins fiers.

Que devant Troye en flamme Hecube desolée

Ne vienne pas pousser une plainte empoulée,

Ni sans raison décrire en quel affreux pais,

** *Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais.*

Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles

Sont d'un Declamateur amoureux de paroles.

Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.

Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleu-
riez.

Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit sa
bouche,

Ne partent point d'un cœur que sa misere touche.

Le Theatre fertile en Censeurs pointilleux,

Chez nous pour se produire est un champ peril-
leux.

Un Auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.

Il trouve à le sifler des bouches toujourns prêtes.

Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.

* *Heros de Cleopatre.*

** *Senèque Tragique Troade. Sc. I.*

C'est un droit qu'à la porte on achete en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se re-
plie :

Que tantôt il s'éleve, & tantôt s'humilie :
Qu'en nobles sentimens il soit par tout second :
Qu'il soit aisé, solide, agreable, profond :
Que de traits surprenans, sans cesse il nous re-
veille :

Qu'il coure dans ses vers de merveille en mer-
veille :

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la Tragedie agit, marche, & s'explique.

D'un air plus grand encor la Poësie Epique,
Dans le vaste recit d'une longue action,
Se soutient par la Fable, & vit de fiction.

Là pour nous enchanter tout est mis en usage.
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un
visage.

Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve est la Prudence, & Venus la Beauté.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre :
C'est Jupiter armé pour effrayer la Terre.

Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les
flots.

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse :
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de
Narcisse.

Ainsi, dans cet amas de nobles fictions.
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Qu'Enée & ses vaisseaux par le vent écartez
Soient aux bords Africains d'un orage emportez ;

Ce n'est qu'une aventure ordinaire & commune,
 Qu'un coup peu surprenant des traits de la For-
 tune.

Mais que Junon constante en son aversion
 Poursuive sur les flots les restes d'Ilion :
 Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie,
 Ouvre aux vents mutinez les prisons d'Eolie :
 Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
 D'un mot calme les flots, mette la paix dans
 l'air,

Delivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache ;
 C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache,
 Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
 La Poësie est morte, ou rampe sans vigueur :
 Le Poëte n'est plus qu'un Orateur timide,
 Qu'un froid Historien d'une Fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos Auteurs
 deceus,

Bannissant de leurs vers ses ornemens receus,
 Pensent faire agir Dieu, ses saints & ses Pro-
 phetes.

Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes :
 Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer :
 N'offrent rien qu'Astaroth, Belzebuth, Lucifer.
 De la foy d'un Chrétien les misteres terribles
 D'ornemens égayez ne sont point susceptibles.
 L'Evangile a l'esprit n'offre de tous côtez
 Que penitence à faire, & tourmens méritez ;
 Et de vos fictions le mélange coupable,
 Même à ses veritez donne l'air de la Fable.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
 Que le Diable toujours heurlant contre les
 Cieux,

Que de vôtre Heros veut rabaisser la gloire,
 Et souvent avec Dieu balance la victoire ?

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.

Je ne veux point ici lui faire son procez :
 Mais quoy que nôtre siècle à sa gloire public,
 Il n'eut point de son Livre illustré l'Italie ;
 Si son sage Heros toujours en oraison,
 N'eust fait que mettre enfin Sathan à la raison,
 Et si Renaud, Argant, Tancrede, & sa Maî-
 tresse
 N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet Chrétien.

Un Auteur follement idolâtre & Payen.
 Mais dans une profane & riante peinture,
 De n'oser de la Fable employer la figure,
 De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
 D'oster à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,
 D'empêcher que Caron dans la fatale barque,
 Ainsi que le Berger, ne passe le Monarque ;
 C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
 Et voulant aux Lecteurs plaire sans agrément.
 Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence
 De donner à Themis ni bandeau, ni balance :
 De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
 Ou le temps qui s'enfuit une horloge à la main :
 Et par tout des discours, comme une idolâtrie,
 Dans leur faux zele, iront chasser l'Allegorie.
 Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur :
 Mais pour nous, banissons une vaine terreur,
 Et n'allons point parmi nos ridicules songes,
 Du Dieu de verité, faire un Dieu de mensonges.

La fable offre à l'esprit mille agrémens divers.
 Là tous les noms heureux semblent nés pour les
 vers,

Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idomenée,
 Helene, Menelas, Paris, Hector, Enée.

CHANT TROISIÈME. 239

O le plaisant projet d'un Poète ignorant ,
 Qui de tant de Heros va choisir Childebrand !
 D'un seul nom quelquefois le son dur, ou bizarre
 Rend un Poëme entier , ou burlesque ou barbare.
 Voulez-vous long-temps plaire , & jamais ne
 lasser ?

Faites choix d'un Heros propre à m'interessier ,
 En valeur éclatant , en vertus magnifique.

Qu'en lui, jusqu'aux defauts, tout se montre
 heroïque.

Que ses faits surprenans soient dignes d'être oüis.

Qu'il soit tel que Cesar , Alexandre ou Louïs ,
 Non, tel que Polynice , & son perfide frere.

On s'ennuye aux exploits d'un Conquerant vul-
 gaire.

N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé,

Le seul courroux d'Achile avec art menagé

Remplit abondamment une Iliade entiere.

Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.

Soyez vif & pressé dans vos narrations.

Soyez riche & pompeux dans vos descriptions.

C'est-là qu'il faut des vers étaler l'élegance.

N'y presentez jamais de basse circonstance.

N'imitiez pas ce Fou , qui décrivant les mers

Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts

L'Hebreu sauvé du joug de ses injustes Maîtres,*

Met pour le voir passer les poissons aux fenestres.

Point le petit enfant qui va , saute , revient ,

Et joyeux à sa mere offre un caillou qu'il tient.

Sur de trop vains objets c'est arrêter la veüe.

Donnez à vôtre ouvrage une juste étendue.

Que le debut soit simple & n'ait rien d'affecté.

* Les Poissons ébahis les regardent passer à
 Moïse sauvé.

N'allez pas dès l'abord sur Pegaze monté,
 Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre;
Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la
*terre.**

Que produira l'Auteur, après tous ces grands
 cris?

La montagne en travail enfante une souris.

O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'a-
 dressé,

Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
 Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux,
Je chante les combats, & cet homme pieux

Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Au-
sonie,

Le premier aborda les champs de Lavinie.

Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu:

Et pour donner beaucoup ne nous promet que
 peu

Bien-tôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
 Du destin des Latins prononcer les oracles,
 De Styx & d'Acheron peindre les noirs tor-
 rens,

Et déjà les Césars dans Elysée errans.

De Figures sans nombre égayez vôtres ouvrages.

Que tout y fasse aux yeux une riante image.

On peut être à la fois & pompeux & plaisant,

Et je hais un sublime ennuyeux & pesant.

J'aime mieux Arioste & ses Fables comiques,

Que ces Auteurs toujours froids & melancoli-
 ques,

Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire
 affront;

Si les graces jamais leur deridoient le front.

On diroit que pour plaire, instruir par la Nature

Homere ait a Venus derobé sa ceinture.
 Son livre est d'agrémens un fertile tresor.
 Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
 Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace.
 Par tout il divertit & jamais il ne lasse.
 Une heureuse chaleur anime ses discours.
 Il ne s'égare point en de trop longs détours.
 Sans garder dans ses vers un ordre methodique,
 Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique.
 Tout, sans faire d'aprêts, s'y prepare aisément.
 Chaque vers, chaque mot court à l'évenement.
 Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincere.
 C'est avoir profité que de sçavoir s'y plaire.

Un Poëme excellent, où tout marche & se suit,
 N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.
 Il veut du temps, des soins, & ce penible ouvrage

Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentissage.
 Mais souvent parmi nous un Poëte sans art,
 Qu'un beau feu quelque fois échauffa par hazard,
 Enflant d'un vain orgueil son esprit chimerique,
 Fierement prend en main' la trompette heroïque.
 Sa Muse déreglée, en ses vers vagabonds,
 Ne s'éleve jamais que par sauts & par bonds,
 Et son feu dépourvû de sens & de lecture,
 S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
 Mais en vain le Public prompt à le mépriser,
 De son merite faux le veut desabuser:
 Lui-même applaudissant à son maigre genie,
 Se donne par ses mains l'encens qu'on lui denie.
 Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention.
 Homere n'entend point la noble fiction.

Si contre cet arrêt le siecle se rebelle,

A la posterité d'abord il en appelle.
 Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
 Ramene triomphans ses ouvrages au jour,
 Leur tas au magasin cachez à la lumiere,
 Combatent tristement les vers & la poussiere.
 Laissons-les donc entr'eux s'escrimer en repos,
 Et sans nous égarer suivons nôtre propos.

Des succez fortunez du spectacle tragique,
 Dans Athenes nâquit la Comedie antique.
 Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux plaisans
 Distilla le venin de ses traits médifans.
 Aux accez insolens d'une bouffonne joie,
 La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
 On vid, par le Public un Poète avoué
 S'enrichir aux dépens du merite joié,
 Et Socrate par lui dans *un chœur de Nuées*,*
 D'un vil amas de peuple attirer les huées.
 Enfin de la licence on arrêta le cours.
 Le Magistrat, des loix emprunta le secours,
 Et rendant par Edit les Poètes plus sages,
 Défendit de marquer les noms ni les visages.
 Le Theatre perdit son antique fureur,
 La Comédie apprit à rire sans aigreur,
 Sans fiel & sans venin sceut instruire & reprendre,
 Et plut innocemment dans les vers de Ménandre,
 Chacun peint avec art dans ce nouveau mi-
 roir,
 S'y vid avec plaisir, ou crût ne s'y point voir.
 L'avare des premiers rit du tableau fidele
 D'un Avare souvent tracé sur son modele;
 Et mille fois un Fat finement exprimé,
 Méconnut le portrait sur lui-même formé.
 Que la Nature donc soit vôtre étude unique,

* *Les Nuées, Comedie d'Aristoph.*

CHANT TROISIEME. 243

Auteurs, qui pretendez aux honneurs du Comique.

Quiconque void bien l'homme, & d'un esprit profond,

De tant de cœurs cachez a penetré le fond :

Qui sçait bien ce que c'est qu'un Prodiges, un Avare,

Un honnête homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,

Sur une scene heureuse il peut les étaler,

Et les faire à nos yeux vivre, agir & parler.

Presentez-en par tout les images naïves :

Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.

La nature feconde en bizarres portraits,

Dans chaque ame est marquée à de differens traits.

Un geste la découvre, un rien la fait paroître :

Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Le temps qui change tout change aussi nos humeurs.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.

Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices

Est prompt à recevoir l'impression des vices ;

Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,

Retif à la censure, & fou dans les plaisirs.

¶ L'âge viril plus meur, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se ménage,

Contre les coups du sort songe à se maintenir,

Et loin dans le present regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse,

Garde, non pas sur soi, les tresors qu'elle entasse,

Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé,
 Toujours plaint le present, & vante le passé,
 Inhabîle aux plaisirs, dont la jeunesse abuse,
 Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.
 Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
 Un vieillard en jeune homme, un jeune homme
 en vieillard.

Etudiez la Cour, & connoissez la Ville:
 L'une & l'autre toujours en modeles fertile.
 C'est par là que Moliere illustrant ses écrits
 Peut-être de son Art eut remporté le prix;
 Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
 Il n'eust point fait souvent grimacer ses figures,
 Quité, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
 Et sans honte à Terence allié Tabarin.
 Dans ce sac ridicule où * Scapin s'enveloppe,
 Je ne reconnois plus l'Auteur du Misantrope.

Le Comique ennemi des soupirs & des pleurs,
 N'admet point en ses vers de tragiques douleurs,
 Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
 Des mots sales & bas charmer la populace.

Il faut que ses Acteurs badinent noblement:
 Que son nœud bien formé se dénoüe aisement;
 Que l'Action marchant où la raison la guide,
 Ne se perde jamais dans une Scène vuide;
 Que son stile humble & doux se releve à propos,
 Que ses discours par tout fertiles en bons mots,
 Soient pleins de passions finement maniées;
 Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
 Au dépens du bon sens gardez de plaisanter.
 Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
 Contemplez de quel air un Pere dans Terence
 Vient d'un fils amoureux gourmander l'impru-
 dence:

* Comedie de Moliere.

CHANT TROISIEME 245

De quel air cet Amant écoute ses leçons,
Et court chez sa Maîtresse oublier ses chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable,
C'est un Amant, un Fils, un Pere veritable.

J'aime sur le Theatre un agreable Auteur
Qui sans se diffamer aux yeux du Spectateur,
Plait par la raison seule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux Plaisant, à grossiere equivoque
Qui, pour me divertir, n'a que la saleté;
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux treteaux
monté,

Amusant le Pont-neuf de ses sornettes fades,
Aux Laquais assemblez jouer ses Mascarader.





CHANT IV.

Dans Florence jadis vivoit un Medecin,
 Sçavant hableur, dit-on, & celebre assassin.
 Lui seul y fit long-temps la publique misere.
 Là le Fils orphelin lui redemande un Pere,
 Ici le Frere pleure un Frere empoisonné.
 L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de séné.
 Le rhume à son aspect se change en pleuresie;
 Et par lui la migraine est bien-tôt phrenesie.
 Il quitte enfin la ville en tous lieux detesté.
 De tous ses Amis morts un seul Ami resté,
 Le mene en sa maison de superbe structure;
 C'estoit un riche Abbé fou de l'Architecture.
 Le Medecin d'abord semble né dans cet art,
 Déjà des bâtimens parle comme Mansard:
 D'un salon qu'on élève il condamne la face:
 Au vestibule obscur il marque une autre place.
 Approuve l'escalier tourné d'une façon.
 Son ami le conçoit, & mande son Maçon.
 Le Maçon vient, écoute, approuve & se corrige;
 Enfin, pour abreger un si plaisant prodige,
 Nôtre Assassin renonce à son art inhumain,
 Et desormais la regle & l'équiere à la main,
 Laisant de Galien la science suspecte,
 De méchant Medecin devient bon Architecte.

CHANT QUATRIÈME. 247

Son exemple est pour nous un precepte excellent,

Soyez plutôt Maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'Écrivain du commun, & Poète vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés divers,
On peut avec honneur remplir les seconds rangs ;
Mais dans l'Art dangereux de rimer & de d'écrire,
Il n'est point de degré du médiocre au pire.
Les vers ne souffrent point de médiocre Auteur,
Ses écrits en tous lieux sont l'effroi du Lecteur,
Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent,

Et les ais chez Billaine * à regret les endurent.
Un Fou du moins fait rire, & peut nous égayer ;
Mais un froid Écrivain ne sçait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac ** & sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin se morfond & nous glace.
Ne vous enyvrez point des éloges flatteurs
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces Reduits prompts à crier merveille,

Tel écrit recité se soutient à l'oreille,
Qui dans l'impression au grand jour se montrant ;
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
On sçait de cent Auteurs l'aventure tragique ;
Et Gombaut tant loué garde encor la boutique.
Écoutez tout le monde, assidu consultant,
Un Fat quelquefois o vre un avis important.
Quelques vers toutesfois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussi tost ne courez pas les lire,
Gardez-vous d'unir ce Rimeur furieux,

* Fameux Libraire.

** Cyrano Bergerac, Auteur du voyage de la Lune

Qui de ses vains écrits Lecteur harmonieux
 Aborde en recitant quiconque le saluë,
 Et poursuit de ses vers les passans dans la ruë.
 Il n'est de Temple si saint des Anges respecté,
 Qui soit contre sa Muse un lieu de seureté.

Je vous l'ay déjà dit, aimez qu'on vous cen-
 sure,
 Et souple à la raison corrigez sans murmure.
 Mais ne vous rendez pas dés qu'un Sot vous re-
 prend.

Souvent dans son orgueil un subtil Ignorant
 Par d'injustes dégoûts combat toute une Piece,
 Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.

On a beau refuter ses vains raisonnemens:
 Son esprit se complait dans ses faux jugemens,
 Et sa foible raison de clarté dépourvüe,
 Pense que rien n'échape à sa debile veüe.
 Ses conseils sont à crainde, & si vous les croyez,
 Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

Faites choix d'un Censeur solide & salutaire,
 Que la raison conduise, & le sçavoir éclaire,
 Et dont le crayon seur d'abord aille chercher
 L'endroit que l'on sent foible, & qu'on se veut
 cacher,

Lui seul éclaircira vos doutes ridicules:
 De vôtre esprit tremblant levera les scrupules.
 C'est lui qui vous dira, par quel transport heu-
 reux,

Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
 Trop resserré par l'art, sort des regles prescrites,
 Et de l'Art même apprend à franchir leurs lîmi-
 tes.

Mais ce parfait Censeur se trouve rarement.
 Tel excelle à rimer qui juge sottement.
 Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,

Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Auteurs, prestez l'oreille à mes instructions,

Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?

Qu'en sçavantes leçons vostre Muse fertile

Par-tout joigne au plaisant le solide & l'utile.

Un Lecteur sage fuit un vain amusement,

Et veut mettre à profit son divertissement.

Que vôtre ame & vos mœurs peints dans tous
vos ouvrages

N'offrent jamais de vous que de nobles images.

Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,

Qui de l'honneur en vers infames deserteurs,

Trahissant la vertu sur un papier coupable,

Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.

Je ne suis pas pourtant de ces tristes Esprits

Qui banissant l'amour de tous chastes écrits,

D'un si riche ornement veulent priver la Scene :

Traient d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimene.

L'Amour le moins honneste exprimé chastement,

N'excite point en nous de honteux mouvement.

Didon a beau gemir & m'étaler ses charmes ;

Je condamne sa faute, en partageant ses larmes.

Un Auteur vertueux dans ses vers innocens,

Ne corrompt point le cœur, en chatouillant le sens :

Son feu n'allume point de criminelle flâme.

Aimez donc la vertu, nourrissez-en vôtre ame.

Envain l'esprit est plein d'une noble vigueur,

Le vers se sent toujourns des bassesses du cœur.

Fuyez sur tout, fuyez ces basses jalousies,

Des vulgaires esprits malignes phrenesies.

Un sublime Ecrivain n'en peut être infecté.

C'est un vice qui suit la Mediocrité.

Du mérite éclatant cette sombre Rivale
 Contre lui chez les Grands incessamment cabale;
 Et sur les piés envain tâchant de se hausser.
 Pour s'égalier à lui, cherche à le rabaisser.
 Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues,
 N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.

Que les vers ne soient pas vôtre éternel employ.

Cultivez vos amis, soyez homme de foy.
 C'est peu d'être agreable & charmant dans un livre;

Il faut sçavoir encore & converser & vivre.

Travaillez pour la gloire, & qu'un sordide gain
 Ne soit jamais l'objet d'un illustre Ecrivain.
 Je sçai qu'un noble Esprit peut, sans honte & sans crime,

Tirer de son travail un tribut legitime :

Mais je ne puis souffrir ces Auteurs renommez,
 Qui dégoûtez de gloire, & d'argent affamez,
 Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
 Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Avant que la Raison s'expliquant par la voix,
 Eust instruit les Humains, eust enseigné des loix:
 Tous les Hommes suivoient la grossiere Nature,
 Dispersez dans les bois couroient à la pâture.

La force tenoit lieu de droit & d'équité :

Le meurtre s'exerçoit avec impunité.

Mais du Discours enfin l'harmonieuse adresse

De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse :

Rassembla les Humains dans les forêts épars :

Enferma les citez de murs & de rempars :

De l'aspect du supplice effraya l'insolence,

Et sous l'appui des loix mit la foible innocence.

Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.

De là sont nés ces bruits receus dans l'Univers,
 Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de
 Thrace,

Les Tygres amollis dépouilloient leur audace :
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mou-
 voient,

Et sur les murs Thebains en ordre s'élevoient.

L'harmonie en naissant produisit ces miracles.

Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles,

Du sein d'un Prêtre émû d'une divine horreur,

Apollon, par des vers, exhala sa fureur.

Bien-tost ressuscitant les Heros des vieux âges

Homere aux grands exploits anima les coura-
 ges.

Hesiodé à son tour, par d'utiles leçons,

Des champs trop paresseux vint hâter les mois-
 sons.

En mille écrits fameux la sagesse tracée,

Fut, à l'aide des vers, aux Mortels annoncée,

Et par tout des esprits ses preceptes vainqueurs,

Introduits par l'oreille entrèrent dans les cœurs.

Pour tant d'heureux bienfaits les Muses reve-
 rées,

Furent d'un juste encens dans la Grece hono-
 rées,

Et leur Art attirant le culte des Mortels,

A sa gloire en cent lieux vid dresser des autels.

Mais enfin l'Indigence amenant la Bassesse,

Le Parnasse oublia sa premiere noblesse.

Un vil amour du gain infectant les esprits,

De mensonges grossiers souilla tous les écrits,

Et par tout enfantant mille ouvrages frivoles,

Trafiqua du discours, & vendit les paroles.

Ne vous fletrissez point par un vice si bas.

Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,

Fuiez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse,
 Ce n'est point sur ces bords qu'habite la richesse;
 Aux plus sçavans Auteurs, comme aux plus grands
 Guerriers

Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.

Mais quoi ? dans la disette une Muse affamée
 Ne peut pas, dira-t'on, subsister de fumée.
 Un Auteur qui pressé d'un besoin importun,
 Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
 Goûte peu d'Helicon les douces promenades.
 Horace a bû son saoul quand il void les Mena-

des,
 Et libre du souci qui trouble Colletet,
 N'attend pas, pour dîner, le succès d'un Son-

net.
 Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce
 Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
 Et que craindre en ce siecle, où toujours les beaux
 Arts

D'un Astre favorable éprouvent les regards,
 Où d'un Prince éclairé la sage prévoyance
 Fait par tout au Merite ignorer l'indigence ?

Muses, dictez sa gloire a tous vos Nourris-

sons.
 Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos le-

çons.
 Que Corneille pour lui rallumant son audace,
 Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.

Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
 De ses Heros sur lui forme tous les tableaux.

Que de son nom chanté par la bouche des Bel-

les,
 Benferade en tous lieux amuse les ruelles.

Que Segrais dans l'Eglogue en charme les fo-

rests.
 Que

CHANT QUATRIÈME. 253

Que pour lui l'Epigramme aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux Auteur, dans une autre Enceinte

Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?

Quelle sçavante Lyre au bruit de ses exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois :

Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage ?

Dira les bataillons sous Mastrich enterrez,
Dans ces affreux assauts du Soleil éclairez ?

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.

Déjà Dole & Salins sous le joug ont ployé.

Bezangon fume encor sur son Roc foudroyé.

Où sont ces grands Guerriers, dont les fatales lîgues

Devoient à ce torrent opposer tant de digues ?

Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,

Fiers du honteux honneur d'avoir sceu l'éviter ?

Que de rempars détruits ! que de villes forcées !

Que de moissons de gloire en courant amassées !

Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports.

Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui jusqu'ici nourri dans la Satire,

N'ose encor manier la trompette & la lyre :

Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux,

Vous animer du moins de la voix & des yeux,

Vous offrir ces leçons que ma Muse au Parnasse

Rapporta jeune encor du commerce d'Horace ;

Seconder vôtre ardeur, échauffer vos esprits,

Et vous montrer de loin la couronne & le prix.

Mais aussi pardonnez, si plein de ce beau zèle,

254 L'ART POÉTIQUE CHANT IV.

De tous vos pas fameux observateur fidele ,
Quelquefois du bon or je separe le faux ,
Et des Auteurs grossiers j'attaque les défauts.
Censeur un peur fâcheux , mais souvent neces-
saire ,
Plus enclin à blâmer , que sçavant à bien faire.



LE
LUTRIN

POËME HEROÏQUE.

L. E.
LUTRIE
TOME HEROÏQUE



AU LECTEUR.

JE ne ferai point ici comme Aristote qui quelquefois sur le point de débiter la Fable du monde la plus absurde, la garantit vraie d'une vérité reconnue & l'appuie même de l'autorité de l'Archevêque Turpin. Pour moi je déclare franchement que tout le Poëme du Lutrin n'est qu'une pure fiction, & que tout y est inventé jusqu'au nom même du lieu où l'action se passe. Je l'ai appelé *Pourges*, du nom d'une petite Chapelle qui étoit autrefois proche de Monlheri. C'est pourquoi le Lecteur ne doit pas s'étonner que pour y arriver de Bourgogne, la Nuit prenne le chemin de Paris & de Monlheri.

C'est une assez bizarre occasion qui a donné lieu à ce Poëme. Il n'y a pas longtemps que dans une assemblée où j'étois la conversation tomba sur le Poëme Heroïque. Chacun en parla suivant ses lu-

mieres. A l'égard de moi, comme on m'en eut demandé mon avis, je soutins ce que j'ai avancé dans ma Poétique qu'un Poëme Heroïque pour être excellent devoit être chargé de peu de matiere, & que c'étoit à l'invention à la soutenir, & à l'étendre. La chose fut fort contestée. On s'échauffa beaucoup; mais après bien de raisons alleguées pour & contre, il arriva ce qui arrive ordinairement en toutes les sortes de disputes; je veux dire, qu'on ne se persuada point l'un l'autre, & que chacun demeura ferme dans son opinion. La chaleur de la dispute étant passée, on parla d'autre chose, & on se mit à rire de la maniere dont on s'étoit échauffé sur une question aussi peu importante que celle-là. On moralisa fort sur la folie des hommes qui passent presque toute leur vie, à faire serieusement de tres-grandes bagatelles, & qui se font souvent une affaire considerable d'une chose indifferente. A propos de cela, un Provincial raconta un Demêlé fameux qui étoit arrivé autrefois dans une petite Eglise de sa Province, entre le Tresorier & le Chantre qui sont les deux premieres dignitez de cette

Eglise, pour sçavoir si un Lutrin seroit placé à un endroit ou à un autre. La chose fut trouvée plaisante. Sur cela un des sçavans de l'assemblée, qui ne pouvoit pas oublier si-tôt la dispute, me demanda Si moi qui voulois si peu de matiere pour faire un Poëme Heroïque, j'entreprendrois d'en faire un, sur un démêlé aussi peu chargé d'incidens que celui de cette Eglise. J'eus plûtôt dit; Pourquoi non: que je n'eus fait reflexion sur ce qu'il me demandoit. Cela fit faire un éclat de rire à la compagnie, & je ne pus m'empêcher de rire comme les autres: ne pensant pas en éfet moi-même que je dusse jamais me mettre en état de tenir parole. Neanmoins le soir me trouvant de loisir je rêvai à la chose, & ayant imaginé en general la plaisanterie que le Lecteur va voir, j'en fis vingt vers que je montrai à mes amis. Ce commencement les réjouit assez. Le plaisir que je vis qu'ils y prenoient m'en fit faire encore vingt autres. Ainsi de vingt vers en vingt vers, j'ai poussé enfin cet Ouvrage à près de neuf cens. Voilà toute l'histoire de la bagatele que je donne au public. J'aurois bien voulu la lui donner achevée:

Mais des raisons tres-secretes, & dont le Lecteur trouvera bon que je ne l'instruise pas, m'en ont empêché. Je ne me serois pourtant pas pressé de le donner imparfait comme il est, n'eût été les miserables fragmens qui, en ont couru. C'est un Burlesque nouveau, dont je me suis avisé en nôtre langue. Car au lieu que dans l'autre Burlesque Didon & Enée parloient comme des Harangeres & des crocheteurs, dans celui-ci une Horlogere & un Horloger parlent comme Didon & Enée. Je ne sçai donc si mon Poëme aura les qualitez propres à satisfaire un Lecteur: Mais j'ose me flater qu'il aura au moins l'agrément de la nouveauté, puisque je ne pense pas qu'il y ait d'ouvrage de cette nature en nôtre Langue: La défaite des Bouts-rimez de Sarasin étant plutôt une pure Allegorie, qu'un Poëme comme celui-ci.



LE
LUTRIN
POEME HEROIQUE.



CHANT PREMIER.

JE chante les combats, & ce Prelat terrible,
Qui par ses longs travaux & sa force invincible,

Dans une illustre Eglise exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.

C'est en vain que le Chantre appuié d'un vain
titre

Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre,
Ce Prelat sur le banc de son Rival altier,
Deux fois le reportant l'en couvrit tout entier.

Muse, redi moi donc quelle ardeur de vengeance,

De ces Hommes sacrez rompit l'intelligence,

Et troubla si long-temps deux celebres Rivans,
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des devots ?

Et Toi, fameux Heros, dont la sage entremise
De ce chisme naissant débarassa l'Eglise,
Vient d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir son antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils & brillans de santé,
S'engraissoient d'une longue & sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits plus doux que leurs her-
mines,

Ces pieux faineans faisoient chanter Matines,
Veilloient à bien dîner, & laissoient en leur lieu
A des Chantres gagez le soin de louer Dieu.

Quand la discorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait fremir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pié de son Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte, elle-même s'admire.
Elle y void par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ses fideles Normans.
Elle y void aborder le Marquis, la Comtesse,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la No-
blesse,

Et par tout de Plaideurs les escadrons épars,
Faire autour de Themis flotter ses étendars.
Mais une Eglise seule à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une affiete tranquille;
Elle seule la brave, elle seule aux procez
De ses paisibles murs veut deffendre l'accez.
Là discorde à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,

Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.
 Quoi dit-elle d'un ton qui fit trembler les
 vitres,

J'aurai pû jusqu'ici brouïller tous les Chapitres,
 Diviser Cordeliers, Carmes & Celestins ?

J'aurai fait soutenir un siege aux Augustins ;
 Et cette Eglise seule à mes ordres rebelle
 Nourrira dans son sein une paix éternelle ?

Suis-je donc la discorde ? & parmi les Mortels ;
 Qui voudra désormais encenser mes autels ?

A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête
 énorme,

Elle prend d'un-vieux Chantre & la taille & la
 forme :

Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
 Et s'en va de ce pas trouver le Tresorier.

Dans le reduit obscur d'une alcove enfoncée,
 S'éleve un lit de plume à grands frais amassée ;

Quatre rideaux pompeux, par un double con-
 tour,

En deffendent l'entrée à la clarté du jour.

Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
 Regne sur le duvet une heureuse indolence.

C'est là que le Prelat Muni d'un déjeûner,
 Dormant d'un léger somme, attendoit le dîner.

La Jeunesse en sa fleur brille sur son visage :

Son menton sur son sein descend à double étage :

Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
 Fait gemit les coussins sous sa molle épaisseur.

La Déesse en entrant qui voit la nappe mise
 Admire un si bel ordre & reconnoit l'***

Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
 Au Prelat sommeillant, elle adresse ses mots.

Tu dors ? Prelat, tu dors ? & là-haut à ta place,
 Le Chantre aux yeux du Chœur étale son audace,

Chante les *Oremus*, fait des Processions ;
 Et répand à grands flots les benedictions.
 Tu dors ? attens-tu donc, que sans bulle & sans
 titre

Il te ravisse encor le Rochet & la Mitre ?
 Sors de ce lit oïseux, qui te tient attaché ;
 Et renonce au repos, ou bien à l'Evêché.

Elle dit : & du vent de sa bouche profane,
 Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane,
 Le Prélat se reveille & plein d'émotion
 Lui donne toutefois la benediction.

Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Guespe en furie
 A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie :
 Le superbe Animal agité de tourmens,
 Exhale sa douleur en longs mugiffemens.

Tel le fougueux Prelat, que ce songe épouvante,
 Querele en se levant & Laquais & servante :
 Et d'un juste courroux rallumant sa vigueur ;
 Même avant le dîner parle d'aller au Chœur.

Le prudent Gilotin, son Aumônier fidele,
 En vain par ses conseils sagement le rappelle ;
 Lui montre le peril : Que midi va sonner :
 Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.

Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice ;
 Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'Office ?
 De vôtre dignité soutenez mieux l'éclat.

Est-ce pour travailler que vous êtes Prelat ?
 A quoi bon ce dégoût & ce zele inutile ?

Est-il donc pour jeûner Quatre temps ou Vigile ?
 Reprenez vos esprits, & souvenez-vous bien,
 Qu'un dîner rechauffé ne valut jamais rien.

Ainsi dit Gilotin, & ce Ministre sage
 Sur table, au même instant, fait servir le potage ;
 Le Prelat void la soupe, & plein d'un saint res-
 pect

CHANT PREMIER. 255

Demeure quelque temps muet à cet aspect.

Il cede, il dîne enfin : mais toujours plus farou-
che,

Les morceux trop hâtez se pressent dans sa bou-
che.

Gilotin en gemit, & sortant de fureur,

Chez tous ses Partisans va semer la terreur.

On void courir chez lui leurs troupes éperduës :

Comme l'on void marcher les bataillons des
Gruës ;

Quand le Pygmée altier redoublant ses efforts

De l'Hebre ou du Strimon vient d'occuper les
bords.

A l'aspect imprevû de leur foule agreable,

Le Prelat radouci veut se lever de table.

Son visage n'a plus cet air si furibon.

Il fait par Gilotin rapporter un jambon.

Lui même le premier, pour honorer la troupe,

D'un vin pur & vermeil il fait remplir sa coupe :

Il l'avale d'un trait : & chacun l'imitant,

La cruche au large ventre est vuide en un instant.

Si-tôt que du Nectar la troupe est abreuvée,

On dessert : & soudain la nappe estant levée,

Le Prelat, d'une voix conforme à son malheur,

Leur confie en ces mots sa trop juste douleur.

Illustres Compagnons de mes longues fatigues,

Qui m'avez soutenu par vos pieuses l'gues,

Et par qui, maître enfin d'un Chapitre insensé,

Seul à *Magnificat* je me vois encensé.

Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'ou-
trage :

Que le Chantre à vos yeux détruise vôtre ou-
vrage ;

Usurpe tous mes droits, & s'égalant à moi

Donne à vôtre Lutrin & le ton & la loi?

Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge ;

[Une Divinité me l'a fait voir en songe]

L'insolent s'emparant du fruit de mes travaux ,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.

Oùï, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.

Le Prelat à ces mots verse un torrent de larmes.

Il veut, mais vainement poursuivre son discours.

Ses sanglots redoublez en arrêtent le cours.

Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire.

Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main.

Ce Vieillard dans le Chœur a déjà vû quatre âges :

Il sçait de tous les temps les differens usages :

Et son rare sçavoir de simple Marguillier,

L'éleva par degrés au rang de Chevecier.*

A l'aspect du Prelat qui tombe en défaillance,

Il devine son mal, il se ride, il s'avance,

Et d'un ton paternel reprimant ses douleurs :

Laisse au Chantre, dit-il, la tristesse & les pleurs,

Prelat, & pour sauver tes droits & ton empire,

Ecoute seulement ce que le Ciel m'inspire.

Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux

Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,

Sur ce rang d'ais ferrez qui forment sa clôture,

Fut jadis un Lutrin d'inégale structure,

Dont les flancs élargis de leur vaste contour

Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.

* C'est celui qui a soin des chapes & de la cire.

Derriere ce Lutrïn , ainsi qu'au fond d'un antre ,
 A peine sur son banc on discernoit le Chantre :
 Tandis qu'à l'autre banc le Prelat radieux
 Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
 Mais un Demon fatal à cette ample machine ,
 Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine ,
 Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin ,
 Fit tomber à nos yeux le Pûpitre un matin.

J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie :
 Il fallut l'emporter dans nôtre Sacristie ,
 Où depuis trente hyvers sans gloire enseveli ,
 Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
 Enten-moi donc , Prelat. Dès que l'ombre tran-
 quille

Viendra d'un crespé noir enveloper la ville :
 Il faut que trois de nous sans tumulte & sans bruit
 Partent à la faveur de la naissante nuit ,
 Et du Lutrïn rompu reünissant la masse ,
 Aillent d'un zele adroit le remettre en sa place.
 Si le Chantre demain ose le renverser ,
 Alors de cent Arrêts tu le peux terrasser.
 Pour soutenir tes droits , que le Ciel autorise,
 Abîme tout plutôt , c'est l'esprit de l'Eglise.
 C'est par là qu'un Prelat signale sa vigneur.
 Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.
 Ces vertus dans Aleth peuvent estre en usage,
 Mais dans Paris , plaidons ; c'est là nôtre partage.
 Tes benedictions dans le trouble croissant ,
 Tu pourras les répandre & par vingt & par cent :
 Et pour braver le Chantre en son orgueil extreme
 Les répandre à ses yeux , & le benir lui-même.

Ce discours aussi-tôt frappe tous les esprits ,
 Et le Prelat charmé l'approuve par des cris.
 Il veut que sur le champ dans la troupe on choi-
 sisse

Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi,
Le sort, dit le Prelat, vous servira de loi.

Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire,
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.

Aussi-tôt trente noms sur le papier tracez
Sont au fond d'un bonnet par billets entassez.

Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume enfant de Chœur prête sa main novice,
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit en approchant d'une honnête pudeur.

Cependant le Prelat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.
Il tourne le bonnet. L'Enfant tire, & Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le destin.

Le Prelat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux mur-
mure.

On se tait : & bien-tôt on void paroître au jou^r
Le nom, le fameux nom de l'Horloger la Tour.
Ce nouvel Adonis, à la taille legere,
Est l'unique souci d'Anne son Horlogere.

Ils s'adorent l'un l'autre : & ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le Sacrement:
Mais depuis trois mois, à leur saint assem-
blage

L'Official a joint le nom de mariage,
Cet Horloger superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.

Un des noms reste encor, & le Prelat par grace
Une dernière fois les broüille & les resasse.

Chacun croit que son nom est le dernier de trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude Sacristain, cher apui de ton Maître,
Lors qu'au yeux du Prelat tu vis ton nom paroî-
tre ?

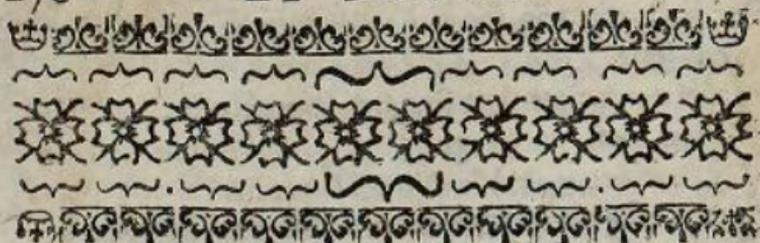
On dit, que ton front jaune, & ton t. n sans
couleur

Perdit en ce moment son antique pâleur,
Et que ton corps gouteux plein d'une ardeur
guerriere

Pour sauter au plaucher fit deux pas en arriere.
Chacun benit tout haut l'arbitre des Humains
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussi-tôt on se leve, & l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.

Le Prelat resté seul calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche & s'assoupit.





CHANT II.

CEPENDANT cet Oyseau qui prône les mer-
 veilles ,
 Ce Monstre composé de bouches & d'oreilles ,
 Qui sans cesse volant de climats en climats ,
 Dit par tout ce qu'il sçait, & ce qu'il ne sçait pas ,
 La Renommée enfin , d'une course legerè ,
 Va porter la terreur au sein de l'Horlogere :
 Lui dit que son Epoux d'un faux zele conduit ;
 Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
 A ce triste recit tremblante , desolée ,
 Elle accourt l'œil en feu , la tête échevelée ,
 Et trop seure d'un mal , qu'on pense lui celer ?
 Ose-tu bien encor , Traistre , dissimuler ,
 Dit-elle ? & ni la foi que ta main m'a donnée ;
 Ni nos embrassemens qu'a suivi l'Hymenée ,
 Ni ton Epouse enfin toute prête à perir ,
 Ne sçauroient donc t'ôter cette ardeur de courir ?
 Perfide , si du moins à ton devoir fidele
 Tu veillois pour regler quelque horloge nouvelle ,
 L'espoir d'un juste gain consolant ma langueur ,
 Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
 Mais quel zele indiscret , quelle aveugle entre-
 prise
 Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Eglise ?

Où vas-tu , cher Epoux ? Est-ce que tu me fuis ?
 As-tu donc oublié tant de si douces nuits ?
 Quoi ? d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes ?

Au nom de nos baisers jadis si pleins de charmes,
 Si mon cœur de tout tems facile à tes desirs
 N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs ;
 Si pour te prodiguer mes plus tendres caresses
 Je n'ai point exigé ni sermens ni promesses ;
 Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part,
 Diffère au moins d'un jour ce funeste départ.

En achevant ces mots , cette Amante enflammée

Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.
 Son Epoux s'en émeut , & son cœur éperdu
 Entre deux passions demeure suspendu ;
 Mais enfin rappelant son audace première.

Ma Femme , lui dit-il , d'une voix douce & fière ;

Je ne veux point nier les solides bien-faits
 Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits ;
 Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire ,
 Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
 Mais ne presume pas qu'en te donnant ma foi ,
 L'Hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi,
 Si le Ciel en mes mains eust mis ma destinée ,
 Nous aurions fûz tous deux le joug de l'Hymenée ;
 Et sans nous opposer ces devoirs pretendus ,
 Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
 Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre ;
 Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un Pupitre ;
 Et toi-même donnant un frein à tes desirs ,
 Raffermy ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
 Que te dirai-je enfin ? c'est le Ciel qui m'appelle ;
 Une Eglise , un Prelat m'engage en sa querelle.

Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs ;
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.

Il la quitte en ces mots. Son Amante effarée
Deineure le teint pâle, & la veüe égarée ;
La force l'abandonne, & sa bouche trois fois
Voulant le rapeller ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquième étage,
Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon la rattrape, & la suit.

Les ombres cependant sur la ville épanduës,
Du faiste des maisons descendent dans les ruës :
Le souper hors du Chœur chasse les Chapelains,
Et de Chantres beuvans les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui sçavoit tout prévoir,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le fais moins
rude,

Il est bien-tôt suivi du Sacristain Boirude,
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent Horloger réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déjà le jour plus som-
bre

Dans les eaux s'étaignant va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes
yeux ?

Quoi ? le Pardon sonnante te retrouve en ces
lieux ?

Où donc est ce grand cœur, dont tantôt l'alle-
gresse

Sembloit du jour trop long accuser la paresse ?

Marche & suis nous du moins où l'honneur nous
attend.

L'Horloger indigné rougit en l'écoutant.
 Aussi-tôt de longs clous il prend une poignée :
 Sur son épaule il charge une lourde coignée :
 Et derrière son dos qui tremble sous le poids,
 Il attache une scie en forme de carquois.
 Il sort au même instant, il se met à leur tête.
 A suivre ce grand Chef l'un & l'autre s'apprête.
 Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau.
 Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
 La Lune qui du Ciel void leur démarche altière,
 Retire en leur faveur sa paisible lumière.
 La Discorde en sourit, & les suivant des yeux,
 De joye, en les voyant, pousse un cri dans les
 Cieux.

L'air qui gemit du cri de l'horrible Déesse,
 Va jusques dans Cisteaux réveiller la Mollesse.
 C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
 Les Plaisirs nonchalans folâtrant à l'entour.
 L'un païtrit dans un coin l'embonpoint des Cha-
 noines :

L'autre broye en riant le vermillon des Moines :
 La Volupté la sert avec des yeux devots,
 Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
 Ce soir plus que jamais en vain il les redouble.
 La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble.
 Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
 D'un funeste récit vient encor la frapper :
 Lui conte du Prelat l'entreprise nouvelle.
 Aux piez des murs sacrez d'une sainte Chapelle
 Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix,
 Marcher à la faveur de ses voiles épais.
 La Discorde en ce lieu menace de s'accroître,
 Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroître,
 Qui doit y soulever un peuple de mutins.
 Ainsi le Ciel l'écrit au livre des Destins.

A ce triste Discours, qu'un long soupir achevé,
 La Mollesse en pleurant sur un bras se relève,
 Ouvre un œil languissant, & d'une foible voix,
 Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt
 fois.

O Nuit, que m'as-tu dit? Quel Demon sur la
 Terre

Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?
 Helas! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,
 Où les Rois s'honoroiēt du nom de Faineans,
 S'endormoiēt sur le Trône, & me servant sans
 honte,

Laissoiēt leur sceptre aux mains ou d'un Maire,
 ou d'un Comte?

Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour.
 On reposoit la nuit: On dormoit tout le jour.
 Seulement au Printemps, quand l'lore dans les
 plaines

Faisoit taire des Vents les bruyantes haleines,
 Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
 Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
 Ce doux siecle n'est plus. Le Ciel impitoyable
 A placé sur leur Trône un Prince infatigable.
 Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix:
 Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
 Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.
 L'Esté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de
 glace.

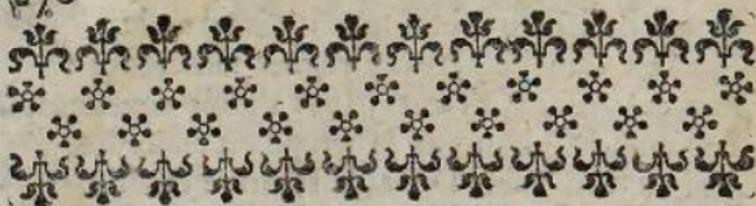
J'entens à son seul nom tous mes sujets fremir.
 En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir:
 Loin de moi son courage entraîné par la gloire,
 Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
 Je me fatiguerois, à te tracer le cours
 Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
 Je croyois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,

CHANT SECOND.

278

Que l'Eglise du moins m'assuroit un azile.
 Mais en vain j'esperois y regner sans effroi :
 Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moi.
 Par mon exil honteux la Trape est ennoblie.
 J'ai vû dans Saint Denis la reforme établie.
 Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux :
 Et la Regle déjà se remet dans Clérvaux.
 Cisteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle
 Conservoit du vieux tems l'oïsveté fidele ;
 Et voici qu'un Lutrin prest à tout renverser,
 D'un séjour si cheri vient encor me chasser.
 O toi, de mon repos compagne aimable & som-
 bre
 A de si noirs forfaits presteras-tu ton ombre ?
 Ah ! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'A-
 mour,
 Je t'admis aux plaisirs que je cachois au jour.
 Du moins ne permet pas.... La Mollesse oppressée
 Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
 Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
 Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.





CHANT III.

MAIS la Nuit aussi-tôt de ses aïles affreuses,
 Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
 Revole vers Paris, & hâtant son retour,
 Déjà de Montheri voit la fameuse tour.
 Ses murs dont le sommet se dérobe à la veüe,
 Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nuë,
 Et presentant de loin leur objet ennuyeux,
 Du Passant qui le fuit, semblent suivre les yeux.
 Mille oiseaux effrayans, mille corbeaux funebres
 De ces murs desertez habitent les tenebres.
 Là depuis trente hyvers un Hibou retiré
 Trouvoit contre le jour un refuge assuré.
 Des desastres fameux ce Messager fidele
 Sçait touïjours des malheurs la premiere nouvelle,
 Et tout prest d'en semer le présage odieux,
 Il attendoit la Nuit dans ces sauvages lieux.
 Aux cris qu'à son abord vers le Ciel il envoie,
 Il rend tous ses Voïsans attristez de sa joye.
 La plaintive Progné de douleur en fremit:
 Et dans les bois prochains Philomele en gemit.
 Suy-moi, lui dit la Nuit. L'Oiseau plain d'algresse
 Reconnoist à ce ton la voix de sa Maïstresse.

Il la suit : & tous deux , d'un cours precipité ,
 De Paris à l'instant abordent la Cité ,
 Là s'élançant d'un vol , que le vent favorise ,
 Ils montent au sommet de la fatale Eglise.
 La Nuit baisse la veüe , & du haut du clocher
 Observe les Guerriers , les regarde marcher.
 Elle void l'Horloger , qui d'une main legere ,
 Tient un verre de vin qui rit dans la fougere ,
 Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus ,
 Celebrer en beuvant Gilotin & Bacchus.
 Ils triomphent , dit-elle , & leur ame abusée
 Se promet dans mon ombre une victoire aisée.
 Mais allons il est temps qu'ils connoissent la Nuit.
 A ces mots regardant le Hibou qui la suit ,
 Elle perce les murs de la voute sacrée ,
 Jusqu'en la Sacrificie elle s'ouvre une entrée ,
 Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
 Va placer de ce pas le cinistre Animal.

Mais les trois Champions pleins de vin & d'au-
 dace ,

Du Palais cependant passent la grande place :
 Et suivant de Bacchus les auspices sacrez ,
 De l'auguste Chapelle ils montent les degrez.
 Ils atteignent déjà le superbe Portique ,
 Où Ribou le Libraire , au fond de sa boutique ,
 Sous vingt fideles clefs , garde & tient en dépost
 L'amas toujours entier des écrits de Péroft.
 Quand Boirude , qui voit que le peril approche ,
 Les arreste , & tirant un fusil de sa poche ,
 Des veines d'un caillou qu'il frappe au même ins-
 tant ,

Il fait jaillir un feu qui petille en sortant :
 Et bien-tôt au brazier d'une méche enflammée ,
 Montre , à l'aide du souffre , une cire allumée.
 Cet Astre tremblotant , dont le jour les conduit ,

Est pour eux un Soleil au milieu de la nuit.
 Le Temple à sa faveur est ouvert par Boirude.
 Ils passent de la Nef la vaste solitude,
 Et dans la Sacristie entrant, non sans terreur,
 En percent jusqu'au fond la tenebreuse horreur,
 C'est là que du Lutrin git la machine énorme.
 La troupe quelque temps en admire la forme.
 Quand l'Horloger, qui tient les momens pre-
 cieux :

Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
 Dit-il, le tems est cher, portons-le dans le Tem-
 ple.

C'est-là qu'il faut demain qu'un Prelat le con-
 temple.

Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
 Lui-même se courbant s'apprête à le rouler.

Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !
 Que du Pupitre sort une voix effroyable.

Brontin en est ému, le Sacristain pâlit,
 Et l'Horloger commence à regretter son lit.

Dans son hardi projet toutefois il s'obstine :

Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
 L'Oyseau sort en courroux, & d'un cri menaçant
 Acheve d'étonner l'Horloger pâlisant.

De ses ailes en l'air secouant la poussière,
 Dans la main de Boirude il éteint la lumière.

Les Guerriers à ce coup demeurent confondus :
 Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus.

Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'af-
 foiblissent,

D'une subite horreur leurs cheveux se herissent,
 Et bien-tôt, au travers des ombres de la nuit,
 Le timide Escadron se dissipe & s'enfuit.

Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'a-
 zile,

D'Ecoliers libertins une troupe indocile ,
 Loin des yeux d'un Préfet au travail assidu ,
 Va tenir quelquefois un Breelan défendu :
 Si du veillant Argus la figure effrayante ,
 Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente ;
 Le jeu cesse à l'instant , l'azile est deserté ,
 Et tout fuit à grands pas le Tyran redouté.

La discorde qui voit leur honteuse disgrâce ,
 Dans les airs cependant tonne , éclate , menace !
 Et malgré la frayeur dont leur cœurs sont glacez ,
 S'appreste à réunir ses Soldats dispersez.
 Aussi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image :
 Elle ride son front , alonge son visage .
 Sur un bâton noüeux laisse courber son corps ,
 Dont la Chicane semble animer les ressorts ,
 Prend un cierge en sa main , & d'une voix cassée ,
 Vient ainsi gourmander la Troupe terrassée.

Lâches , où fuiez-vous ? Quelle peur vous abat ?

Aux cris d'un vil Oyseau vous cedez sans combat .
 Où sont ces beaux discours jadis si plains d'audace ?

Craignez-vous d'un Hibou l'impuissante grimace ?
 Que feriez-vous , hélas ! si quelque exploit nouveau

Chaque jour , comme moi , vous traînoit au Barreau ?

S'il falloit sans amis , briguant une audience ,
 D'un Magistrat glacé soutenir la presence :
 Ou d'un nouveau procès , hardi Solliciteur ,
 Aborder sans argent un Clerc de Rapporteur ?
 Croyez-moi , mes Enfans : je vous parle à bon titre.

J'ai moi seul autrefois plaidé tout un Chapitre :
 Et le Barreau n'a point de monstres si hagards.

Dont mon œil n'ait cent fois soutenus les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeois leurs passages.

L'Eglise estoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous sans argent, sans appui,
Eust plaidé le Prelat & le Chantre avec lui.

Le Monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines :
Mais que vos cœurs du moins imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un Hibou ne soient pas abbattus.

Songez, quel deshonneur va souiller vôtre gloire;
Quand le Chantre demain entendra sa victoire.

Vous verrez tous les jours, le Chanoine insolent,
Au seul mot de Hibou, vous sourire en parlant.
Vôtre ame à ce penser de colere murmure :

Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.

Meritez les lauriers qui vous sont reservez,
Et ressouvenez-vous quel Prelat vous servez.

Mais déjà la fureur dans vos yeux étincele.

Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.

Que le Prelat surpris d'un changement si prompt
Apprenne la vengeance aussi-tôt que l'affront.

En achevant ces mots, la Déesse guerriere
De son pié trace en l'air un fillon de lumiere,
Rend aux trois Champions leur intrepidité,
Et les laisse tous pleins de sa Divinité.

C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat celebre,

Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escout, & l'Ebre :

Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons poussez
Furent presque à tes yeux ouverts & renversez :

Ta valeur arrestant les Troupes fugitives,

Rallia d'un regard leurs cohortes craintives :

Répan dit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,

CHANT TROISIÈME. 281

Et força la Victoire à te suivre avecque eux.
 La colere à l'instant succedant à la crainte,
 Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
 Ils rentrent. L'Oyseau sort. L'Escadron raffermi
 Rit du honteux départ d'un si foible Ennemi.
 Aussi-tôt dans le Chœur la Machine emportée
 Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée:
 Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchez,
 Sont à coups de maillet unis & rapprochez.
 Sous les coups redoublez tous les bancs retentis-
 sent,
 Les murs en sont émûs, les voûtes en mugissent,
 Et l'Orgue même en pousse un long gemissement.
 Que fais-tu Chantre, hélas! dans ce triste mo-
 ment?
 Tu dors d'un profond somme, & ton cœur sans
 alarmes
 Ne sçait pas qu'on bâtit l'instrument de tes lar-
 mes,
 O! que si quelque bruit, par un heureux reveil,
 T'annonçoit du Lutrin le funeste appareil!
 Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
 Tu viendrois en Apôtre exprimer dans ta place,
 Et Martyr glorieux d'un point d'honneur nou-
 veau,
 Offrir ton corps aux clous, & ta tête au marteau.
 Mais déjà sur ton banc la machine enclavée
 Est durant ton sommeil à ta honte élevée.
 Le Sacristain acheve en deux coups de rabot,
 Et le Pupitre enfin tourne sur son pivot.





CHANT IV.

Les Cloches dans les airs de leurs voix argen-
tines ,
Appelloient à grand bruit les Chantres à Matines,
Quand leur Chef agité d'un sommeil effrayant ,
Encor tout en sueur se reveille en criant.
Aux élans redoublez de sa voix douloureuse ,
Tous ses valets tremblans quittent la plume oi-
seuse.

Le vigilant Giroton court à lui le premier.
C'est d'un Maître si saint le plus digne Officier.
La porte dans le Chœur à sa garde est commise :
Valet souple au loüs , fier Puissier à l'Eglise.
Quel chagrin , lui dit-il , trouble vôtre som-
meil ?

Quoi ? voulez-vous au Chœur prévenir le Soleil ?
Ah ! dormez : & laissez à des Chantres vulgaires ,
Le soin d'aller si tôt meriter leurs salaires.

Ami lui dit le Chantre encor pâle d'horreur ,
N'in ôlte point , de grace , à ma juste terreur.
Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes ,
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes ;
Pour la seconde fois un sommeil gracieux
Avoit sous ses pavots appesanti mes yeux :
Quand l'esprit enyvré d'une douce fumée ,

J'ay crû remplir au Chœur ma place accoutumée.
 Là triomphant aux yeux des Chantres impuissans,
 Je benissois le peuple, & j'avalois l'encens :
 Lorsque du fond caché de nôtre Sacristie ,
 Une épaisse nuée à longs flots est sortie ,
 Qui s'ouvrant à mes yeux dans son bluaistre éclat,
 M'a fait voir un serpent conduit par le Prelat.
 Du corps de ce Dragon plein de souffre & de nitre
 Une teste sortoit en forme de Pupitre ,
 Dont le triangle affreux tout herissé de crins ,
 Surpassoit en grosseur nos plus épais Lutrins.
 Animé par son guide en filant il s'avance :
 Contre moi sur mon banc , je le voi qui s'élance.
 J'ai crié , mais en vain : & fuyant sa fureur ,
 Je me suis reveillé plein de trouble & d'horreur.

Le Chantre s'arrêtant à cet endroit funeste ,
 A ses yeux effrayez laisse dire le reste.
 Girot en vain l'assure , & riant de sa peur ,
 Nomme sa vision l'effet d'une vapeur.
 Le desolé Vieillard qui hait la raillerie ,
 Lui deffend de parler , sort du lit en furie.
 On apporte à l'instant ses somptueux habits ;
 Où sur l'ouïate molle éclate le tabis.
 D'une longue soutane il endosse la moire,
 Prend les gands violets , les marque de sa gloire ,
 Et saisit en pleurant ce rochet qu'autrefois
 Le Prelat trop jaloux lui roгна de trois doigts .
 Aussi-tôt d'un bonnet ornant sa tête grise ,
 Déjà l'aumusse en main il marche vers l'Eglise ,
 Et hastant de ses ans l'importune langueur ,
 Court , vole & le premier arrive dans le Chœur.
 O Toi , qui sur ces bords qu'une eau dormante
 mouille , *

* Homere a fait la guere des Rats & des Gre-
 nouilles.

Vis combattre autrefois le Rat & la Grenouille
 Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau
 Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau :^{**}
 Muse , prête à ma bouche une voix plus sauvage,
 Pour chanter le dépit , la colere , la rage ,
 Que le Chantre sentit allumer 'dans son sang ,
 A l'aspect du Pupitre élevé sur son banc ,
 D'abord pâle & muet , de colere immobile ,
 A force de douleur il demeura tranquille :
 Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots ,
 Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots .

La voilà donc , Giroton , cette hydre épouvan-
 table ,
 Que m'a fait voir un songe , hélas ! trop verita-
 ble .

Je le voi ce Dragon tout prêt à m'égorger ,
 Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager .
 Prelat , que t'ai-je fait ? quelle rage ennuyeuse
 Rend pour me tourmenter ton ame ingenieuse ?
 Quoi ? même dans ton lit , eruel entre deux draps ,
 Ta profane fureur ne se repose pas ?
 O Ciel ! quoi ? sur mon banc une honteuse masse
 Desormais me va faire un cachot de ma place ?
 Inconnu dans l'Eglise , invisible en ce lieu ,
 Je ne pourrai donc plus être vû que de Dieu ?
 Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscur-
 cisse ,

Renonçons à l'Autel , abandonnons l'Office ,
 Et sans laisser le Ciel par des chants superflus ,
 Ne voyons plus un Chœur où l'on ne nous void
 plus .

Sortons . Mais cependant mon ennemi tranquille
 Jouira sur son banc de ma rage inutile ,

CHANT QUATRIÈME. 205

Et verra dans le Chœur le Pupitre exhaussé
Tourner sur le pivot où sa main la placé.

Non, s'il n'est abatu, je ne scaurois plus vivre:
A moi, Giroc, je veux que mon bras m'en délivre.

Perissons s'il le faut: mais de ses ais brisez
Entrainons, en mourant, les restes divisez.

A ces mots, d'une main par la rage affermie;
Il alloit terrasser la Machine ennemie:

Lorsqu'en ce sacré lieu, par un heureux hazard,
Entrent Jean le Choriste, & le Sonneur Girard,
Qui de toet temps pour lui brûlant d'un même
zele

Gardent pour le Prelat une haine fidele.

A l'aspect du Lutrin tous deux tremblent d'hor-
reur,

Du Vieillard toutefois ils blâment la fureur.

Abattons, disent-ils, sa superbe machine:

Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruine.

Et que tantôt aux yeux du Chapitre assemblé

Il soit sous trente mains en plein jour accablé.

Ces mots des mains du Chantre arrachent le
Pupitre.

J'y consens, leur dit-il, assemblons le Chapitre.

Sus donc, allez tous deux, par de saints hurle-
mens,

Réveiller de ce pas les Chanoines dormans.

Partez. Mais à ce mot les Champions pâlisent:

De l'horreur du peril leurs courages fremissent.

Ah! Seigneur, dit Girard, que nous demandez-
vous

De grace moderez un aveugle courroux.

Nous pourrions reveiller des Chantres & des
Moines.

Mais même avant l'Aurore éveiller des Chanoi-
nes!

Qui jamais l'entreprit ? Qui l'oseroit tenter ?
 Est-ce un projet , ô Ciel ! qu'on puisse exécuter ?
 Hé ! Seigneur , quand nos cris pourroient du
 fond des ruës

De leurs appartemens percer les avenues :
 Appeller ces valets autour d'eux étendus ,
 De leur sacré repos ministres assidus ,
 Et pénétrer ces lits au bruit inaccessibles :
 Pensez-vous au moment que ces dormeurs paissi-
 bles

De la tête une fois pressent un oreiller ,
 Que la voix d'un Mortel puisse les réveiller ?
 Deux Chantres feront-ils , dans l'ardeur de vous
 plaire ,
 Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu
 faire ?

Ah ! je voi bien où tend tout ce discours trom-
 peur ,
 Reprend le chaud Vieillard , le Prelat vous fait
 peur.

Je vous ai vû cent fois sous sa main benissante
 Courber servilement une épaule tremblante.
 Hé bien , allez , sous luy flechissez les genoux.
 Je sçaurai réveiller les Chanoines sans vous.
 Vien , Gitot , seul ami qui me reste fidele.
 Prenons du saint Feudy la bruyante Cresselle.*
 Sui moi. Qu'à son lever le Soleil aujourd'hui
 Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée
 Par les mains de Gitot la Cresselle est tirée.
 Ils sortent à l'instant , & par d'heureux efforts
 Du lugubre instrument font crier les ressorts.

* Instrument dont on se sert le Feudy saint au
 lieu de cloches.

CHANT QUATRIÈME. 287

Pour augmenter l'effroi , la Discorde infernale
Monte dans le Palais , entre dans la gran' Sale ,
Et du fond de cet antre , au travers de la nuit ,
Fait sortir le Demon du tumulte & du bruit.

Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeil,
lent.

Déjà de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'Eglise brule une seconde fois.

L'autre encore agité de vapeurs plus funebres ,
Pense être au Jeudy saint , croit que l'on dit Te-
nebres ,

Et déjà tout confus tenant midy sonné ,
En soi-même fremit de n'avoir point dîné.

Ainsi, lors que tout prêt à briser cent murailles,
L O U I S , la foudre en main , abandonnant Ver-
failles ,

Au retour du Soleil & de Zephirs nouveaux ,
Fait dans les champs de Mars déployer ses dra-
peaux :

Au seul bruit répandu de sa marche étonnante ,
Le Danube s'émeut , le Tage s'épouvante ,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer ,
Et le Batave encore est prêt à se noyer.

Mais en vain dans leurs lit un juste effroi les presse :
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.

Pour les en arracher Girot s'inquietant

Va crier qu'au Chapitre un repas les attend

Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance :

Tout s'ébranle , tout sort , tout marche en dili-
gence.

Ils courent au Chapitre , & chacun se pressant ,
Flate d'un doux espoir son appetit naissant.

Mais , ô d'un déjeuner vaine & frivole attente !

A peine ils sont assis que d'une voix dolente ,

Le Chantre desolé lamentant son malheur,
 Fait mourir l'appetit, & naître la douleur.
 Le seul Chanoine Evrard d'abstinence incapable,
 Ose encor proposer qu'on apporte la table.
 Mais on a beau presser, aucun ne lui répond.

Quand le premier rompant ce silence profond,
 Alain touffe & se leve, Alain ce sçavant hom-
 me,

Qui de Bauny ving-fois a lâ toute la somme,
 Qui possède Abely, qui sçait tout Raconis,
 Et même entend, dit-on, le Latin d'à Kempis,
 N'en doutez point leur dit ce sçavant Cano-
 niste.

Ce coup part, j'en suis seur d'une main Janse-
 niste. [hier

Mes yeux en sont témoins : j'ay vû moi-même
 Entrer chez le Prelat le Chapelain Garnier.

Arnaud, cet Heretique ardent à nous détruire,
 Par ce Ministre adroit tente de le seduire.

Sans doute il aura lû dans son Saint Augustin

Qu'autrefois Saint Louïs érigea ce Lutrin.

Il va nous inonder des torrens de sa plume.

Il faut pour lui répondre, ouvrir plus d'un vo-
 lume.

Consultons sur ce point quelque Auteur signalé,
 Voyons si des Lutrins Bauny n'a point parlé.

Etudions enfin il en est temps encore,

Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'Aurore
 Rallumera le jour dans l'onde enseveli,

Que chacun prenne en main le moëleux Abeli.*

Ce conseil impreuvé de nouveau les étonne,
 Sur tout le grâs Evrad d'Epouvante en frissonne.

* *Fameux Auteur qui a fait la Moële Theologi-
 que. Medulla Theologica.*

Moi ? dit-il , qu'à mon âge Ecolier tout nouveau

J'aïlle pour un Lutrin me troubler le cervau ?
O le plaisant conseil ! non , non songeons à vivre
Va maigrir si tu veux , & secher sur un livre.
Pour moi je lis la Bible autant que l'Alcoran :
Je sçai ce qu'un Fermier nous doit rendre par an
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypoteque.
Vingt muïds rangez chez moi font ma Biblioteque.

En plaçant un Pupitre on croit nous rabaïsser ,
Mon bras seul sans Latin sçaura le renverser.
Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou
m'approuve ?

J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'ap-
prêts ?

Du reste déjeunons, Messieurs , & beüvons frais.
Ce discours , que soutient l'embonpoint du
visage ,

Rétablit l'apetit , rechauffe le courage :
Mais le Chantre sur tout en paroît rassuré.

Oüï , dit-il , le Pupitre a déjà trop duré.
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence
Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner
Long - tems nous tienne à table , & s'unisse au
dîner.

Aussi-tôt il se leve , & la Troupe fidele ,
Par ces mots attirans sent redoubler son zele.
Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux,
Et bien-tôt le Lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte.
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils s'appent le pivot qui se défend en vain ,

Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main,
 Enfin sous tant d'efforts la Machine succombe,
 Et son corps entrouvert chancele, éclate &
 tombe.

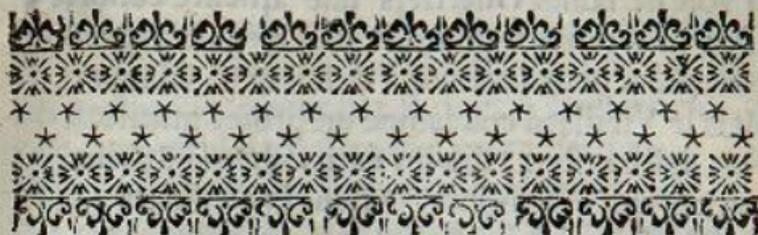
Tels sur les monts glacez des farouches Gelons
 Tombe en chène battu des voisins Aquilons.

Ou tel abandonné de ses poutres usées

Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.

La masse est emportée, & ses ais arrachez
 Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre ca-
 chez.





CHANT V.

L'Aurore cependant d'un juste éfroi troublée
Des Chanoines levez voit la troupe assem-
blée ,

Et contemple long-temps avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.

Chez Sidrac aussi-tôt , Brontin d'un pié fidele
Du Pupitre abatu va porter la nouvele.

Le Vieillard de ses soins benit l'heureux sucez,
Et sur un bois détruit bâtit mille procez.

L'espoir d'un doux tumulte échauffant son cou-
rage ,

Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge ,

Et chez le Tresorier de ce pas à grand bruit,

Vient étaler au jour les crimes de la nuit.

Au recit imprevu de l'horrible insolence ,

Le Prelat hors du lit impetueux s'élance.

Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin , avant tout , le veut voir humecté.

Il veut partir à jeun , il se peigne , il s'aprête.

L'yvoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête ,

Et deux fois de sa main le boüis tombe en mor-
ceaux.

Tel Hercule filant rompoit tous les fusaux ,

Il sort demi paré. Mais déjà sur sa porte

Il voit de saints Guerriers une ardente cohorte ;
 Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur
 Sont prêts pour le servir à deserter le Chœur.
 Mais le Vieillard condamne un projet inutile.
 Nos destins sont , dit-il , écrits chez la Sybille,
 Son entre n'est pas loin. Allons la consulter ,
 Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
 Il dit : à ce conseil , où la raison domine ,
 Sur ses pas au Barreau la Troupe s'achemine ,
 Et bien-tôt dans le Temple entend , non sans fre-
 mir ,

De l'Antre redouté les soupiraux gemir.

Entre ces vieux appuis , dont l'affreuse Grand'
 Sale

Soutient l'énorme poids de sa voute infernale ,
 Est un Pilier fameux des Plaideurs respecté ,
 Et toujours de Normans à midi fréquenté.
 Là sur des tas poudreux de sacs & de pratique
 Heurle tous les matins une Sybille étique :
 On l'appelle chicane , & ce monstre odieux
 Jamais pour l'équité , n'eut d'oreilles ni d'yeux.
 La disette au teint blême , & la triste famine ,
 Les Chagrins devorans , & l'Infame ruine ,
 Enfans infortunez de ses raffinemens ,
 Troublent l'air d'alentour de longs gemissemens.
 Sans cesse feüilletant les loix & la coûtume ,
 Pour consumer autrui le Monstre se consume ,
 Et devorant maisons , palais , châteaux entiers ,
 Rend pour des monceaux d'or , de vains tas de
 papiers

Sous le coupable effort de sa noire insolence
 Themis a veu cent fois chanceler sa balance ,
 Incessamment il va de détour en détour.

Comme un hibou souvent il se dérobe au jour.
 Tantôt les yeux en feu c'est un Lion superbe ,

Tantôt humble serpent il se glisse sous l'herbe ,
 En vain pour le domter , le plus juste des Rois
 Fit régler le cahos des tenebreuses Loix ,
 Ses griffes vainement par Puffort * accourcies
 Se ralongent déjà toujours d'encre noircies ,
 Et ses ruses perçant & dignes & remparts ,
 Par cent breches déjà rentrent de toutes parts.

Le Vieillard humblement l'aborde & le saluë ,
 Et faisant , avant tout , briller l'or à sa veuë.
 Reine des longs procez , dit-il , dont le sçavoir
 Rend la force inutile & les loix sans pouvoir.
 Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moissonne
 Pour qui naissent à Caën tous les fruits de l'Au-
 tomne.

Si de mes premiers ans heurtant tous les mortels,
 L'ence a toujours pour moi coulé sur tes autels.
 Daigne encor me connoître en ma saison dernière.
 D'un Prelat qui t'implore exauce la priere ,
 Un Rival orgueilleux de sa gloire offensé
 A détruit le Lutrin par nos mains redressé.
 Epuise en sa faveur ta science fatale :

Du Digeste & du Code ouvre nous le Dedale ,
 Et montre-nous cet art connu de tes amis
 Qui dans ses propres loix embarrasse Themis,
 La Sybille à ces mots déjà hors d'elle-même
 Fait lire sa fureur sur son visage blême ,
 Et pleine du Demon qui la vient oppresser ,
 Par ces mots étonnans tâche à le repousser.

*Chantres ne craignez plus une audace insensée
 Je vois ; je vois au Chœur la masse replacée.
 Mais il faut des combats ; Tel est l'Arrêt du sort
 Et sur tout évitez un dangereux accord.*

Là bornant son discours encor toute écumante ;

* Monsieur Puffort Conseiller d'Etat est celui
 qui a le plus contribué à faire le Code.

Elle souffle aux Guerriers l'esprit qui la tourmente !
 Et dans leurs cœurs brûlans de la soif de plaider
 Verse l'amour de nuire , & la peur de ceder.
 Pour tracer à loisir une longue requeste ,
 A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
 Sous leurs pas diligens le chemin dispaioit ,
 Et le pilier loin d'eux déjà baisse & décroît ,
 Loin du bruit cependant les Chanoines à table
 Immolent trente mets à leur faim indomtable.
 Leur appetit fougueux par l'objet excité
 Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
 Par le sel irritant la soif est allumée.
 Lorsque d'un pied leger la prompte Renommée
 Semant par tout l'effroi vient au Chantre éperdu
 Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
 Il se leve enflamé de muscat & de bile ,
 Et pretend à son tour consulter la Sybille.
 Eyrard à beau gemir du repas deserté ,
 Lui même est au Barreau par le nombre emporté.
 Par les détours étroits d'une barriere oblique
 Ils gagnent les degrez & le Perron antique ,
 Où sans cesse étalant bons & méchans écrits
 Barbin vend aux passans des Auteurs à tout prix.
 Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place ,
 Dans le fatal instant que d'une égale audace
 Le Prelat & sa troupe , à pas tumultueux
 Descendoient du Palais l'escalier tortueux.
 L'un & l'autre Rival s'arrêtant au passage
 Se mesure des yeux , s'observe , s'envisage.
 Une égale fureur anime leurs esprits.
 Tels deux fougueux Tauraux de jalousie épris ;
 Aprés d'une Genisse au front large & superbe ;
 Oubliant tous les jours le pâturage & l'herbe ,
 A l'aspect l'un de l'autre embrasés , furieux ,
 Déjà , le front baissé , se menacent des yeux .

Mais Eyrard en passant coudoié par Boirude
Ne sçait point contenir son aigre inquietude,
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité
Saisissant du Cirus un volume écarté,
Il lance au Sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : Le volume effroiable
Lui raze le vizage, & droit dans l'estomac
Va fraper en siflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard accablé de l'horrible Artamene
Tombe aux pieds du Prelat sans pouls & sans ha-
leine

Sa troupe le croit mort & chacun empressé,
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussi-tôt contre Eyrard vingt Champions s'élan-
cent :

Pour soutenir leur choc les Chanoines s'avacent.
La discorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'éfroiable signal.
Chez le Libraire absent tout entre tout se mêle,
Les livres sur Eyrard fondent comme la grêle
Qui dans un grand jardin à coups impetueux,
Abbat l'honneur naissant des ramaux fructueux.
Chacun s'arme, au hazard du livre qu'il ren-
contre.

L'un tient l'Edict d'Amour, l'autre en saisit la
Montre.

L'un prend le seul Jonas qu'on ait veu relié,
L'autre un Tasse François en naissant oublié.
L'Eleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut envain s'opposer à leur fureur Gothique,
Les volumes sans choix à la tête jettez
Sous le Perron poudreux volent de tous côtez.
Là, près d'un Guarini Terence tombe à terre.
Là, Xenophon dans l'air heurte contre un la serre.
O que d'écrits obscurs, de livres ignorez

Furent en ce grand jour de la poudre tirez !
 Vous en fûtes tirez Almerindre & Simandre :
 Et toi rebut du peuple , inconnu Caloandre.
 Dans ton repos , dit-on , saisi par Gaillerbois
 Tu vis le jour alors pour la premiere fois.
 Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure,
 Déjà plus d'un Guerrier se plaint d'une blessure.
 D'un le Vayer épais Giraut est renversé.
 Marineau d'un Brebeuf a l'épaule blessé ,
 Et sent par tout le bras une douleur amere ,
 Et maudit la Pharsale aux Provinces si chere.
 D'un Pinchéne *in quarto* Dodillon étourdi
 A long-temps le teint pâle , & le cœur affadi.
 Au plus fort du com! at le Chapelain Garaigne
 Vers le sommet du front atteint d'un Charle-
 magne

De vers de ce poëme éfet prodigieux ?
 Tout prêt à s'endormir baaille & ferme les yeux,
 A plus d'un combattant la Clelie est fatale.
 Girou dix fois par elle éclate & se signale.
 Mais tout cede aux éforts du Chanoine Fabri.
 Ce Guerrier dans l'Eglise aux querelles nourri
 Est robuste de corps , terrible de visage ,
 Et de l'eau dans son vin n'a jamais scû l'usage,
 Il terrasse lui seul & Guibert & Grasset ,
 Et Gorillon la basse , & Grandin le fauffet ,
 Et Gerbais l'agreable , & Guerin l'insipide
 Des Chantres desormais la brigade timide
 S'écarte & du Palais regagne les chemins.
 Telle à l'aspect d'un loup , terreur des champs
 voisins ,

Fuit d'agneaux éfraiez une troupe bélante ?
 Ou tels devant Achile aux campagnes de Xante ,
 Les Troyens se sauvoient à l'abri de leurs tours.
 Quand Brontin à Boirude adresse ce discours.

Illustre Porte-croix , par qui nôtre baniere
 N'a jamais en marchant fait un pas en arriere ,
 Un Chanoine lui seul triomphant du Prelat
 Du rochet à nos yeux ternira-til l'éclat ?
 Non , non , pour te couvrir de sa main redou-
 table ,

Accepte de mon corps l'épaisseur favorable,
 Vien , & sous ce rempart à ce Guerrier hautain
 Fait voler ce G** qui m'e reste à la main.
 A ces mots il lui tend le doucereux ouvrage.
 Le Sacristain bouillant de zele & de courage
 Le prend , se cache approche , & droit entre les
 yeux

Frappe du noble écrit l'Athlete audacieux :
 Mais c'est pour l'ébranler une foible tempeste.
 Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.
 Le Chanoine les voit , de colere embrazé.
 Attendez , leur dit-il , Couple lâche & rusé ,
 Et jugez si ma main aux grands exploits novice
 Lance à mes ennemis un livre qui mollisse.
 A ces mots il saisit un vieil *Infortiat*
 Grossi des visions d'Accurse & d'Alciat ,
 Inutile ramas de Gothique écriture ,
 Dont quatre ais mal unis formoient la couver-
 ture ,

Entourée à demi d'un vieux parchemin noir ,
 Où pendoit à trois clous un reste de fermail.
 Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne
 Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à
 peine.

Le Chanoine pourtant l'enleve sans effort ,
 Et sur le Couple pâle , & déjà demi mort
 Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
 Les Guerriers de ce coup vont mesurer la Terre ,
 Et du bois & des clous meurtris , & dechirez ,

Long temps loin du perron , roulent sur les degrez.

Au spectacle étonnant de leur cheute impreuvé

Le Prelat pousse un cri qui penetre la nuë.

Il maudit dans son cœur le Démon des combats,

Et de l'horreur du coup il recule six pas.

Mais bien-tôt rappelant son antique proüesse

Il tire du manteau sa dextre vengeresse ,

Il part , & de ses doigts saintement allongez

Benit tous les Passans en deux files rangez.

Il scait que l'ennemi , que ce coup va surprendre ,

Désormais sur ses pieds ne l'oseroit attendre ,

Et déjà voit pour lui tout le Peuple en courroux

Crier aux Combattans : Profanes , A genoux.

Le Chantre qui de loin voit approcher l'orage ,

Dans son cœur éperdu cherche envain du courage :

Sa fierté l'abandonne , il tremble , il cede , il fuit ,

Le long des sacrez murs sa brigade le suit ,

Tout s'écarte à l'instant , mais aucun n'en rechappe ,

Par tout le doigt vainqueur les suit & les rattrappe.

Evrard seul en un coin prudemment retiré

Se croioit à couvert de l'insulte sacré :

Mais le Prelat vers lui fait une marche adroite.

Il l'observe de l'œil , & tirant vers la droite ,

Tout d'un coup tourne à gauche , & d'un bras fortuné ,

Benit subitement le Guerrier consterné.

Le Chanoine surpris de la foudre mortele

Se dresse , & leve envain une tête rebelle :

Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect ,

CHANT CINQUIÈME. 299

Et donne à la fraieur ce qu'il doit au respect.
Dans le Temple aussi-tôt le Prelat plein de gloire
Va gouter les doux fruits de sa sainte victoire,
Et de leur vain projet les Chanoines punis
S'en retournent chez eux éperdus, & benis.





CHANT VI.

TANDIS que tout conspire à la guerre sacrée,

La Pieté sincere aux * Alpes retirée
 Du fond de son desert entend les tristes cris¹
 De ses Sujets cachez dans les murs de Paris,
 Elle quitte à l'instant sa retraite divine.
 La Foi d'un pas certain devant elle chemine.
 L'Espérance au front gai l'appuie & la conduit,
 Et la bourse à la main la Charité la suit.
 Vers Paris elle vole : & d'une audace sainte
 Vient aux pieds de Themis proferer cette plainte.
 Vierge, efroi des Méchans, appui de mes autels,
 Qui la balance en main regles tous les Mortels,
 Ne viendrai-je jamais, en tes bras salutaires,
 Que pousser des soupirs & pleurer mes miseres ?
 Ce n'est donc pas assez, qu'au mépris de tes loix,
 L'Hypocrisie ait pris & mon nom & ma voix,
 Que sous ce nom sacré par tout ses mains avares
 Cherchent à me ravir crosses, mitres, thiares ?
 Faudra-t'il voir encor cent Monstres furieux
 Ravager mes Etats usurpez à tes yeux ?
 Dans les tems orageux de mon naissant Empire
 Au sortir du baptême on couroit au martyre.
 Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi.

* La grande Chartreuse est dans les Alpes.

Le Fidele attentif aux regles de sa loi,
 Fuiant des vanitez la dangereuse amorce,
 Aux honneurs appellé n'y montoit que par force.
 Ces cœurs que les Boureaux ne faisoient point
 fremir

A l'offre d'une mitre étoient prêts à gemir,
 Et sans peur des travaux, sur mes traces divines,
 Couroient chercher le Ciel au travers des épines,
 Mais depuis que l'Eglise eut aux yeux des Mortels
 De son sang en tous lieux cimenté ses autels,
 Le calme dangereux succedant aux orages,
 Une lâche tiédeur s'empara des courages:
 De leur zele brûlant l'ardeur se ralentit:
 Sous le joug des pechez leur foi s'appesantit;
 Le Moine secoua le cilice & la haire:
 Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire:
 Le Prelat par la brigue aux honneurs parvenu,
 Ne sceut plus qu'abuser d'un ample revenu,
 Et pour toutes vertus fit au dos d'un carrosse,
 A côté d'une mitre armorier sa crosse.
 L'Ambition par tout chassa l'Humilité,
 Dans la crasse du froc logea la Vanité.
 Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
 Dans mes cloîtres sacrez la Discorde introduite
 Y bâtit de mon bien les plus feurs arsenaux,
 Traîna tous mes Sujets au pied des Tribunaux:
 Envain à ses fureurs j'opposai mes prieres,
 L'Insolente à mes yeux marcha sous mes Bannieres
 Pour comble de misere, un tas de faux Docteurs
 Vint flatter les pechez de discours imposteurs,
 Infectant les Esprits d'exécrables maximes,
 Voulut faire à Dieu même approuver tous les
 crimes

Une servile peur tint lieu de Charité.

Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté,
 Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,
 N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.

Pour éviter l'affront de ces noirs attentats
 Je vins chercher le calme au séjour des frimats,
 Sur ces Monts entourez d'une éternelle glace,
 Où jamais au Printems les Hyvers n'ont fait
 place:

Mais jusques dans la nuit de mes sacrez Deserts
 Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
 Aujourd'hui même encor, une voix trop fidele
 M'a d'un triste desastre apporté la nouvelle.
 J'apprens que dans ce Temple où * le plus saint
 des Rois.

Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
 Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
 L'implacable Discorde & l'infame Mollesse
 Foulant aux pieds les loix, l'honneur & le devoir
 Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.

Souffriras-tu, ma Sœur, une action si noire ?
 Quoi ? ce Temple à ta porte élevé pour ma gloire,
 Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
 Sera de leurs combats le theatre honteux ?

Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate,
 Assez & trop long-tems l'impunité les flatte.

Prend ton glaive, & fondant sur ces Audacieux,
 Vient, aux yeux des Mortels justifier les Cieux.

Ainsi parle à sa Sœur cette Vierge enflammée,
 La grace est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
 Themis sans differer lui promet son secours,
 La flatte, la rassure, & lui tient ce discours.

Chere & divine Sœur, dont les mains secour-
 tables

* S. Louis Fondateur de la Sainte Chapelle.

Ont tant de fois séché les pleurs des Misérables ,
Pourquoi. Toi-même en proie à tes vives dou-
leurs

Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs ?
En vain de tes Sujets l'ardeur est ralentie ,
D'un ciment éternel ton Eglise est bâtie ,
Et jamais de l'Enfer les noirs fremissemens
N'en sçauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles
Ton nom encor cheri vit au sein des Fideles ,
Croi-moi , dans ce lieu même où l'on veut t'op-
primer

Le trouble qui t'étonne est facile à calmer ,
Et pour y rapeller la Paix tant désirée ,
Je vais t'ouvrir , ma Sœur , une route assurée.
Prête-moi donc l'oreille , & retien tes soupirs.
Vers ce Temple fameux si cher à tes desirs
Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles ,
Non loin de ce Palais où je rends mes oracles ,
Est un vaste séjour des Mortels reveré ,
Et de Clients soumis à toute heure entouré ,
Là , sous le faix pompeux de ma pourpre honora-
ble

Veille au soin de ma gloire un Homme incompa-
rable ,

Ariste dans le Ciel , & Louïs ont fait choix
Pour regler ma balance , & dispenser mes loix.
Par lui dans le Barreau sur mon trône affermie
Je vois heurler envain la Chicane ennemie :
Par lui la Verité ne craint plus l'Imposteur ,
Et l'Orphelin n'est plus dévoré du Tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?
Tu le connois assez , Ariste est ton ouvrage.
C'est toi qui le forma dès ses plus jeunes ans.
Son mérite sans tâche est un de tes presens.

Tes divines leçons avec le lait succées
 Allumerent l'ardeur de ses nobles pensées.
 Aussi son cœur pour Toi, brûlant d'un si beau feu
 N'en fit point dans le monde un lâche desaveu,
 Et son zele hardi toujours prêt à paroître,
 N'alla point se cacher dans les ombres d'un Cloî-
 tre

Va le trouver, ma Sœur, à ton auguste nom
 Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte Maison,
 Ton visage est connu de sa noble famille.
 Tout y garde tes loix, Enfans, Sœur, Femme, Fille.
 Tes yeux d'un seul regard sçauront le penetrer,
 Et pour obtenir tout tu n'as qu'à te montrer.

Là s'arrête Themis. La Pieté charmée
 Sent renaître la joie en son ame calmée.
 Elle court chez Ariste, & s'offrant à mes yeux.

Que me sert, lui dit-elle, Ariste qu'en tous lieux
 Tu signales pour moi ton zele & ton courage,
 Si la Discorde impie à ta porte m'outrage?
 Deux puissans Ennemis par elle envenimez,
 Dans ces murs autrefois, si saints, si renommez,
 A mes sacrez autels font un profane insulte,
 Remplissent tout d'effroi, de trouble, & de tumulte:
 De leur crime à leurs yeux va t'en peindre l'hor-
 reur.

Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur.

Elle sort de ces mots. Le Heros en priere
 Demeure tout couvert de feux & de lumiere.
 De la celeste fille il reconnoist l'éclat;
 Et mande au même instant le Chantre & le Prelat.

Muse, c'est à ce coup que mon esprit timide
 Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
 Pour chanter par quels soins, par quels nobles tra-
 vaux

Un Mortel sçeut fléchir ces superbes Rivaux.

Mais plutôt, Toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
 Artiste, c'est à Toi d'en instruire nôtre âge.
 Seul tu peux reveler, par quel art tout puissant,
 Tu rendis tout-à-coup le Chantre obeissant.
 Tu sçais par quel conseil rassemblant le Chapitre
 Lui-même, de sa main, reporta le Pupitre,
 Et comment le Prelat de ses respects content,
 Le fit du banc fatal enlever à l'instant.
 Parle donc : c'est à Toi d'éclaircir ces merveilles.
 Il me suffit pour moi d'avoir sçû par mes veilles,
 Jusqu'au sixième Chant pousser ma fiction,
 Et fait d'un vain Pupitre un second Ilion.
 Finissons. Aussi-bien, quelque ardeur qui m'ins-
 pire,
 Quand je songe au Heros qu'il me reste à décrire,
 Qu'il faut parler de Toi ; mon Esprit éperdu
 Demeure sans parole, interdit, confondu.
 Ariste, c'est ainsi que ce Senat illustre
 Où Themis par tes soins reprend son premier lus-
 tre
 Quand la première fois un Athlete nouveau
 Vient combattre en champs clos aux joutes du Bar-
 reau
 Souvent, sans y penser, ton auguste presence
 Troublant par trop d'éclat sa timide eloquence,
 Le nouveau Cicéron tremblant, decoloré,
 Cherche en vain son discours sur sa langue égaré,
 Ehvain, pour gagner tems, dans ses tranes af-
 freuses,
 Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses,
 Il hesite, il begaye, & le triste Orateur
 Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

Besson

F I N.

Cc iij

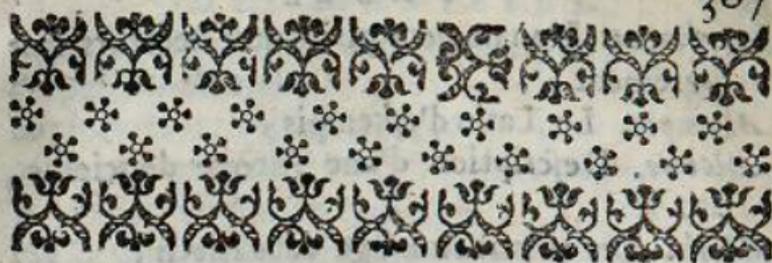


TABLE DES MATIERES.

- A** *Age.* Voyez *Age.*
Abbé passionné pour l'Architecture ,
 page 261.
Abeli. Fameux Auteur de la Moële Theologi-
 que , 306
Abondance entretenuë au fort de la famine , 227
Abondance sterile de quelques Auteurs , 228
Abstinence. Homme incapable d'abstinence , 305
Accord. Tout accord est dangereux à la chicane ,
 280
Achile. Voyez *Caractere.*
Achile , & son courroux , 253
Acteur lent à s'exprimer , combien ennuyeux &
 desagreable , 244
Admirateur. Que ce siecle est fertile en sots ad-
 mirateurs , 233
Adulle. Montagne d'où le Rhin prend sa source ,
 133
Agamemnon. Voyez *Caractere.*
Age. L'âge avance les ruines du monde , 296
 La diversité des choses qui se trouvent en divers
 âges , 258.

<i>Agrément.</i> L'on ne peut plaire aux Lecteurs sans agrément ,	252
<i>Akempis.</i> Le Latin d'Akempis ,	306
<i>Alcove.</i> Description d'une Alcove delicieuse ,	277
<i>Aleth.</i> Les vertus en usage dans Aleth ,	282
<i>Alexandre.</i> Le genie insensé d'Alexandre le Grand ,	54. 55
<i>Allegorie.</i> Faux zele de vouloir chasser l'Allegorie ,	252
<i>Alliances inégales ,</i>	39
<i>Alpes.</i> Montagnes toujours couvertes de glace ,	290. 291
<i>Alphabet.</i> Revenus écrits par Alphabet ,	8
<i>Saint-Amant.</i> Quel fut le partage de Saint-Amant ,	10
<i>Ambition.</i> La force de l'ambition ,	55
L'ambition a chassé l'humilité ,	291
<i>Ami.</i> Qu'il faut discerner le flatteur de l'ami en fait d'ouvrages par écrit ,	232
<i>Amour.</i> Comme il entra dans les pieces de Theatre & dans les Romans ,	236
Que l'amour exprimé chastement ne doit point être banni de la Scene ,	265
<i>Amphion & ses accords ,</i>	267
<i>Ancestres.</i> Voyez <i>Noblesse.</i>	
<i>Angeli.</i> Le sort de l'Angeli ,	54
<i>Animal.</i> La conduite de l'homme comparée avec l'instinct des animaux ,	50. & suiv.
<i>Antre de la Sybille ,</i>	280
<i>Apelle.</i> Le portrait d'Alexandre reservé pour le pinceau d'Apelle ,	3
<i>Apollon.</i> Dieu bizarre ,	238
Apollon ne promet aux Autheurs les plus sçavans qu'un nom & des Lauriers ,	268

DES MATIERES. 309

<i>Appetit</i> naissant flaté d'un doux espoir ,	305
<i>Appetit</i> ressuscité ,	307
<i>Architecture.</i> Voyez <i>Abbé.</i>	
<i>Ardeur</i> perilleuse ,	215
<i>Arioste</i> & ses Fables comiques ,	254
<i>Ariste</i> homme incomparable ,	294
<i>Arbitre</i> du différent mis entre le Prelat & le Chantre ,	296
<i>Art</i> de voler est en vogue aujourd'huy ,	12
<i>Art</i> audacieux ,	56
Il n'y a rien de si odieux qui étant imité par l'Art ne paroisse agreable ,	243
<i>Art</i> divin dont on fait un métier mercenaire , 266	
<i>Asne.</i> Fiction d'un raisonnement de l'asne à l'é- gard de l'homme ,	61. 62
<i>Avare.</i> Les mœurs d'un avare ,	31. & suiv.
<i>Avarice.</i> Entretien de l'avarice avec un avare , 51. 52	
L'avarice peché universel ,	130
<i>Auguste.</i> Il faut être un Virgile pour chanter un Auguste ,	3
A quoy sert un Auguste sans un Mecenas ,	10
Qu'un Auguste peut faire aisement des Virgiles , 123	
<i>Aumônier.</i> Conseils d'un Aumônier à son Prelat , 279	
<i>Avocat.</i> Description d'un jeune Avocat ,	251
<i>Auteur.</i> Description remarquable de la retraite d'un Auteur desespéré d'acquies de la reputa- tion ,	7. 8. & suiv.
<i>Auteur</i> sans défaut ,	13. 26
Entretiens sur quelques Auteurs du temps ,	25. 26
Grand nombre d'Auteurs dans Paris ,	66
Il est facheux à un Auteur de se voir sans lec- teurs ,	117

Regles ennemies aux Auteurs ,	124
Auteur ami de ses écrits , & comment il se comporte envers ceux qui les critiquent ,	232
Ce siecle fertile en sots Auteurs , là-même & suiv.	
Auteur altier & sa presumption ,	199
Auteurs qui appliquent leur propre caractere à tous leurs Heros , blâmez ,	207
Voyez <i>Theatre</i> .	
Auteur agreable sur le Theatre ,	218
L'on ne peut souffrir un Auteur mediocre en fait de vers ,	221
Auteurs dangereux ,	222
Auteurs vertueux ,	224
Auteurs dégoûtez de gloire , & affamez d'argent ,	225
Auteurs esclaves de leurs Lecteurs ,	170
Auteur novice à répandre l'encens ,	181
Auteur emporté d'un faux zele ,	182
<i>Ayeux</i> . Que la longue suite de grands Ayeux est inutile à qui en degenerate ,	31
<i>Azile</i> . Voyez <i>Nom</i> .	

B

B <i>Acchus</i> . Les auspices sacrez de Bacchus ,	277
<i>Badiner</i> noblement ,	244
<i>Ballades</i> de Marot ,	219
<i>Barbarisme</i> . Qu'il faut éviter un pompeux Barbarisme dans ce que l'on écrit ,	220, & 229
<i>Barreau</i> . Balayer le Barreau de sa robe ,	10
Les monstres hagards du Barreau ,	280
<i>Barricades</i> au milieu de la paix ,	38
<i>Bartole</i> .. D'Apollon recourir à Bartole ,	9
<i>Basseffe</i> amenée par l'indigence ,	251

DES MATIERES. 311

Banni Fameux Casuiste ,	288
Beauté trop courte ,	185
Benferade , Poëte celebre ,	252
Bergerac , Auteur du voyage de la Lune ,	247
Bergerat .	167
Beringhen . Voyez Rhin .	
Bertaut Poëte ,	219
Bible . La sainte horreur de ce livre divin ,	52
Biblioteque composée de vingt muids de vin ,	289.
Bien & mal prisez au juste ,	183
Bienſeance . Qu'elle doit être gardée étroitement dans la Scene ,	235
Bigot . Zele affecté d'un Bigot orgueilleux ,	25. 26
Blâmer . Que le droit de blâmer les Auteurs est un droit ancien ,	139
Blason . L'invention & les termes obscurs du Blason ,	33
Bonnet . Affront salutaire du Bonnet verd ,	6
Borner . Qu'il faut se borner en écrivant ,	217
Boufon odieux ,	185
Branche pourrie d'un tronc fort illustre ,	32
Bras qui fit trembler le Rhin , l'Escout , & l'Ebre ,	156
Brazier d'une méche enflammée ,	264
Brebeuf . La Pharsale de Brebeuf ,	179. 218
Bruit . Description du bruit de Paris pendant la nuit ,	36. & suiv.
Burlesque . Les progres & le degout du vers burlesque ,	218
Bursoft . Les écrits de Bursoft renfermez dans les magazins ,	277

C

- C**abarets pleins de Chantres beuvans, 263
 Cadance. Voyez Malherbe.
 Oreille severe pour la Cadance, 218
 Caillou. Tirer du feu des veines d'un Caillou, 277
 Calépin. Voyez Alphabet.
 Cambrai. Sa prise, 169
 Candeur. Esprit de Candeur nécessaire à la Satire, 229
 Caprice. Que les hommes adorent les caprices l'un de l'autre, 151
 Caractere. Le caractere de chaque Heros dans la peinture que l'on en fait en vers, 234
 Carme. Que les Carmes s'endurcissent aux travaux, 275
 Cavois. Voyez Rhin.
 Censeur. Faire choix d'un Censeur solide & parfait, mais qui se rencontre rarement, 248
 Censure. Le moyen d'éviter la Censure publique de ses écrits, 249
 Champions pleins de vin & d'audace, 285
 Changer d'esprit comme de mode, 47
 Chanoine. Description du repos des Chanoines, 17.
 Chanoines qui s'engraissent d'une longue & sainte oisiveté, 262
 Chanoines qui ont toujours le visage fleuri, 261
 Table de Chanoines somptueuse, 294
 Chanoines punis & benis, 299
 Indolence des Chanoines, 301

- Chanson.* Qu'il faut de l'art & du bon sens même dans les Chansons, 230
Chantre ambitieux & revolté contre son Prelat, 266. & suiv.
Chantres gagez pour louer Dieu, 262
Chantres timides mis en fuite, 296
Chapelain. Sa presumption pour la Poësie, 28. 63. 64.
Charenton. L'heretique douleur de Charenton, 150
Cheffecier. Les Conseils d'un Cheffecier à son Prelat, 266
Chercher hors de soi ses vertus & ses vices, 151
Chêne battu des Aquilons, 298
Chicane. Ardeur de Chicane, 264
Chicanes énormes, 10
Chicanne appelée Sybille etique, 292. Ses enfans, 292.
Description de la Chicane, 292
Discours adressé à la chicane, là-même.
Ce que produit la Chicane, là-même
Cid. L'éloge du Cid, 64
Cinna doit sa naissance au Cid persecuté, 175
Circonstance. Eviter les basses circonstances, 122
Cisteaux & son repos, 275
Clervaux & sa reforme, là-même.
Claude Ministre de Charenton & ses sophismes, 150
Climat. La diversité des humeurs selon les Climats, 234
Cloche. Les voix argentines des cloches, 282
Coëstin. Voyez Rhin.
Comte noble, 182
Cohorte ardente de saints Guerriers, 292

- Colere.* En quoi la colere vaut un Apollon. 10
Colletet, & le souci qui le trouble, 232
Combat, où les livres servent d'armes, 295. &
suiv.
Comedie. L'origine de la Comedie dans Athe-
 nes, & ses progresz, 242
 Ses qualitez necessaires, là même
Condé. Voyez *Rhin.*
Eloge du Prince de Condé, 280
Congrez. Mot burlesque, 50
Conquerans. Diverses sortes de Conquerans,
 143. & 144.
 Le récit des exploits d'un Conquerant vulgaire
 est ennuyeux, 239
Coquette, ses artifices, 186
Corneille, Poëte illustre, 252
Corps. La courte grosseur d'un corps ramassé,
 263.
Cotin. En differens endroits, 58. 60. 62. 65. &
suiv.
Cour. Que la Cour est fertile en modeles, 244
Couroux aveugle, 273
Coussins qui gemissent sous une molle épaisseur,
 263
Cresselle bruiante, & ce que c'est, 286
Crime. Funeste éfet du premier des crimes, 152
Croire. Ce que l'on ne croit pas ne touche point,
 232

D

- D***Anube.* Voyez *Rhin.*
Debut. Quel doit être le debut d'un Poë-
 me, 146
Déguisement remarquable, 268
Déjeuner qui attend le dîner, 263

DES MATIERES. 315

vaine & frivole attente d'un déjeûner ,	287
Delices de la Campagne ,	167
de la vie retirée ,	170
Demon qui souffle dans les cœurs la fatigue & la guerre ,	273
Demon du tumulte & du bruit ,	286
Déplaire pour vouloir trop plaire ,	184
Description. Quelles doivent estre les Descriptions dans un Poëme ,	145
Desportes , Poëte ,	219
Destins écrits chez la Sybille ,	292
Détail. Le Détail inutile doit être évité ,	216
Dieu bravé par poltronnerie ,	151
Qu'il faut se garder de faire Dieu le sujet d'un badinage ,	230
Discorde & son air hideux qui fait fremir la paix ,	262
Discours que la Discorde se fait à soi-même pour s'animer ,	263
Les serpens de la Discorde ,	là-même.
Déguisement de la Discorde ,	là-même.
Cri horrible de la Discorde ,	273
Discorde infernale ,	286
Discorde introduite dans les Cloîtres ,	301
Triomphe de la Discorde ,	296
Discorde implacable ,	293. 315
Discours. Eset de l'adresse harmonieuse du Discours ,	250
Trafic du Discours ,	282
Discours de Themis à la Pieté ,	325
Discours de la Pieté à Ariste ,	là-même.
Disette ,	292
Diversité. Combien la diversité est agreable dans les vers ,	217
Divertissement qui devient une fatigue ,	232

Divertissement mis à profit ,	249
Dormeurs paisibles ,	28
Dormir. Que l'on ne dort à Paris qu'à prix d'argent ,	39
Douleur. Tribut de douleurs ,	152
Douleur qui naît par la mort de l'appetit ,	287.
Dragon vû en songe ,	283.
Droits. Science funeste dans les droits du Roi ,	8

E

E galité dont se forme le Sage ,	48
Eglise naissante ,	300
Elegie. Description & les qualités de l'Elegie , 225. 226.	
Eloge imposteur ,	182
Embonpoint des Chanoines ,	273. 291
Encens indigne des autels ,	1
Prodiguer son encens à des Dieux sans vertu ,	5. 182.
Enée. Voyez Caractere. Son voyage en Afrique ,	236
Enfant charmant dans son bas âge ,	184
Enguien, Voyez Condé.	
Envieux , en quelque maniere utiles ,	175
Eole. Voyez Enée.	
Epigramme. Ce que c'est le plus souvent que l'Epigramme ,	227
Epique. Que la Poësie Epique se soutient par la Fable , & ne vit que de fiction ,	236
Epithete. Froides Epithetes ,	13
Equité. L'Equité accablée sous des monceaux d'Auteurs ,	50
Erreurs qui enyvrent la raison ,	28
Corriger ses erreurs sur l'avis des Envieux ,	175

<i>Escadron timide,</i>	278
<i>Eschyle, & ce qu'il a ajoûté à la Tragedie,</i>	233
<i>Ecrire. Voyez Penser.</i>	
<i>Escrit scandaleux publié sous le nom d'autruy,</i>	162
<i>Ecrivains receus,</i>	58
<i>Esprit. La carrière épineuse du bel Esprit,</i>	215
<i>Esprits du temps noirs au dedans, & blancs au dehors,</i>	4. 5
<i>Diversité d'Esprits en écrivant,</i>	13. 14
<i>Diverses manieres d'Esprits,</i>	26
<i>Esprit tortu,</i>	27
<i>Esprits frivoles,</i>	44. 181
<i>Esprit né chagrin,</i>	184
<i>Evangile. Voyez Mystere.</i>	
<i>Expression. Voyez Idée.</i>	
<i>Pompeux amas d'Expressions frivoles,</i>	235
F	
<i>Fables combien utiles & nécessaires à la Poësie Epique,</i>	236. 237
<i>agrémens que la Fable offre à l'esprit,</i>	238. & suiv.
<i>à quoi tend la Fiction,</i>	183. 179
<i>Facultez des Universitez,</i>	50
<i>Faineant. Pieux Faineans,</i>	262
<i>Faveur. Prix que la faveur donne à l'Importunité,</i>	
<i>Faux est toujourns fade,</i>	184
<i>Festin. Description d'un méchant Festin,</i>	18. 19
<i>& suiv.</i>	
<i>Feuillant. Que les Feuillans s'endurcissent aux travaux,</i>	275
<i>Feuillet Fameux Predicateur,</i>	64

<i>Fiblion.</i> Voyez <i>Fables</i>	
<i>Fiel</i> dans l'ame de quelques devots ,	262
<i>Eierté</i> que permet la richesse ,	8
<i>Figure.</i> Comment il faut employer les Figures dans un Poëme ,	240
<i>Filoux</i> de nuit ,	39
<i>Flateur.</i> Differences remarquables entre l'ami & le flateur en fait d'ouvrages par écrit , 221. & 222	
<i>Foi</i> des hommes appesantie sous le joug des pechez ,	301
<i>Foibleses</i> des grands cœurs ,	234. 235
<i>Folie</i> érigée en sagesse ,	26
<i>Folie</i> qui tient lieu de supplice ,	27
<i>Folie</i> assez bizarre d'un certain bigot ,	28
<i>Folie</i> ridicule ,	152
<i>Fortune.</i> Elle se joüe de la vertu ,	8
aller au Louvre adorer la Fortune ,	14
Fortune ennemie corrigée ,	34
meriter la Fortune par des cruautéz ,	51
<i>Fou.</i> Quel est aujourd'huy le plus incommode des Fous ,	9. 25
que tous les hommes sont fous ,	26
que souvent le plus fou est le plus satisfait ,	29
<i>Fourmi.</i> L'admirable instinct de la Fourmi ,	48
<i>Frelons</i> , troupe lâche & sterile ,	9
<i>Fumée.</i> Vendre au poids de l'or une once de fumée ,	57
<i>Fureur</i> qui n'a point de repos ,	284
<i>Fureur</i> blâmée ,	285
<i>Fureur</i> Gothique ;	166
<i>Fureurs</i> malignes des Envieux ;	175. 294

G.

G azette. Embellir la Gazette de sa folle valeur ,	48
Genie. Mesurer son vol à son genie ,	1
Genie asservi aux regles de l'Art ,	19
Genie excité par les Envieux ,	174
George de Laquais devenu Marquis ,	7
Gloire , quel chemin y conduit ,	171
Grammont. Ce qu'il fit au passage du Rhin ,	157
Grandeur. S'appliquer aux soins de sa grandeur ,	5
Grece. Fous , nommez Sages de Grece ,	26
Gruë. Bataillons de Gruës ,	265
Guerriers. Ardente cohorte de saints Guerriers ,	280
Guerriers blesez ,	292
Guerriers renversez par terre ,	298

H

H arangueur. L'éloquence ennuyeuse des Harangueurs du temps ,	50
Harmonie. Miracles que l'Harmonie a produits en naissant ,	251
Hâter. Se hâter lentement quand on écrit ,	221
Haute-Isle , sa description ,	166
Hemistiche. Qu'il doit être suspendu ,	218
Hercule filant rompoit les fuseaux ,	291
Heros. Comment il faut les dépeindre dans les pieces de theatre ,	234
Heros propres à interesser le Lecteur ou l'Au-	

diteur ,	239
Heros réputé Soleil ,	186
Heros redoutable aux flateurs ,	186
Hesode & ses utiles leçons ,	251
Hibou , fidele messager des desastres fameux , 276	
Il reconnoit la nuit pour sa maîtresse , qui le cache dans un Pupitre ,	277
La grimace impuissante du Hibou ,	279
sortie du Hibou hors du Lutrin ,	278
Holande. La conquête de la Hollande par le Roy , 154. & suiv.	
Homere , & la recommandation de ses ouvrages , 251. Il a fait la guerre des Rats & des Gre- nouilles ,	283
Homme. Les diverses erreurs des hommes ;	26
Que l'homme est un sot animal , 45. & suiv.	
L'Homme comparé à la mer ,	50
Première & brutale façon de vivre des hommes , comment civilisée ,	250. 251
Hommes de toutes especes ,	172
tout homme pris dans son air , est toujours agre- able ,	184
Honesteté. L'Honesteté mise dans un lieu in- fame ,	152
L'honesteté est bravée dans les mots Latins , & respectée dans les François ,	229
Honneur en guerre avec la fortune ,	10
Que l'honneur qui n'est plus , ne merite point de respect ,	31
L'Honneur en roture ,	33
Honneur rétablie à force d'infamie ,	34
Honneur brutal à s'égorger soi-même ,	50
L'Honneur peint des traits de l'infamie ,	150
Honneurs autrefois fuis ,	301

DES MATIERES. 321

<i>Honte.</i> Que la honte du bien est le plus affreux lien des hommes superbes,	151. & suiv.
<i>Horace</i> & ses Satires,	43. 58. 60. 65
<i>Horace</i> mêle son enjouement à l'aigreur de la Satire,	229
<i>Horloger</i> qui appuie les interêts de son Prelat,	271. 272.
<i>Horreur</i> subite,	278
<i>Huître.</i> Procès pour une Huître agreablement terminé par la Justice,	148. 149
<i>Hurlemens.</i> Saints Hurlemens.	285
<i>Hydre</i> épouvantable veüe en songe,	284
<i>Hypochondre.</i> Idolatres Hypochondres,	54
<i>Hypocrisie</i> prend le nom & la voix de la pieté,	300
Ce qu'elle fait,	292

I.

<i>J</i> Aquin & sa funeste adresse,	7
<i>Jalousie.</i> La basse jalousie des Auteurs est un vice qui suit la mediocrité,	249. & suiv.
Description notable des reproches & des postu- res d'une femme jalouse de son mari,	270
& suiv.	
Voyez <i>Horloger.</i>	
<i>Idée.</i> L'expression est conforme à l'Idée,	220
<i>Idille.</i> Les qualitez d'une élégante Idille,	224
206	
<i>Jeu.</i> L'esperance d'un homme adonné au Jeu,	27
<i>Jeunesse.</i> Voyez <i>Age.</i>	
<i>Jeunesse</i> qui brille sur un visage,	263
<i>Jeux</i> que l'Atheïsme eleve, & où ils conduisent,	230
<i>Ignorance</i> aimable,	184

- L'Ignorance vaut mieux qu'un sçavoir affecté ;
184
- Ignorant* subtil, & sa complaisance en ses faux
jugemens, 175. 176
- Importun* évité de tout le monde, 184
- Importunité*. Ce que l'importunité obtient de la
faveur, 9
- Impossible*. Comparaisons d'impossibles, 8
- Imprudence* devote, 234
- Inconstance* de l'homme, 46
- Incrovable*. Que l'on ne doit rien représenter
d'incroyable sur le Theatre, 232
- Indigence*. Voyez *Bassesse*.
- Indolence*. Heureuse indolence qui regne sur le
duvet, 263
- Infirmité*. Faire l'aveu de son Infirmité, 151
- Infortiat*. 297
- Innocence*. Pais barbare où l'on voit tous les
jours l'innocence aux abois, 10
- L'Innocence des premiers temps, 33
- Description de l'estat d'Innocence, 152
- Instruction* notable d'un pere à son fils sur les
maximes du temps present, 51
- Instrument*. Ressorts d'un lugubre instrument,
286.
- Intelligence* d'hommes sacrez rompuë, 262. &
suiu.
- Faüeur* comparé à un possédé, 27
- Jugement*. Trembler follement des jugemens
d'autrui, 151
- Junon*. Voyez *Enée*.
- Juvenal* & ses Satires, 43. 137. 229. & *suiu.*

K

Kainaut. Divers sentimens sur les œuvres
de Kainaut, 13. 22 & 26

L.

LAngue. Combien la Langue doit estre confi-
derée dans ce que l'on écrit, 220

Langueur. Importune Langueur des années, 283

Lens. Les bataillons François aux plaines de
Lens, 280

Libertin sans ame & sans foi, 26

Ce qui entretient les Libertins dans leur liberti-
nage, 171

Liets de Chanoines plus doux que leurs hermi-
nes, 262. 263

Liets inaccessibles au bruit, 286

Livres qui servent d'armes dans un combat, 295
& suiv.

Livre sans vigueur, 297

Loi. Dedale de Loix, 10. 293

Loisir. Qu'il faut travailler à loisir, 220

Loüange adroite & delicate, 182

la Loüange pour être agreable, doit estre vraie,
186. 187

Loüet allongé par Brodeau, 10

Lucile, premier Auteur de la Satire, 228

Lucilius Satyrique premier du nom, 134

Lutrin. Grand debat entre le Thresorier & le
Chantre d'une Eglise, sur l'endroit où l'on

devoit placer un Lutrin, 261. & suiv.

l'énorme machine de ce Lutrin, 278

M

- M** *Adrigal*. Il est noble & simple en son
tour, 228. 229
- Magnificat*. L'encensement à *Magnificat*, 265
- Maisons* bâties dans un roc, 147
- Mal*. Le fatal fondement de tous les Maux, 151
- Malherbe* mis en pieces, 13
- Malherbe* auteur de la juste cadence des Vers,
219
- modele des bons Poetes, là-même.
- Malheureux*. S'engraïsser du suc des malheureux,
51.
- Adam le premier Malheureux, & ce qui fut cau-
se de son malheur, 152. 153
- Manceau*. Leçon d'un pere Manceau à son fils,
148
- Marche* étonnante, 138
- Marot*. L'élegant badinage de Marot, 218
- Mascarades* de Marot, 119
- Mecenas*. Combien un Mecenas est nécessaire aux
Gens de Lettres, 8
- Medecin* grand hableur & celebre assassins, de-
venu Architecte, 246. 247
- Médisance*. Le procédé de la Médisance, 61. 62
- Melancholique*. Description remarquable d'une
humeur Melancholique, 242
- Menandre* & ses Comedies, 227
- Menton* à double étage, 248
- Mer*. Description vicieuse des Mers, 239. &
suis.
- Merite*. Le tems avilit le Merite, 35
- Le Merite en repas s'endort, 174
- Merveille* absurde & sans appas, 232
- Mestier

DES MATIÈRES

3

<i>Mestier.</i> Voyez <i>Monmaur.</i>	
Mestier fatal au repos de la vie ,	16
<i>Midas</i> & ses oreilles ,	63
<i>Mignot</i> ,	18
<i>Ministre.</i> Les Dieux soutiennent tout, & voyent tout sans ministre ,	1
<i>Mode.</i> L'esprit ni le merite ne sont plus à la mode ,	8
<i>Moine.</i> Reprimer l'entreprise des Moines mu- tins ,	148
<i>Moliere.</i> Eloge de Moliere ,	12
en quoi il est louable ou blâmable ,	244
son merite n'a été reconnu qu'après sa mort ,	174
plus on veut affoiblir ce merite , plus il croist ,	158
<i>Mollesse.</i> Description du séjour & de la compa- gnie de la Mollesse ,	273
Voyez <i>Nuit.</i>	
Mollesse source de la vanité ,	185
Mollesse infame ,	302
<i>Monarque</i> indolent promené par quatre bœufs attelez ,	274
<i>Monde.</i> Les ruïdes du Monde avancées par l'âge ,	266
description du premier âge du Monde ,	169
<i>Montheri.</i> La fameuse tour de Montheri ,	276
<i>Monmaur</i> & le mestier dont il fit leçon dans Paris ,	8
<i>Mort.</i> Belle reflexion sur la mort ,	151
<i>Mot.</i> Heureux choix des mots harmonieux ,	199
<i>Motin.</i> Poëte morfondu & glacé ,	199
<i>Moïse</i> sauvé Poëme ,	216
le <i>Monstre</i> de la chicane devore toutes choses ,	280.

Etc

les griffes par Puffort accourcies se ralongent tous les jours ,	281
<i>Mourir</i> par metaphore ,	65
<i>Muse</i> tremblante par respect ,	I. 3
<i>Muse</i> qui s'exerce sur les moindres sujets ,	4
qui ne scauroit rien taire ,	la même.
qui ne scauroit flater ,	5
le secours soigneux d'une <i>Muse</i> fidelle ,	144
<i>Muse</i> reduite aux regles du devoir par malherbe	219
<i>Muse</i> forcée & ce que c'est ,	225
<i>Muse</i> fine ,	228
<i>Muse</i> grossiere inspirée par le vin & par le ha- zard ,	230
<i>Muse</i> déréglée ,	243
<i>Muses</i> reverées d'un juste encens dans la Grece ,	237
<i>Muse</i> affamée ,	252
<i>Muse</i> qui cherche la solitude ,	170
<i>Mystere</i> . Que les <i>Mysteres</i> du Christianisme ne sont point susceptibles d'ornemens égayez ,	237.

N.

N aissance. Le faux éclat de la haute nais- sance ,	31
l'incertitude de la Naissance ,	33
<i>Nantouillet</i> . Voyez <i>Rhin</i> .	
<i>Narration</i> . Quelles doivent être les <i>Narrations</i> dans un Poeme ,	146
<i>Nassau</i> , sa défaite devant Saint Omer ,	13
<i>Nature</i> . La <i>Nature</i> vendue au demon par pudeur	152
la <i>Nature</i> sçait partager les talens entre les Au-	

- teurs, 215
 que la Nature doit être l'unique étude des Au-
 teurs qui prétendent aux honneurs du Comi-
 que, 242. 243
 Qu'elle est féconde en portraits bizarres,
 la même.
 Combien elle est aisée à découvrir, la même,
 & suiv.
 Noblesse. Quelle est la véritable Noblesse, 30
 & suiv.
 Nogent. Voyez Rhin.
 Nom qui sert d'azile, 3
 combien nuit à un Poëme le son dur & bizarre
 d'un Nom, 117
 Noms durs & barbares, 154. & suiv.
 Normand. Raisonnement d'un Normand de
 Caën, 148
 Normans fideles à la Discorde, 262
 Nuit. Entretien de la Nuit avec la Mollesse, 273
 la course de la Nuit, 276

O.

- Objets que l'Art doit presenter à l'oreille &
 non pas aux yeux, 232
 Ode. Son éclat & son énergie, 226
 Oeil. Voyez Yeux.
 Oisiveté. Longue & sainte Oisiveté, 262
 Oracles rendus en vers, 257
 Oreille blessée rend le vers desagréable, 219
 Orgue qui pousse un long gémissement, 281
 Orgueil couvert du manteau de la vertu, 4
 la foiblesse de l'Orgueil appuyée d'un faux titre,
 33
 Ovide. Les Elegies d'Ovide, 226

Oufrage. Effuyer les outrages d'un faquin ou le gueilleux ,	8
Ouvrages. Quelle est la perfection d'un Ouvra- ge ,	175
Ouvrages mer cenaires ,	186

P.

P <i>Acolet</i> ,	187
Paix. Emploi royal pendant la Paix ,	145
que la Paix fremit à la veuë de la Discorde ,	262
Palais. Vicieuse description d'un Palais ,	217
<i>& suiv.</i>	
escalier tortueux du Palais ,	283
Paris. Description remarquable de l'embarras que l'on rencontre en marchant dans les ruës de Paris ,	37. & suiv.
combien Paris est commode aux gens riches ,	40
Parnasse. Querelle du Parnasse ,	134
les premiers ans du Parnasse François ,	219
le Parnasse décheu de sa premiere noblesse ,	251
Parnasse fecond en imposteurs ,	186
Parti. Quel est le bon parti du tems present ,	51
Passion. Que les Passions sont les tyrans de l'es- prit de l'Homme ,	47
combien les Passions sont necessaires aux pieces de Theatre ,	231
<i>Voyez Carattere.</i>	
le caractere des Passions ,	235
Pasté monstrueux ,	282
Pavot. Les Pavots du sommeil	273
Pauvreté. L'inconvenient de la Pauvreté ,	7
la honte de la Pauvreté ,	152
Peché. Description des peines qui suivirent le	

DES MATIÈRES.

329

peché d'Adam ,	152
<i>Pedant</i> . Les erreurs des Pedans ,	25
Pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles ,	29
escadron fouré de Pedans ,	54
<i>Pelletier</i> crotté jusqu'à l'échine ,	8. 14
<i>Penitent</i> . La posture d'un Penitent sur la fin du Carême ,	18
<i>Penser</i> . Il faut apprendre à penser avant que d'é- crire ,	220
<i>Peril</i> . Fremir de l'horreur du Peril ,	285
<i>Perrin</i> ,	66. 179
<i>Perse</i> , & ses Satires ,	229
ce que Perse a particulièrement affecté dans les Vers ,	229
<i>Phebus</i> tiré de l'Hôpital ,	8
<i>Phenix</i> . Heureux Phenix , qui est encore à trou- ver ,	227
<i>Phrase</i> insipide à la fin d'un vers ,	14
<i>Pieté</i> sincere ,	300
ses compagnes ,	là même.
<i>Pilier</i> fameux de la Grand' Sale ,	292
à midi fréquenté de Normans ,	là même.
<i>Pilote</i> épouvanté par l'orage ,	5
<i>Pinchesne</i> ,	221
<i>Plaideurs</i> . Escadron de Plaideurs ,	262
<i>Plainte</i> de la Pieté à Themis ,	290
<i>Plaire</i> . Grand secret en fait d'action de Theatre , 232. 236. 239.	
<i>Plaisant</i> . Joindre le solide & l'utile au plaisant , 249.	
<i>Plaisir</i> . Les trompeuses amorces d'un vain plai- sir ,	215
<i>Pluie</i> . Les incommoditez de la Pluie quand on marche dans Paris ,	38
<i>Plume</i> enchanteresse ,	14. 15

Poëme insipide & son éfet ,	60
Poëme brillant de sa propre beauté ,	200
recommandation d'un Poëme excellent ,	206
Poëte. Qu'il faut exceller dans la Poësie , ou ne s'en point mêler ,	57
Preceptes remarquables pour la Poësie ,	218 & <i>suiv.</i>
Poëtes méprisables ,	2. 3
<i>Voyez Auteur.</i>	
Poëte esclave de quiconque achete son livre ,	62
raillerie sur quelques Poëtes du tems ,	66
la nation des mauvais Poëtes est une nation fa- rouche ,	133
Poëte retenu ,	134
qu'il faut être nai Poëte pour bien faire des vers ,	216
divers genies des Poëtes ,	117
description d'un mauvais Poëte ,	241
avis notable pour les Poëtes ,	247 & <i>suiv.</i>
Poignard. Ce que c'est qu'enfoncer le Poignard avec respect ,	63
Pointe en fait de vers, d'où attirée en France, 228 comme elle y a été receuë & même dans la Prose,	<i>là même.</i>
Pointe, chassée des discours serieux ,	<i>là même.</i>
Poison. Bouche remplie d'un Poison odieux ,	238
Polycrene. Fontaine ,	171
Polir & repolir ce que l'on écrit ,	221
Prelat terrible & genereux , 245. 248. & <i>suiv.</i> 279. 287. 298	
Prelat radieux ,	252
Prelat animé à signaler sa vigueur ,	<i>là même.</i>
Prelat effrayé ,	287
Prelat parvenu aux honneurs par brigue ce qu'il fait ,	298

quelles sont ses armes ,	là même.
Prince, qui fait ignorer l'indigence au merite ,	
252	
Prince infatigable qui brave les douceurs de la mollesse ,	274
Procès. Ne point entreprendre même un juste Procès ,	148
Prodigue. La conduite d'un prodigue ,	28
Promptitude. Son éfet	269
Prudence. Qu'il est inutile d'opposer la prudence à l'ambition ,	113
Prudence importune , &c.	51
Public. Le moyen de mériter les amours du Public ,	217
Pudeur rebelle ,	150
Puffort ,	293
Pygmée altier ,	264
Pyrrhus. Avis notable du sage Cineas au Roi Pyrrhus ,	142. 143.

Q.

Querelle survenuë dans un festin , ce qui s'y passa , & comme elle fut terminée ,	23
---	----

R.

Rabin. Les sçavantes tenebres des Rabins ,	52
Racan. Ce qu'il peut au défaut d'Homere ,	60
Racine , Poëte fameux , son éloge ,	174. 252
Rage funeste à l'Univers ,	52
Rage enieuse ,	260
Rag affermie ,	260
Raillerie follement apprehendée ,	222

<i>Raison.</i> La Raison enchaînée avec la rime ,	14
Que la Raison est souvent le plus fâcheux de tous nos maux ,	28
combien la Raison est quelquefois inutile ,	33
<i>Reforme</i> établie dans S. Denis ,	275
<i>Regnier</i> , presque le seul Poëte Satirique Fran- çois ,	135
Disciple ingénieux de sçavans Maîtres ,	230
<i>Renommée</i> prompte ,	294
<i>Repos</i> de la nuit & du matin troublé par le bruit qui se fait à Paris ,	36
<i>RESSORTS</i> qui puissent attacher , nécessaires aux pièces de Theatre ,	232
<i>Réveil</i> surprenant ,	262
<i>Revenu.</i> Abus d'un ample revenu ,	281.
<i>Rheims.</i> Avoir hipoteque sur quelque vigne de Rheims ,	289
<i>Rhin.</i> Description du passage du Rhin par l'armée du Roi ,	155. & suiv.
<i>Riche.</i> Quiconque est riche est tout ,	52
<i>Richesces.</i> L'avantage des Richesses dans le tems présent ,	51
la Richesse n'habite pas sur les bords du Permes- se ,	252
faute inseparable des Richesses ,	185
<i>Ridicule.</i> S'affliger avec les Ridicules ,	101
<i>Rime.</i> Difficulté de trouver la Rime ,	12. & suiv.
Que la Rime est une esclave , & comment l'on s'habituë aisement à la trouver ,	216
lorsqu'on la neglige , elle devient rebelle , là même.	
<i>Rancienne</i> Rime Françoisè ,	219
<i>Rimes</i> cyniques de Regnier ,	229
<i>Rimer</i> dans la riviere ,	198

<i>Rimeur</i> . Troupe éfroyable de Rimeurs affamez ,	
9.	
Rimeurs craintifs ,	219
Rimeurs François poussez à bout par Apollon ,	
là même.	
description d'un Rimeur furieux ,	247
Rivaux celebres ,	245. 281. 283. 315
Rivaux comparez à deux Taureaux ,	283
Roi. Discours au Roi Louïs XIV. I. & suiv.	
son éloge ,	40. 74. 75. 116. & suiv. 311
Rois que le travail étonne ,	5
qu'il y a peu de Rois bienfaifans ,	120
Rois qui s'honorioient du nom de faineans ,	
290	
Rois nés valets de leurs Ministres ,	162
Roman. La liberté des Romans ,	62
tout s'excuse aisément dans un Roman ,	107
Rondeaux asservis par Marot à des refrains re-	
glez ,	228
Ronsard , élevé jusqu'au Ciel ,	22
Ronsard , & le sort de sa Muse ,	219
Idylles Gothiques de Ronsard ,	225

S.

S age. Marque d'un homme sage ,	28
Sagesse , qui n'est point le fruit tardif d'un âge	
avancé ,	I. 5
l'Homme le moins sage croit avoir la Sagef-	
se ,	25
qu'il n'est point de parfaite Sagesse en ce mon-	
de ,	26
ce que c'est que la Sagesse ,	46
que la Sagesse a été annoncée aux hommes par	
le moyen des vers ,	251

Saints. Voyez *Mystere.*

Salades mal conditionnées, 19

Salart. Voyez *Rhin.*

La Salle. Voyez *Rhin.*

Satire. Que la Satire est un méchant métier & préjudiciable à son Auteur, 41. 168

inclination à composer des Satires, 46. & *suiv.*

Eloge de la Satire, 65

Discours sur la Satire, 133

Satire fade, 168

la vérité armée du vers de la Satire 133. 198. & *suiv.*

Saumaise. Preparer des tortures aux Saumaises à venir, 58

Sçavoir. L'inutilité du Sçavoir dans le tems present 51

des amis en fait des envieux, 173

Scene. Etaler ses ouvrages sur la Scene, & comment il s'y faut prendre, 200

que le lieu en doit être marqué & fixé, 201

dans quelle espace de tems son sujet doit être borné, *là-même.*

le Scene demande une exacte raison, 206

Science. La Science chassée comme une infame, 10

Scuderi. Le bonheur de Scuderi, 14

Schisme. L'Eglise débarrassée d'un Schisme naissant, 234

Segrais. Poète de grande reputation, 227

La Serre. 181

Sens. Que le bon sens doit s'accorder dans les vers avec la rime, 182

que tout y doit rendre un bon sens, & la difficulté d'y parvenir, 182

Siecle de fer, 8

DES MATIERES.

335

<i>Simplicité</i> agreable ,	184
<i>Sking</i> . Fameux fort en Hollande ,	156. 159
<i>Soif</i> de plaider ,	267
<i>Solecisme</i> . Qu'il faut éviter un orgueilleux Sole- cisme dans ce que l'on écrit ,	198
<i>Son</i> . Concours odieux de mauvais Sons ,	183
<i>Songe</i> trouvé veritable ,	251. 284
<i>Sonnet</i> . Les rigoureuses loix du Sonnet , inven- tées par Apollon, & quelles sont, 192. & <i>suiv.</i>	
<i>Sonnet</i> sans défauts , combien rare , & ce qu'il vaut ,	là-même.
<i>Sophocle</i> , & comment il a autorisé la Tragedie chez les Grecs ,	204
<i>Sort</i> burlesque ,	7
la maligne inconstance d'un <i>Sort</i> fâcheux ,	28
noms tirez au <i>Sort</i> après avoir été benits ,	239
<i>Sot</i> , qui trouve un plus sot que soi ,	189
<i>Sottises</i> du tems relevées par les Satiriques ,	174
<i>Spectateur</i> paresseux d'applaudir ,	201
<i>Stile</i> . Qu'il faut éviter l'égalité du Stile ,	183
le Stile le moins noble a pourtant sa noblesse ,	218
Ce que marque un Stile rapide ,	186
Stile né pour la Satire ,	177
<i>Sublime</i> ennuyeux & pesant ,	215
<i>Sujet</i> . Que le sujet d'une piece de Theatre n'est jamais assez-tôt expliqué ,	202
<i>Sibile</i> , son antre ,	292

T.

T <i>Abarin</i> allié à Terence ,	244
<i>Tage</i> . L'orgueil du <i>Tage</i> foulé aux pieds ,	5

Tasse. Le clinquant du Tasse ,	62
comment le Tasse s'est acquis de la reputation dans l'Italie ,	238
Taureau piqué par une guespe ,	264
Terence. Recommandation d'un passage de Te- rence ,	224
Theatre. Regles & loix des actions de Theatre , 231. & suiv.	
le plaisir du Theatre long-tems ignoré dans la France ,	234
qui l'a introduit dans Paris, & comment, là- même.	
le Theatre fertile en Censeurs ,	235
les Auteurs n'y font pas facilement des conquê- tes ,	là-même.
ancienne fureur du Theatre ,	242
Sort du Theatre Comique ,	174
Themis environnée des étendars de la Discorde , 162	
Themis a veu souvent chanceler sa balance sous l'effort de la chicane ,	292
Plainte faite à Themis par la Pieté, 295. & suiv.	
Réponse de Themis à la Pieté ,	203
Theocrite. En quoi il doit estre imité ,	225
Theophile élevé jusqu'au Ciel ,	22
Thespis , premier Auteur de la Trage lie ,	233
Thresorier. Voyez Prelat.	
Tibulle. Les Elegies de Tibulle ,	226
Titus & le bonheur de son regne ,	144
Toucher. Grand secret pour se faire applaudir sur le Theatre ,	232
Tragedie , & ses pointes	227
Ses expressions ,	231
l'origine des commencemens & les progres de la	

la Tragedie,	232
La Trape ennoblie par l'exil de la Mollesse,	275
Tribut legitime de son travail,	229
Triolets de Marot,	219
Trouble qui paroît dans une action de Theatre,	
comment doit être débrouillée,	233
Tumulte. Assiette tranquille au sein du Tumulte,	262
Turlupins restez à la Cour,	228

V.

V alencienne, sa prise,	169
V anité qui a souillé la pureté des mœurs,	32. 33
amorce dangereuse des Vanitez,	300
Vanité logée dans la crasse du froc,	là même.
Vaudeville, agreable indiscret,	229
Vendosme. Voyez Rhin.	
Vengeance. Apprendre aussi-tôt la vengeance que l'affront,	182
Verité seule fait plaire,	184
Vermillon des Moines,	273
Vers. Voyez Auteurs.	
combien les Vers sont nécessaires à la reputation des Heros,	146
Vers pleins de sincerité,	146
que les Vers ne doivent pas être le continuel em- ploi des Poëtes,	250
les fruits des premiers Vers,	252
Vertu sauvage qui court à l'Hôpital,	8
la Vertu est la marque certaine du cœur noble,	30. 31
<u>Vertus qui balancent les vices,</u>	18

T A B L E

par quel moyen la Vertu devient lâche & timide,	
151	
la Vertu seule peut souffrir la clarté,	185
Vice érigé en Souverain,	10
le Vice ennobli,	36
Voyez <i>Vertu</i> .	
de quel nrd sont fortis tous les Vices,	152
Vice amateur de l'obscurité,	185
Victoire. La Victoire forcée à suivre,	186
Vieillesse. Voyez <i>Age</i> .	
Vigilance répandue dans les cœurs par l'espoir d'un repas,	275
Ville. Que les Villes sont fertiles en modeles,	
244	
Villon, premier Poete François qui ait poli la Rime,	219
Vin qui rit dans la fougere,	277
Virgile. Il faut être semblable à ce Poète pour chanter un Auguste,	3
Por de Virgile,	62
En quoi Virgile doit être imité,	225
Virilité. Voyez <i>Age</i> .	
Visions d'Accurse & d'Alciat,	297
Vivonne. Voyez <i>Rhin</i> .	
Vœux. Lasser le Ciel par des Vœux impuis- sans,	
Voiele heurtée d'une autre Voiele,	119
Voiture & sa liberté à railler,	138
Vol mesuré au genie,	2
Voleurs. Le danger des Voleurs dans Paris pen- dant la nuit,	38. 39
Volupté qui sert la Mollesse avec des yeux de- vots,	273
Vrai. Le Vrai n'est pas toujours vrai - sem-	

TABLE DES MATIÈRES 339

blable,

132

le Vrai seul est aimable,

182

Y.

Yeux d'où sortent de longs traits de feu,
262.

Bisson

F I N.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. DE LA NATURE DE LA LIBRAIRIE

CHAPITRE II. DE LA MANIÈRE DE TENIR UN BUREAU



la poulince de la canale v.
qui est le ^{meur} commun et est mes le
hair du mois de juillet de l'annee
mil sept cent trente un

6 # 14

6 # 14

6 # 14

20 # 4

6 # 14

27 # 0

à la poste

ministère du Dreyes après le 1er
mars 1831 une petite de ma

les faucheurs ont pris le 18
 disnoy de plus que le 18
 premierement le 18 4 p. 100
 plus le 22 - - - - - 4 p. 100
 plus le 23 - - - - - 4 p. 100
 plus le même jour 23. 4 p. 100
 plus le 24 - - - - - 2 p. 100
 plus le 27 - - - - - 2 p. 100
 plus le 28 - - - - - 2 p. 100
 plus le 30 - - - - - 2 p. 100
 plus le 4 juillet - - - - - 6 p. 100

j'ay baillé aux faucheurs qu'ils m'ont
 demandé pour le premierement 14 100
 plus 100 - - - - - un fac
 plus 100 - - - - - 14
 plus j'ay aché de payer à
 Chauaron me reste 14 100

